

BIO RÉGIONS

RACHEL ARRIAGA

BADIANE

SOPHIE KRAUS

THOMAS SOLONCE

PIERRE TRUCHET

C'ÉTAIT
DE MIEUX
DEMAIN

BIORÉGIONS



P.4

ANANAS

RACHEL ARRIAGA

P.45

COUPURE

BADIANE

P.80

LE SOLEIL SÈCHERA TES LARMES

SOPHIE KRAUS

P.109

UN PRINTEMPS DANS L'AUTOMNE DU MONDE

THOMAS SOLONCE

P.147

TOUT SAUF UN SILENCE DE VILLE DÉSERTE

PIERRE TRUCHET

AMANAS

RACHEL ARRIAGA

*Jour 75 du printemps
Année 101 du cycle de Terre-Lieu
Village de Feuilles rouges
Journal personnel de l'apaisante Jana*

Un matin, elle était là.

Posée au centre du village, à même le sol. Apparue comme tombée du ciel. Les femmes étaient déjà réunies autour d'elle, à distance raisonnable, et discutaient à voix basse en la montrant du doigt. Les enfants se poussaient du coude, jouaient à « qui ira le plus près » jusqu'à se faire rappeler à l'ordre. Ils reculaient alors en courant, criant de peur et de joie. Je m'approchai à mon tour.

— Qui a apporté ce truc ici ?

— On ne sait pas, Jana. Elle était là quand Limir est sortie, et Limir sort toujours la première.

Limir tourna vers moi ses yeux noirs agrandis par la crainte.

— Elle était déjà là et je n'ai vu personne. J'ai immédiatement réveillé Obale, ensuite notre remue-ménage a attiré les autres.

La chose nous narguait. Clairement. Sa peau était formée d'hexagones d'un brun orangé, sa chevelure épaisse pointait vers le ciel, verte et raidie en pics. Quelle arrogance ! Sentant tous les regards fixés sur moi, guettant ma réaction, je pris mon courage à deux mains et avançai de quelques pas. Ça ne bougea pas. À la voir de plus près, il me sembla probable que c'était de nature végétale plutôt qu'animale. Il y avait donc peu à parier que ça s'apprêtait à se jeter sur moi, mais il convenait de rester prudente. Je tendis mon bâton jusqu'à ce que la pointe en effleure la surface. Ça bascula et roula dans la poussière. Je recommençai l'opération sous les cascades de cris des enfants. Aucun mouvement. Sans certitudes,

je me sentis pourtant rassurée, suffisamment pour franchir les derniers pas et saisir la chose dans mes mains. Elle était lourde. Très ferme. Je l'approchai de mon visage. Ça sentait bon. Sucré. Autour de moi, la tempête verbale augmenta.

- Comment ça a pu arriver jusqu'ici ? Ça n'a pas de pattes, non ?
- Peut-être que ça roule, ou que ça rétracte ses pattes ?
- Et si c'était... *ceux du fleuve* qui l'avait déposé ?
Un instant de silence, puis Liv objecta :
- Comment auraient-ils fait pour le poser là sans qu'on s'en aperçoive ?
- Pendant la nuit ? En utilisant des bizarries de chez eux ?
- Mais pourquoi auraient-ils fait ça ?
- Va savoir. Ce sont des étrangers, après tout.
Je caressai la peau de l'objet du bout des doigts.
- Je suppose que c'est un fruit.

Presque instantanément, la sage peur qui avait jusque là bridé les réactions de mes consœurs vola en éclat. Elles crièrent toutes en même temps :

- Je peux le prendre ?
- Donne-le-moi, je voudrais le porter !
- Quel goût a-t-il ?
- Peut-on l'ouvrir ?

Je levai une main.

— Du calme ! C'est nouveau.

C'était une explication en soi, et toutes le savaient. Il y eut bien quelques protestations, mais personne n'insista. Je soupirai, pris la chose dans mes mains

pour la ramener chez moi. « Afin de l'étudier », précisai-je. Une fois la porte fermée, je la déposai à l'ombre, sur ma table. Je m'assis en face d'elle. Ça ne ressemblait à aucun fruit que j'eus jamais vu. Son odeur me rappelait en revanche certaines variétés de coings. Qu'était-ce ? Et plus important : comment était-ce arrivé là ?

Je tirai plusieurs ouvrages de ma bibliothèque et les feuilletai frénétiquement à la recherche d'une plante qui ressemblât, de près ou de loin, au phénomène que j'avais sous les yeux. On ne pouvait décemment pas comparer ce truc à une courge. Ni à un artichaut, bien que les feuilles les rappelaient un peu. Et qu'est-ce qui pouvait avoir une peau si ferme ? Je saisis un crayon et commençai à le dessiner.

Des rires parvinrent jusqu'à moi, rapidement suivis par des cris de protestation. Derrière les voilages de ma fenêtre, plusieurs visages collés à la vitre se bousculaient, se poussaient en tentant d'apercevoir l'étranger. Je refermai les rideaux d'un geste sec, me servit une tasse d'eau en puisant dans mes jarres. Le liquide frais m'aida à retrouver mon calme.

Bon.

L'excitation du village était compréhensible. L'un dans l'autre, il aurait été plus choquant que chacun demeure calme et désintéressé face à un tel évènement. Mais mon manque de savoir m'inquiétait. Je me méfiais bien plus de l'émoi que provoquait cette apparition que de l'apparition elle-même.

Que faire ? La prochaine réunion de la confédération villageoise n'aurait pas lieu avant plusieurs semaines.

Le village le plus proche était celui de Qéir, un village d'hommes. Devais-je consulter Taléo ? C'était celui de leurs apaisants avec qui je m'entendais le mieux et dont j'estimais le plus les raisonnements. Cependant, je n'avais aucune raison de penser qu'il en sache plus que moi sur le sujet, d'autant plus depuis que nous avions recopié nos livres afin de maximiser les connaissances. Mais tout de même. Je jetai un nouveau regard à l'inconnu. Son parfum se déployait dans toute ma chaumière. Le soleil atteignit le bord de mon tapis. Avec tout ça, j'allais me mettre en retard ! Je me dépêchai de me changer, car j'étais encore en vêtements de nuit, enfilai un pantalon de lin que je resserrai aux genoux et à la taille par des lanières tressées, une chemise et des gants de cuir. Je saisis une gourde, descendis à la cave. Les étagères et les claies montaient jusqu'au plafond. En haut, rigoureusement alignés et étiquetés, les pots de confiture, les fruits en compote et les sirops. En dessous, les bouteilles d'hydromel, de vin rouge et de vin aux épices. Dans des caisses près du sol, les patates, les courges et les choux. Je ramassai une poignée de carottes dans le bac de sable, deux pommes dans le bac de sciure, traversai la remise où étaient suspendues les tresses d'oignons et d'ail, les bouquets séchés de sauge, de thym et de camomille juste pour le plaisir.

Nous avions un gros chantier de prévu : la grange Ouest s'était effondrée à la suite d'un incendie. Nos habitations étaient suffisamment espacées les unes des autres et le feu ne s'était pas propagé, mais les flammes n'avaient fait qu'une bouchée des restes

de paille sèche stockés là. De la grange, il n'était rapidement resté qu'une masse fumante. Le foyer avait été curé les jours précédents, une partie des cendres dispersée sur les champs où la potasse qu'elles contenaient ferait merveille, le restant tamisé et stocké pour la fabrication des lessives. Un autre groupe s'était rendu dans notre forêt plantée afin d'y choisir les arbres dont les troncs auraient un diamètre adapté, les abattre, les ébrancher, les écorcer, les poser sur les chariots et les ramener au village.

Aujourd'hui, c'était le jour de la construction. Les cent cinquante-trois femmes du village étaient présentes sous la supervision d'Elios et Vinia, nos principales architectes. Elles portaient de grands chapeaux à bords bleus, afin d'être facilement repérables, et couraient partout comme des poules sans têtes. Il était tard, l'essentiel de la structure était déjà monté. Je nouai un foulard sous mes cheveux et ôtais ma chemise. Liène, elle aussi torse nu, me tendit une sacoche contenant un maillet et des coins de bois, grimpa l'échelle, escalada la poutre d'entrait et commença à faire des trous avec son vilebrequin. En contrebas, Marguis tendait des planches taillées à l'herminette au fur et à mesure. Un bébé, plaqué contre son dos par le tissu d'un pagne, dormait à poings fermés, bercé par ses mouvements répétitifs. À ce stade de son sommeil, le bruit ne semblait pas le gêner. Dans les champs alentour, les gamins jouaient sous l'œil vigilant de quelques grands-mères. Leurs cris joyeux résonnaient jusqu'à nous.

Viorne se mit à chanter « Sur la colline d'icelle ».

Je me tournai vers elle et le sourire qu'elle me tendit raisonna jusqu'à son chant. Je répondis en canon, accompagnée de Liène, et quelques autres nous rejoignirent. Insensiblement, les coups s'espacèrent, se placèrent sur une rythmique correcte, en cadence. Nous continuâmes ainsi toute la journée, prenant de petites pauses pour grignoter, faire nos besoins ou consoler un enfant. Au crépuscule, la grange était terminée.

Niné servit des jus de fruits accompagnés de pâtés de viande et de choux braisés en croûte. Elios joua de la guitare, Marguis de la flûte et Limir du tambour, j'improvisai quelques vers. Une fois la nuit tombée, certaines s'attardèrent à la lueur des étoiles. Je décidai d'aller me coucher, les muscles tiraillés et la fatigue sereine, et m'endormis aussitôt. À aucun moment je ne jetai un regard sur ma table. Si je l'avais fait, j'aurais immédiatement remarqué que l'objet inconnu avait disparu.

Jour 83

En me réveillant le lendemain, l'histoire de l'apparition me revint en mémoire, et je ne tardai pas à constater son absence. Il ne me fallut guère de temps avant de la retrouver et de réaliser l'énorme erreur que j'avais faite en comptant sur la rationalité de mes concitoyennes.

Mège avait eu l'idée d'utiliser ses feuilles raides, rangées en bouquet, pour les tremper dans sa macération d'anthémis et teinter des étoiles. Puis Limir l'avait

empruntée pour cuisiner ses biscuits, décrétant officiellement que, quoi que ce puisse être, ce n'était pas dangereux. En roulant sa peau sur la pâte souple, de jolis dessins s'étaient formés. Elle avait ensuite dévoré les biscuits, la conscience tranquille.

Dès le lendemain, les ennuis s'accentuèrent. Mège voulut à nouveau emprunter Icare (les enfants ayant officiellement baptisé la chose Icare) et s'attaquer à la peinture de la cuisine qu'elle devait retoucher, mais Limir se fâcha. Elle en avait besoin pour une nouvelle fournée de biscuits et la présence de peinture serait gênante, qui prenait trop de temps à nettoyer.

Le jour suivant, les enfants le prirent à leur tour, lui dessinant des yeux et attachant tout autour une écharpe de poupées. Icare devint ainsi un visiteur venu de très loin partager une tisane avec leurs jouets. Mais le jour d'après, le problème recommença. Les journées n'étaient tout simplement pas assez longues pour que chacun trouve le temps d'utiliser Icare à sa convenance, d'autant plus qu'entre temps, on lui avait trouvé de nouvelles utilités.

Le matin suivant, il avait disparu. On finit par le dénicher chez Liène, qui l'avait caché car elle souhaitait le manger. Elios me prit alors à partie :

— Jana, il faut que tu nous aides à trancher ! Qui peut avoir Icare aujourd'hui ? Qui doit le garder le soir pour s'assurer qu'il reste en sécurité ?

— C'est un fruit, bougonna Liène. Il faut le manger, sinon il sera gâché. C'est grave.

Plusieurs femmes approuvèrent tandis que d'autres levèrent les bras au ciel.

— Nous ne pouvons pas certifier que c'est un fruit ! Le ton continua de monter. Il fallait que j'intervienne. Je m'avançai entre elles jusqu'à saisir Icare et levai le bras. Ces derniers jours, j'avais eu le temps de réfléchir à la question.

— Sœurs, entendez-moi ! Cette chose est belle, c'est vrai. Elle sent bon. Elle est intrigante, intéressante, et vous êtes parvenues à l'utiliser de manières très créatives. Mais voyez ce qu'il en est ! C'est la première fois qu'apparaît quelque chose que nous ne savons ni produire ni dupliquer. C'est nouveau. Unique.

Silence. Je continuai sur ma lancée :

— Et voyez, en quelques jours seulement, ce que sa présence a fait à nos ententes !

Limir et Elios se regardèrent, gênées. Liène et Mège également.

— Je pense que cette responsabilité ne devrait pas être seulement la nôtre. Je songeais à me rendre à Qéir afin de consulter mon homologue Taléo.

— Jana cherche encore un prétexte pour se balader chez les hommes en dehors de ses jours de congé, se moqua Mège.

— C'est faux.

— C'est vrai !

— Mais non.

— Arrête, je suis sûre que t'es en pleine ovulation. Tu ne veux pas plutôt dormir avec moi ?

— Et tu sais de quoi tu parles, hein Mège ? s'écria Zimail. T'as jamais fait autant de marche à pied que depuis ta ménopause ! On a même dû te

fabriquer une paire de chaussures supplémentaire à l'automne dernier !

Toute l'assistance éclata de rire, Mège comprise.

— Il est aussi possible de demander une assemblée extraordinaire de la confédération, continuai-je en faisant semblant de n'avoir rien entendu. Ça me semblait trop long, compte tenu de la situation, mais nous pourrions stocker Icare en attendant. Il y a probablement plein d'autres possibilités auxquelles je n'ai pas songé. Devrions-nous débattre ?

Des murmures d'approbation raisonnèrent. Igrète, apaisante comme moi, s'avança.

— Commençons par nous réunir dans la grande salle et lister nos options, dit-elle en souriant.

La réunion dura jusqu'à la tombée du jour.

Avant d'aller me coucher, je préparai mon paquetage pour prendre la route aux aurores. Il y avait une longue journée de marche jusqu'à Qéir, le village des hommes, et j'aime partir à la fraîche. Durant la nuit, il était convenu qu'Iliore réalise des copies aussi conformes que possible d'Icare, taillées dans du bois. Cette solution, proposée par les enfants, semblait avoir satisfait une bonne partie de l'assemblée. Entèbe avait également consigné dans le livre des décisions qu'une partie du groupe regrettait de ne pas ouvrir Icare, bien que l'argument de sa possible toxicité l'ait emporté. L'unanimité des enfants et adultes avait en revanche validé une décision originale concernant son avenir. Une décision à laquelle je préférerais ne pas penser.

Alors que je bouclais les lanières de mon sac, Bulle

vint me voir. La cérémonie où il choisirait son nom définitif et quitterait notre village approchait, et cela se ressentait dans son attitude.

— Jana, tu te rends à Qéir ?

— Demain.

Il tortilla ses doigts. J'attendis patiemment.

— Pourrais-tu passer voir Tonisse ? Je voudrais lui demander d'être mon référent jusqu'à mon choix de spécialisation.

— Tu ne veux pas lui demander toi-même lors de la prochaine semaine d'échange ?

— Non.

Je réfléchis.

— Tonisse a déjà trois enfants référents en ce moment. Tu es sûr que c'est lui que tu veux ? Il pourrait refuser.

— Je sais. S'il refuse, je demanderai à Marimos. Mais peux-tu lui poser la question ? Et j'aimerais que tu lui donnes ça.

Il me tendit une sculpture représentant un écureuil grignotant une noisette. Il y avait de la vie dans cet écureuil, et Tonisse était spécialisé en ébénisterie.

— Ça lui plaira, je pense. Bien qu'on ne soit pas censé soudoyer ses référents.

Bulle haussa les épaules.

— Je sais que ça n'influencera pas sa décision. J'avais juste envie de lui montrer mon travail.

— Très bien. Je transmettrai ton message. Il te reste une saison, tu sais. Tu as encore du temps.

Bulle approuva sans paraître convaincu, puis me quitta. Au matin, je pris la route.

Jour 84

Comme l'avait souligné Mège, je suis l'une de celles qui voyage le plus, dans mon village. Il n'est pas bon de trop voyager. Ça ne se fait pas. Mais en général mes motifs sont tolérés par mes paires, et je veille à ne pas dépasser les limites.

La première raison, c'est que j'ai été tirée deux fois au sort au poste de référente, et le lieu de réunion de la confédération change toutes les saisons. Nous y faisons le point sur les naissances, les décès, détaillons l'évolution des ressources disponibles sur les territoires, évaluons nos taux de suffisance, déterminons le nombre d'enfants que nous pourrons nous permettre, en conservant toujours une bonne marge sur ce dernier point. Certains sont moins prudents que d'autres, surtout chez les jeunes. Nous décidons aussi si des échanges de denrées et de marchandises sont souhaitables et en quelles quantités. Nul n'étant à l'abri d'un imprévu, ce système nous permet de lisser les pertes comme les surprises, une surproduction dans un domaine n'étant pas plus souhaitable que son opposé. Question de conservation. Enfin, nous faisons remonter toutes les suggestions des habitants concernant à peu près tous les sujets imaginables, puis procédon à des votes majoritaires, les consensus étant réservés à l'échelle des villages.

La seconde raison, c'est que je passe, il est vrai, beaucoup de mes jours de congé à Qéir ou Afnor. Parfois pour rendre visite à des amies et amis, parfois parce que j'ai envie de passer un moment avec des

hommes, envie de sexe avec des hommes, envie de changer d'atmosphère, ou un peu de tout cela en proportions diverses.

L'un dans l'autre, j'ai une certaine habitude des longs trajets. Cependant, au moment du départ, je ressens toujours comme un petit frisson de peur et d'excitation qui me tiraille le ventre.

Je portai ma machette à la hanche, mon arc et mon carquois en bandoulière, sans crainte d'avoir à utiliser ces derniers. Les loups disposent de suffisamment de gibiers et la saison n'était pas encore aux oursons. Des marcassins, peut-être, mais j'espérai ma marche suffisamment bruyante pour avertir les laies et les inciter à regrouper leurs petits loin du chemin. J'emportai une gourde, des vivres, quelques vêtements, une couverture... ainsi que des brassées de cadeaux. C'était lourd, mais comment refuser ? Les enfants comme les femmes se réjouissaient à l'idée de recevoir des nouvelles de Qéir. Ils avaient pris plaisir à préparer des petites douceurs et à imaginer la joie que les hommes auraient de les recevoir.

À travers la forêt, l'unique chemin était relativement rectiligne. J'avais déjà distancé les vergers, les forêts plantées, et m'aventurais désormais au travers des forêts sauvages. J'aurais pu à tout moment, bien sûr, quitter le chemin. Qui l'aurait su ? Mais au-delà des risques, je ne le souhaitais pas. Les forêts sont les sanctuaires des autres espèces. Ça ne se fait pas. Lorsque certains animaux s'aventurent hors de ces frontières, nous nous autorisons à les chasser, mais

jamais au-delà. Pour la viande, nous disposons de poules et de poissons, ainsi que de quelques agneaux en fin de printemps, et c'est bien suffisant.

Je fis une pause près d'un ruisseau puis continuai ma route. J'avançais dans la pénombre, surplombée par les hautes branches des arbres que les rayons de soleil peinaient à traverser. Je profitai du trajet pour élaguer celles des branches qui s'étendaient en travers et marquer la sente, une tâche qui doit être répétée dès que possible si l'on ne veut pas perdre les tracés. Enfin, les arbres s'espacèrent et leur alignement se fit plus géométrique. Je reconnus les forêts à bois de Qéir. Je traversai ensuite leurs vergers puis, au sommet d'une colline, la vue s'ouvrit et je pus contempler le village.

Le bâti était assez similaire au nôtre : des maisons en structure bois, isolées en paille compressée, montées sur des dalles d'argile polymérisée et enduites de torchis. Elles s'élevaient sur deux ou trois étages et accueillaient entre trois et cinq hommes selon leur disposition intérieure. Pourtant, si les matériaux et techniques étaient semblables, leur architecture autant que leur disposition était assez différente de celle qu'on rencontrait à Feuilles rouges. Il y avait de multiples raisons à cela : la disposition du terrain, la différence de type de population, mais aussi les goûts et les façons de vivre. Leur grand-salle, par exemple, était de forme octogonale avec un toit plein et disposée au centre du village, quand la nôtre était circulaire avec un trou ouvert en son milieu et placée à l'ouest. À Afnor, ils n'avaient pas de grand-salle du

tout et préféraient un champ garni de pierres. La journée était bien avancée et je ne vis personne, mais perçus des bruits d'activité. Je pris le chemin descendant. Le raclement d'une scie troubloit la tranquillité des lieux. Je trouvai Tonisse en train de tourner une poterie, relançant la rotation de la girelle à l'aide de sa pédale.

— Salut Tonisse.

Il leva les yeux de son ouvrage et me salua de sa main couverte d'argile mouillée.

— Salut Jana. Je suis content de te voir.

Je lui donnai une accolade.

— Comment ça va, ici ?

— Oh... bien. En cette période on ne manque pas d'ouvrage. Comme vous. Nous avons terminé le bouturage des figuiers, ébourgeonné les poiriers et pulvérisé une première décoction de prêle et d'ortie. Inone et Valiar s'occupent de la greffe des châtaigniers et des pommiers.

— Et au potager ?

— Morgion prend de la bouteille. Il a le «truc», mais il manque encore d'expérience. Cela dit, il s'entend bien avec son nouveau référent, donc ça se passe mieux qu'avec le précédent.

— Et toi ?

Il sourit.

— Je suis moins doué que Méine en poterie. J'ai du mal avec la cuisson des assiettes, j'en casse deux sur trois, je dirais, mais j'y travaille.

Il eut un rire lourd, chaud, qui montait du fond de sa grande carcasse.

— Tu as quelque chose pour moi ? ajouta-t-il avec curiosité alors que j'ouvrais mon sac.

— Plusieurs choses, en fait.

Je sortis quelques cadeaux soigneusement emballés dans des tissus colorés, ainsi que le petit écureuil sculpté.

— Bulle voudrait te demander comme référent. Je sais que tu es déjà très sollicité... je lui ai promis que je te passerai le message et que tu y réfléchirais.

— Et c'est ce que je vais faire.

— Merci. Tu sais où je peux trouver Taléo ?

— Va voir du côté du vivier.

Je poursuivis ma marche jusqu'au chemin nord-est, remontai les pâturages où broutaient les brebis et suivis la rivière jusqu'au vivier. Il s'agissait d'un complexe de trois bassins creusés sur différents niveaux de terrasses où l'eau s'écoulait par de petits canaux. Je m'approchai en silence, veillant bien à décrire un large cercle et à marcher souplement afin que les poissons ne détectent pas ma présence. Mais cette précaution était foncièrement inutile, je le compris en avisant le paquet de vêtements pliés au bord de la mare. L'homme leva l'index, m'indiquant qu'il m'avait vue, mais sans s'approcher. Je m'assis. Nu comme au jour de sa naissance, Taléo marchait dans le bassin, de l'eau jusqu'à la taille. Terrifiés, nageant en sens contraire pour échapper au probable prédateur, les poissons se précipitaient vers l'enclave des filets tendus en travers de leur fuite. Certains, plus rapides ou plus expérimentés, tentèrent de battre en retraite quand d'autres, entraînés par leur vitesse

et par la panique générale, s'enfoncèrent jusqu'au fond du piège. Taléo souleva une longue canne qu'il positionna à l'entrée de la trappe. Un petit coup sec et la nasse se referma. Je fis le tour de l'étang, tirai le panier hors de l'eau, vidai les poissons dans le grand seau qui se trouvait sur la berge. Une dizaine de belles truites commencèrent à y tourner en rond.

— Bonjour Jana.

Taléo sortit de l'eau et se dirigea vers ses vêtements. Il avait un physique différent de la plupart des autres hommes du village, probablement hérité d'ancêtres voyageurs. Sa peau était mate, ses cheveux noirs et lisses, jusque ses paupières d'une forme presque ovale qui voilaient en partie son regard. S'il avait pu souffrir de moqueries durant son enfance, cela le desservait moins en tant qu'adulte et il était aisément attester : bien qu'aucun de nos enfants n'eut de parents attitrés, un certain nombre des petits de Feuilles rouges et Afnor présentaient des traits semblables aux siens.

Une fois vêtu et ses cheveux attachés, Taléo me rejoignit. Je me levai, nous saisîmes chacun une anse du seau et nous dirigeâmes vers les habitations.

— Tu n'es pas passée à Qéir depuis au moins deux mois, il me semble. Que nous vaut le plaisir ?

— J'ai un problème.

— Oh ?

— Il vaut mieux que je te montre.

— À quel point est-ce grave ?

— ...

— Je vois. Ils sont presque tous au verger ou au

potager. Viens chez moi, nous ne devrions pas être dérangés.

Lorsque je tirai Icare de mon sac et le posai sur sa table, Taléo ouvrit grand la bouche et oublia de la refermer. Je me grattai le front et lâchai :

— Voilà.

Il se leva, tourna autour de l'objet pendant un moment puis approcha sa main.

— Je peux ?

— Ça n'a pas réagi jusqu'à présent. Je doute que ce soit dangereux.

Il caressa la peau rugueuse, les pointes épaisses, approcha son visage pour respirer son odeur.

— C'est un fruit ?

— C'est ce que nous avons supposé.

— Où avez-vous trouvé un truc pareil ?

— C'est apparu un matin. Nous n'avons aucune idée de sa provenance.

Taléo fronça les sourcils, se redressa et me regarda bien en face.

— Pourquoi l'as-tu amené ici ?

— C'est le résultat des délibérations de Feuilles rouges. Nous sommes tombées d'accord sur le fait qu'on ne pouvait pas le garder, car sa présence semait la zizanie entre nous. Ni l'ouvrir, l'enterrer ou le brûler à cause des risques de contamination.

— Je vois.

— Une idée de ce que c'est ? De sa provenance ?

— Hélas non.

Il se frotta le menton.

— Nous allons être obligés de le montrer, ici aussi.

Autrement, au prochain rassemblement, certains pourraient nous le reprocher.

— C'est vrai. Mais c'est dangereux. En quelques jours de sa présence, il y a eu plus de conflits que dans les deux dernières saisons réunies. Il fallait que je l'éloigne.

— C'est nouveau. Unique.

— C'est ça.

— L'enterrer semble en effet une mauvaise idée : s'il s'agit d'un végétal, on prendrait le risque de disséminer des spores, contaminer le milieu...

— ... et le brûler ne me semble pas plus raisonnable.

On ne sait pas s'il émet des vapeurs toxiques, ou si ses graines sont stimulées par le feu comme celles de certains arbres.

Taléo hocha la tête. Je pris une grande inspiration.

— Les habitantes de Feuilles rouges souhaitent que je l'emporte jusqu'au fleuve.

— Pardon ?

— Elles ont pensé que c'était le mieux à faire. Qu'une découverte aussi exceptionnelle méritait un traitement exceptionnel. Que peut-être il vient de là-bas, et que ce serait justice de le rapporter sur les lieux de sa naissance.

— ... Vraiment ?

— Vraiment.

Un silence s'installa que je ne cherchai pas à interrompre. Ça faisait beaucoup à assimiler en peu de temps. Heureusement, Taléo avait l'esprit vif et ne tarda pas à rassembler ses pensées.

— Ce n'est peut-être pas plus mal. Si nous le gar-

dons ici, il n'y a aucune raison de penser que ça se passera mieux que chez vous. Nous allons organiser un débat. Ce soir. Tu présenteras les idées de Feuilles rouges, en espérant qu'elles seront écoutées.

- Si elles le sont, cela signifie que je vais devoir me rendre au fleuve.
 - Pas seule. Je t'accompagnerai.
 - Tu penses que ceux de là-bas nous laisseront jeter ça dans leurs eaux ?
 - Va savoir. Mais... tu as une meilleure idée ?
Je n'en avais pas.
 - Alors c'est décidé.
- Il sortit réunir les autres.

Jour 85

Les hommes du village acceptèrent de nous prêter deux chevaux. Cela réduisait la durée de notre trajet de plusieurs jours d'après les estimations du vieux Gidé, le seul d'entre nous à avoir voyagé aussi loin et à être encore de ce monde pour en parler.

Nous prîmes la route aux premières lueurs du jour. Taléo étant féru de philosophie et moi de politique, nos débats interminables durent rabattre les oreilles de toute la vie sauvage à des kilomètres à la ronde. Le soir, il plut. Nous installâmes une toile lanolisée sur les branches des arbres pour nous abriter. J'avais l'habitude de dormir seule et, dans mon sommeil, la présence toute proche de Taléo me gêna. Mais la journée, je trouvais sa compagnie agréable.

Jour 86

Le paysage n'était qu'une vaste et interminable forêt à travers laquelle nous cheminions sur des sentes d'animaux, nous guidant au mieux à l'aide des cairns de pierre ou des traces gravées sur l'écorce des arbres centenaires. Si d'autres villages existaient aux alentours, nous n'en vîmes pas trace. Dans les collines, nous marchions régulièrement à pied, les chevaux dessanglés, afin de les économiser. Dans mon sac, Icare se balançait au rythme cadencé de mes pas. Taléo prit des nouvelles d'Ignata, qui était née son jumeau, jusqu'au jour où elle nous avait expliqué qu'elle était femme, n'en déplaise à ses attributs biologiques. Elle s'était donc installée dans le village mixte d'Afnor. J'étais assez proche d'elle, m'étais rendue à Afnor peu de temps auparavant, et pu ainsi satisfaire sa curiosité avec plaisir. Il avait emporté une petite flûte et joua quelques morceaux, je composai quelques vers. Nous faisions aussi de courtes haltes pour ramasser des plantes sauvages et agrémenter nos repas.

Ces distractions étaient bienvenues, car il faut le dire : ce voyage m'angoissait autant qu'il m'enchantait. Ma curiosité ne dissimulait jamais entièrement ma crainte, et toutes deux se partageaient ma concentration selon que j'étais plus ou moins en forme et plus ou moins de bonne humeur.

Petit à petit, le paysage se modifia. Les arbres s'espace-èrent. Je comptais moins de chênes et davantage

de peupliers. Nous rencontrâmes un cours d'eau dont le lit grossissant nous sembla prometteur et le choisîmes comme guide.

Jour 87

Nous établîmes notre campement dans une clairière lumineuse. Je sortis Icare. Il ne semblait pas souffrir du voyage. À mes yeux, il était en tous points identique au jour de son arrivée, si ce n'est que son parfum de coing se déployait maintenant avec beaucoup plus de force. Je décidai de lui faire prendre l'air et le laissais posé sur le haut de mon sac replié.

Si nos calculs étaient justes, nous devions arriver en vue du fleuve le lendemain. J'étais excitée et nerveuse, tournais et retournais sous ma couverture sans parvenir à trouver le sommeil. Mes maudites jambes picotaient et tressautaient toutes seules, comme ça leur arrivait régulièrement, ruinant mes dernières chances de m'endormir.

— Bon. Je suppose que ça ne sert à rien de faire semblant, n'est-ce pas ?

La voix de Taléo acheva de me faire ouvrir les yeux. Je m'assis en soupirant.

— Désolée de t'avoir réveillé. Je suis trop tendue.

— Je ne dormais pas.

Il tendit la main vers son sac, en tira une petite outre de peau.

— J'avais pris ça au cas où. Qu'on puisse fêter notre succès ou oublier notre échec. C'est pratique, ça fait les deux.

Il but une rasade, toussa, se frappa le torse, rougit comme une tomate, me tendit l'outre. Je reniflai le goulot avec scepticisme.

— Cuvée spéciale de Maliorne, garantie sans cécité, précisa-t-il d'une voix enrouée.

Je haussai les épaules et avalai une gorgée. Une combustion subite s'empara de ma gorge et de mon palais, derrière laquelle je distinguai vaguement un soupçon de prune. Je toussai.

— C'est fort, articulai-je tant bien que mal, les cordes vocales décapées.

Il hocha la tête, ses paupières ourlées de larmes. Nous bûmes encore quelques gorgées puis, sans avoir besoin de nous mettre d'accord, nous allongeâmes dans les herbes, la tête lourde et le ventre chaud. Dans la clairière ouverte et en l'absence de feu, je me trouvais face à un ciel immense, sombre et clair à la fois, semé de milliers d'étoiles scintillantes. Je les admirai longtemps. Jusqu'à ce que mon tournois s'apaise, ne laissant plus que la chaleur. Alors, je tournai la tête vers Taléo.

Je le regardai.

Il me regarda.

Je le regardai.

Il dit :

— As-tu envie de sexe ? Avec moi ?

Je fis mine d'examiner les alentours.

— Pourquoi ? Il y a d'autres partenaires potentiels ?

Il fit la moue.

— Navré. Pas que je sache.

Je dis :

— Peut-être. Et toi ?

— Ça se pourrait.

— Je peux t'embrasser, pour voir ?

Il me sourit et j'approchai mon visage du sien. Quand nos lèvres se séparèrent, je dis :

— Oui. Mais tu te déshabilles debout, d'accord ?

Il sourit de nouveau, se leva et se plaça face à moi. Il retira son manteau de fourrure, son pull de laine et sa chemise. Je détaillai son corps et ce spectacleacheva de me mettre en appétit. Il ôta ses vêtements du bas sans que je le quitte des yeux puis revint s'allonger à côté de moi. Je réfléchis rapidement à quelle période de mon cycle j'en étais. Diantre, cette sotte de Mège avait raison. Je soufflai :

— Je n'ai pas envie d'avoir d'enfant.

Il murmura :

— D'accord, on va s'adapter.

Je me penchai pour l'embrasser à nouveau, quand je remarquai que son regard se situait un peu au-dessus de ma tête. Il fixait Icare, qui trônait toujours sur mon sac à dos.

— À quoi penses-tu ?

— Je me demandai si ce truc pourrait nous servir maintenant, d'une manière ou d'une autre...

— Tu n'es pas sérieux ?

— Laisse-moi y réfléchir, je vais trouver une idée...

Jour 88

Rien de ce que j'avais pu lire, rien de ce que j'avais entendu dans ma vie ou même imaginé n'aurait pu me préparer à la vue qui s'ouvrait devant nous.

Les chevaux, Taléo, et moi nous tenions au sommet de la dernière colline. Ainsi postés, nous surplombions le paysage avant la plaine immense qui s'étalait jusqu'aux abords du lac. De nous jusqu'aux eaux, il devait bien se trouver une quinzaine de kilomètres, pourtant cette distance était entièrement recouverte d'installations humaines, et ce dans toutes les directions. Et quelles installations ! Il y avait là des vergers, que je reconnus sans trop de peine, des potagers, encore que l'incroyable densité de plantes que je distinguai semblait indiquer des méthodes de culture bien différentes des nôtres, quant aux bâtiments...

Je n'identifiai avec certitude que les moulins à vent. À part ça, on aurait dit qu'il n'existant ni plan ni ordre. Certaines constructions étaient tout en longueur, et je les aurais cru prêtes à accueillir une vingtaine de familles, d'autres présentaient une forme d'escargot ou circulaire, percées d'arches qui permettaient d'accéder au cœur de verdure qui ornait leurs centres, d'autres encore étaient de simples parallélépipèdes rectangles équipés de grandes fenêtres dont les cheminées crachaient des panaches de vapeur et de fumée. Plus loin encore, je voyais miroiter la plus vaste étendue d'eau qui se puisse rêver. Elle était d'un gris bleuté. Qui a jamais vu de l'eau bleue ?

À mes côtés, Taléo déglutit.

— Tu vois la même chose que moi ?
— Je ne sais pas. Qu'est-ce que tu vois ?
— Aucune idée.
— Alors on voit la même chose.

Nous demeurâmes un long moment, immobiles et interdits, à tenter de donner du sens à ce que nos yeux nous proposaient. Le bruit qui se dégageait de l'ensemble était assourdissant. L'odeur, plus étrange encore. Combien d'êtres humains pouvaient bien vivre là ? Soudain, je détectai un mouvement. Je sifflai :

— Du monde.
— Combien ?
— Deux. À pieds.
— Nous sommes aussi deux, mais nous sommes en hauteur et montés, nous avons l'avantage.
— Nous ne savons pas ce qu'ils nous veulent.
— Un point pour toi. Mais si l'on réfléchit à la population qui se trouve ici, le fait qu'ils viennent à deux me semble plutôt bon signe. Ils pourraient tout aussi bien venir à trente.

Je détendis légèrement la crispation entre mes épaules. Les deux individus remontaient le chemin qui serpentait entre les cultures. La femme portait une tunique rouge et des bas de laine qui disparaissaient dans ses chaussures montantes. Elle était grande et ses cheveux bruns bouclés formaient comme une sphère autour de son visage basané. À ses côtés marchait un tout jeune enfant dont les couettes étaient semées de perles bleues. Il souriait tellement que j'aurais pu compter chacune de ses dents à distance.

La femme mit ses mains en coupe devant sa bouche et cria quelques mots que je ne compris pas. Je jetai un regard à Taléo qui haussa les épaules. Elle essaya une autre phrase, une autre encore, et enfin beugla : — Soyez les bienvenus !

Je grondai :

— C'est moi où elle parle plusieurs langues ?
— C'est moi où ton esprit de déduction est particulièrement redoutable aujourd'hui ?

Je lui décochai un coup de coude, il grimaça puis répondit d'un cri à l'attention des nouveaux venus :

— Nous sommes Jana et Taléo, des villages de Feuilles rouges et Qéir, à plusieurs jours de cheval à l'ouest !
Nous vous souhaitons le bon jour !
— Commencez plutôt par nous dire ce que vous cherchez !

Taléo se pencha vers moi, fourra sa main dans mon sac à dos et en tira Icare. Il le leva à bout de bras afin que la femme et l'enfant puissent le voir, puis le rangea avec soin.

— Là je crois que tu leur en as bouché un coin.
— C'est ma spécialité, répondit-il tandis que je lui flanquai un nouveau coup de coude.

Je m'agitai sur ma selle tandis que le duo délibérait. Enfin, l'enfant se mit à rire en nous adressant de grands gestes, nous invitant à les rejoindre. Ce que nous fîmes.

— C'est la première fois que vous descendez jusqu'ici, n'est-ce pas ? devina la femme. Je m'appelle Noun, et voici Blour, mon enfant.

L'enfant en question nous salua en levant deux

doigts devant son front, ne semblant nullement gêné par la possession que Noun venait d'affirmer sur sa personne. Son sourire était si large qu'il semblait vouloir toucher ses oreilles. Je trouvais cela intimidant. Voyant que je ne ferai aucun effort, Taléo soupira, résolu à briser la glace et passer pour l'attardé de service, non sans me souffler au passage qu'il « ne-voyait-vraiment-pas-pourquoi-il-devrait-se-taper-tout-le-boulot ».

— Et... qu'est-ce que c'est, ici ? commença-t-il innocemment.

— Vous vous trouvez aux abords de la ville de Valiensset. Quand ceux des bois sortent des fourrés, nous avons un protocole d'accueil, et donc nous voici ! Vous êtes venus pour visiter, n'est-ce pas ? Blour et moi serons vos guides.

— Vous faites visiter à chaque fois que quelqu'un vient ?

— En général, oui. Ceux des bois sont souvent curieux d'apprendre nos méthodes.

Taléo et moi échangeâmes un regard trouble, puis il releva :

— Ceux des bois ?

Elle rit.

— Vous. Ceux qui vivent dans les collines, la forêt, et qui n'en sortent jamais.

— Parce que vous sortez beaucoup d'ici, vous autres ?

— Touché.

Elle rit à nouveau. Elle commençait à me taper sur les nerfs. Elle reprit :

— La plupart d'entre nous naissent et meurent ici,

c'est vrai. Mais certains choisissent de voyager et avec l'accès au fleuve, nous pouvons aller très loin. Nous avons des bateaux. D'ailleurs, tu dois avoir des ancêtres voyageurs toi aussi, vu la forme de ton visage.

Taléo détourna les yeux, mais ne répondit rien. Nous descendions les collines à travers des parcelles cultivées. Les plantations étaient denses, avec plusieurs cultures mélangées sur les mêmes lopins. Je supposai qu'ils pratiquaient comme nous une rotation pluriannuelle. Il y avait quelques serres en verre montées, d'autres creusées sous le niveau du sol, et de ce que je pouvais voir de leurs vergers, la plupart des arbres étaient taillés bas, suffisamment pour pouvoir être récoltés sans échelle.

Taléo se répandit en questions auxquelles Noun répondit avec grâce, riant toujours beaucoup. Blour, quant à elle, ou lui, allez savoir, m'observait en silence, puis attirait mon attention sur tel ou tel détail du paysage de son petit doigt pointé. Je remarquai ainsi d'immenses tubes qui se déployaient depuis le fleuve vers les cultures et supposai qu'il devait s'agir d'un réseau d'irrigation. Plutôt impressionnant. Je notai ensuite les routes pavées de pierre dont certaines portaient une patine qui trahissait un usage intense. Mais ce qui m'intrigua le plus, et de loin, c'était les bâtiments.

— Voici l'une de nos maisons, expliqua Noun en suivant mon regard.

Elle désignait une habitation, construite selon un plan en étoile qui me sembla farfelu.

- Et ici, l'une de nos usines.
 - Usine ?
 - Un endroit où l'on manufacture. On y transforme la nourriture, par exemple, on fabrique des objets...
 - Ah ! Un atelier.
 - Pas tout à fait, sourit-elle, ses yeux bruns pétillants d'espièglerie. Mais venez, ce sera plus simple.
- Elle échangea quelques signes du bout des doigts avec Blour, qui se mit à sautiller sur place en poussant de petits piaulements enthousiastes.
- Blour voudrait vous montrer notre centre de communication, traduisit Nour. Mais je pense que c'est un peu tôt. Je vais d'abord vous emmener au conditionnement de nourriture.

Nous la suivîmes jusqu'à un premier cylindre dont l'une des trois cheminées soufflait un panache de vapeur ininterrompu. J'attachai nos chevaux à un arbre. Blour glissa sa main dans la mienne pour m'entraîner. Noun fit de même avec Taléo, qui en bafouilla de confusion, ce qui me fit rire pour la première fois depuis notre arrivée.

Une fois les portes franchies, le vacarme devint tout bonnement insupportable, et je faillis me trouver mal jusqu'au moment où Blour et Noun nous offrirent d'étranges boîtiers pour couvrir nos oreilles. Je repris ma respiration, mais pour un temps seulement. Noun recommença ses explications. Elle devait probablement hurler pour que sa voix me parvienne au-dessus du boucan que je percevais encore, mais c'était apparemment dans ses cordes.

- Les fruits et légumes sont livrés par les entrées que

vous voyez là-bas et versés sur les tapis roulants. Nous pouvons ainsi trier rapidement. Ensuite, ces machines servent à découper, peler, calibrer. Selon le type de denrées, elles sont envoyées aux séchoirs à vent qui se trouvent à l'étage, ou à la cuisson dans les fours solaires, et enfin à la conserverie. Cela nous permet de produire de grandes quantités de nourriture conditionnée qui se conserve pendant de longues périodes.

- La sciure et le sable des caves ne suffisent pas ? m'étonnai-je.
- Nous les utilisons aussi, de même que les cultures d'endives et de champignons en sous-sol, mais nous aimons varier. Cela permet de nourrir davantage de personnes et couvrir un plus large panel de possibilités.
- Vous préparez donc une partie de la nourriture ici, répéta Taléo. Mais comment faites-vous pour la cuisine du quotidien ?
- Tous les appartements sont équipés de cuisines individuelles et de collecteurs qui aboutissent dans des conteneurs souterrains. Nous méthanisons les déjections afin de fabriquer du gaz naturel utilisé pour la combustion. Les bâtiments sont tous bâties selon des principes bioclimatiques qui limitent les variations de température. Mais lorsque c'est nécessaire, nous utilisons des puits pour rafraîchir. Pour chauffer, nous avons plusieurs méthodes, mais la plus répandue consiste à faire circuler des tuyaux d'eau dans des bacs de verre remplis d'ardoises exposés au soleil. Tous ces systèmes

nous permettent de limiter notre consommation de bois pour la construction. Voulez-vous voir nos cultures de vers et de grillons ?

Elle nous fit visiter tous les étages sans attendre de réponse. Je respirai les odeurs, touchai les machines lorsqu'elle m'y autorisait. Elles étaient froides.

— Quelle est cette matière ? demandai-je.

— La plupart de nos machines sont faites de différents types de métaux recyclés. Faites-vous partie de ces villages qui ne connaissent pas le métal ?

J'hésitai.

— Nous avons quelques outils, des aiguilles à coudre, des ciseaux et des lames. Les réserves de métaux de nos trois villages proviennent d'une même zone de ruines, et c'est une petite zone.

Noun sourit de nouveau.

— Allons à la forge.

Cette fois, en plus du casque pour nos oreilles, elle nous fournit des protections pour les yeux et une tenue complète. L'aspect pratique, c'est qu'ainsi mon visage était entièrement caché, ce qui ne m'empêcha pas de faire un tel bond en arrière que je faillis renverser Blour, qui ne me lâchait toujours pas d'une semelle.

Le feu du métal fondu s'écoulait comme de l'eau, naviguant d'une machine à l'autre, transporté par de gigantesques creusets et versé dans des moules de toutes tailles et de toutes formes. La chaleur était suffocante, bien pire qu'en plein soleil d'été. Juste à côté, Noun nous montra un hangar où se trouvait stocké le plus invraisemblable bric-à-brac qui se put

concevoir. C'était comme si un enfant géant avait brisé des milliers d'objets de ses mains immenses avant de les jeter là, pêle-mêle, pour que les petites fourmis humaines puissent les récupérer.

— Il y a beaucoup de ruines d'anciennes villes aux alentours, expliqua Noun.

Avec, ils fabriquaient des outils. De la visserie. Des objets si délicats qu'ils semblaient de la dentelle, et qui devaient faire des bijoux d'exception. Et d'autres, plus petits encore, que des mains habiles assemblaient entre eux avec de longues pinces ou des pinceaux chauffants.

— À quoi servent ces objets-ci ? demanda Taléo. Ils sont vraiment minuscules !

Noun sourit. Elle devait avoir mal aux joues à force de faire ça sans cesse.

— C'est une des meilleures parties. Suivez-moi. Le bâtiment était de dimensions beaucoup plus réduites que ceux que nous avions visités précédemment, mais construit tout en hauteur, et son sommet était lardé de pics qui pointaient vers le ciel. Après une longue volée de marches, nous débouchâmes dans une pièce à l'atmosphère sèche et fraîche, presque plongée dans le noir.

— Ahilé, je te présente Taléo et Jana, qui arrivent des bois.

Le dénommé Ahilé se retourna et nous sourit à son tour. Je commençais à croire que c'était une coutume et m'efforçai au mieux de faire de même. Il avait les yeux d'un bleu stellaire sous une masse de cheveux noirs très semblables à ceux de Noun.

— Soyez les bienvenus, entrez, entrez !
Il jucha sur sa tête un casque relié par un long fil à un ensemble de boîtiers couverts de lumières clignotantes, certaines bleues, d'autres vertes ou encore rouges. Il se pencha vers une petite tige de fer striée, passa sa langue sur ses lèvres et adopta une voix que je jugeai inutilement enthousiaste :
— Salut à toutes les habitantes de Valiensset et au-delà ! Aujourd'hui nous avons le plaisir d'accueillir Jana et Taléo, en provenance de...
Il nous jeta un regard. Taléo répondit :
— Feuilles Rouges et Qéir. À l'ouest.
— Feuilles Rouges et Qéir ! C'est la première fois que nous accueillons des habitantes de là-bas. Alors, comme toujours, soyez amises ! Mais allez-y, dites-m'en plus sur vous. Aviez-vous déjà visité une ville ?
— Jamais.
— Et que pensez-vous de nos installations ?
— C'est... difficile à comprendre. Ou à concevoir. Et au fait... à qui parlez-vous ?
Ahilé sourit et tourna un bouton. Aussitôt, des dizaines de voix jaillirent autour de nous.
— ... sommes enchantées !
— ... visiter et apprendre, échanger...
— ... adore les visites ! Vous devez être...
— ... tellement bienvenus ! Ici, nous...
Je sortis en courant, Taléo sur mes talons. Une fois à l'extérieur, je ne stoppai pas ma course, et continuai jusqu'à un bosquet fleuri, encerclé de toute part par des murs de pierre. Vaincue, je me laissai tomber au

sol et me mis à pleurer en silence. Je sentis Taléo s'asseoir près de moi. Quand mes soubresauts se calmèrent, je commençai à respirer lentement, profondément, avant de rouvrir les yeux. Je remarquai que le visage de Taléo était perlé de transpiration. L'odeur m'indiqua qu'il venait de vomir.

- Et ben... murmurai-je. Pour des explorateurs, on en mène pas large...
- Tu veux rire ? Jamais personne n'a fui avec autant de panache que moi.

Nous échangeâmes un regard avant d'éclater de rire. Ça faisait du bien. Nous restâmes là un long moment à observer autour de nous, échanger nos impressions, ce que nous avions ou non de tout ce que nous avions vu. Soudain, je me frappai la tête du plat de la main.

- Bon sang ! Avec toutes ces histoires, j'ai complètement oublié de parler d'Icare !
- C'est vrai que Noun n'a pas posé de question à son sujet. Mais avec tout ce que nous avons découvert, l'étrangeté d'Icare me paraît sévèrement diminuée.
- Tu m'étonnes.

Lorsque nous nous redressâmes, la nuit tombait. Enfin, la nuit était tombée sur la plupart des endroits, mais pas tous. Dans d'autres, au contraire, la lumière était si vive qu'on se serait cru en pleine journée. Taléo glissa sa main dans la mienne comme un enfant. Je l'y laissai. Je me sentis mieux ainsi, moi aussi. Le premier endroit où nous pénétrâmes était un vaste espace rempli de chaises, de tables, de matériel de dessin et d'écriture, et de suffisamment de feuilles

de papier pour reconstituer une forêt. Des humains de tout âge se trouvaient là, qui écrivant, qui lisant, qui peignant, qui discutant, dessinant des schémas à l'attention des autres. Taléo serra mes doigts. Je relevai les yeux et un souffle muet s'échappa de mes lèvres. Les murs étaient couverts, littéralement croulants de livres. Des centaines, que dis-je, des milliers, peut-être même des millions d'ouvrages !

Je m'approchai, caressai les couvertures, en tirai un au hasard, l'ouvrit... et découvrit avec déception que je ne pouvais pas le lire. Taléo, qui avait procédé de la même manière quelques mètres plus loin, avait eu plus de chance. Je me penchai sur sa page pour reconnaître un ouvrage de botanique richement illustré. J'aurais pu passer une petite existence ici, si un autre détail n'avait accaparé mon attention.

De la musique. J'en étais presque sûre. Mais la musique la plus bizarre qui soit.

Quelques rues plus loin, sur une place ronde, un orchestre se produisait. Devant eux, des adultes et des enfants dansaient. J'identifiai une flûte et un tambour, mais la totalité des autres instruments m'était inconnue. Soudain, la tête frisée de Noun émergea de la foule pour s'approcher de nous.

— Vous voilà ! s'écria-t-elle en riant. J'ai bien cru que vous étiez rentrés chez vous !

— J'ai hésité, avoua Taléo.

— Contente que vous ayez changé d'avis.

— Où est Blour ? demandai-je en n'apercevant pas sa silhouette bondissante.

- Au lit. Sa sœur et sa tante veillent. Alors ? Qu'avez-vous découvert ?
- Comment faites-vous pour recopier autant de livres ? demandai-je en tâchant de me concentrer sur sa voix uniquement, bien que l'exercice me fut très difficile, au milieu de la musique et des discussions.
- Les recopier ? Par le fleuve !
- Elle rit. Je commençai à m'habituer à son exubérance, peut-être même à la trouver plaisante.
- Non, nous ne recopions pas à la main.
- Elle nous montra l'imprimerie, avec les presses, les caractères de métal qui s'agençaient les uns aux autres pour copier les livres à l'infini. Elle nous montra la fabrique de papier, puis les métiers à tisser automatiques, les tricoteuses et les fileuses. Elle nous expliqua de son mieux le fonctionnement du fameux centre radio qui, d'après elle, permettait de communiquer avec des humains aussi éloignés que les montagnes à l'horizon, et même plus.
- Pourquoi n'utilisez-vous pas aussi des machines pour faire pousser les plantes ? demanda Taléo. Et pourquoi ne mettez-vous pas la lumière partout pour repousser la nuit ?
- C'est une question fondamentale, souligna Noun tandis que j'admirai les petites boules éclairées qui se balançait au-dessus de nos têtes. Le fait est que nous disposons de quantités limitées de métaux. Aussi, nous les employons pour ce qui nous semble être le plus important.
- C'est-à-dire ?

Elle haussa les épaules.

— Échanger. Apprendre. Créer. Gagner du temps sur les nécessités de la vie comme manger ou se vêtir pour pouvoir en consacrer davantage à échanger, apprendre, créer.

— La philosophie ? demanda Taléo.

— La politique ? demandai-je.

— ... et les arts ! confirma Noun. Le choix est vaste !

Si vous vous sentez prêts cette fois, j'ai encore une surprise pour vous.

Je ne sais pas si nous étions prêts ou non, mais nous n'étions pas prêts à l'admettre.

Noun nous ramena au centre de radio, duquel nous nous étions enfuis ventre à terre un peu plus tôt, et nous fit asseoir. Elle enfila une paire de gants et tira des galettes noires et brillantes de pochettes de feutre avant de les déposer sur un support circulaire. Elle souffla dessus, souleva un petit levier dont la pointe, presque imperceptible, se posa sur le disque. Alors, d'abord lentement, puis de plain-pied, je basculai dans un autre monde. La musique que nous écoutâmes était inqualifiable. Réellement, je n'ai pas les mots pour en parler. Ce serait gâcher.

Lorsque le levier termina sa course, Taléo et moi criâmes ensemble pour un autre. Noun rit, feuilleta de nouveau les pochettes, tira un second disque. Par la suite, elle nous montra le cinéma, ses images mouvantes qui parlaient de temps révolus, de lieux si lointains que plusieurs mois de voyage n'auraient pas suffi pour les rejoindre, d'humains et d'animaux qui semblaient si réels qu'on aurait voulu les toucher.

Elle nous montra tout cela et plus encore, et lorsqu'elle nous poussa finalement dehors en riant qu'il nous fallait dormir, je m'étonnai de découvrir que le jour était déjà levé, voire même pleinement épanoui.

— Je vous emmène chez-moi, souffla-t-elle en nous guidant comme des bambins ayant veillé trop tard. Écroulée sur sa couche, je regardai la masse de ses cheveux se déployer sur les oreillers de son immense lit lorsqu'elle s'allongea à côté de nous. Je regardai la verrière du plafond jusqu'à ce qu'elle tire le rideau. Je fermai les yeux.

Jour 5 de l'été

Assise à la proue du bateau, je plongeai les doigts dans l'eau pour ressentir sa caresse. Lorsque nous fûmes suffisamment loin de la rive, Noun fit tomber la voile, releva ses rames, et l'embarcation commença à dériver. Je levai la tête pour observer le vol d'oiseaux aux ailes immenses que je commençai juste à nommer d'après les livres que j'avais empruntés à la bibliothèque : aigrette, héron, grèbe...

À mes côtés, Taléo s'éclaircit la gorge et prit un air solennel. Je tirai Icare de mon sac. À présent, sa peau présentait des taches de pourrissement et son odeur était gâtée, mais il portait toujours fièrement ses pointes épaisses et piquantes.

— Il faudrait dire quelques mots, tu ne crois pas ?

— Sûrement.

— Une idée ?

— Aucune.

— Merci pour ton soutien.

Il toussota à nouveau.

— Chère Icare. Te voici parvenue à la fin de ton périple, ou au commencement d'un nouveau. Nous ignorons comment tu es arrivée jusqu'à nous, et porterons probablement ce mystère jusqu'à la fin de nos jours. Mais ta présence nous a poussés à aller plus loin, découvrir de nouveaux lieux, de nouveaux vivants et de nouvelles inventions, et pour cela, nous te remercions. Nous te rendons à présent aux eaux du...

— Rhônisse, précisa Noun.

— ... du Rhônisse. Puisses-tu y trouver la paix, où poursuivre ta route vers de mystérieux ailleurs. Haheum. C'est bien ?

— C'est parfait.

Taléo se pencha au-dessus du plat-bord, puis immergea délicatement Icare dans les flots. Celle-ci plongea un instant avant de refaire surface sur le côté, et commença à s'éloigner de nous en flottant. Noun reprit les rames en main, Taléo et moi fîmes de même. Pendant que nous ramions en cadence, j'observai le profil affûté de mon compagnon de voyage.

— Je vais rentrer, dit-il.

— Je sais.

— Tu vas rester ?

Je hochai la tête. Il dit :

— Je le savais.

Je ramai. Je dis :

— Je vais revenir. Il faut absolument que j'installe à Feuilles rouges ces roues de rivière pour laver

le linge.

Il plissa les yeux en souriant.

Durant ces quelques jours, il avait visionné beaucoup de films qui se déroulaient dans un endroit que Noun appelait l'Asie, et où les paupières des humains avaient la même forme que les siennes. Dans son paquetage, il emportait autant de livres que possible sans risquer de se fatiguer inutilement ainsi que le cheval. Pourtant, il repartait plus léger qu'il n'était arrivé.

Il dit encore :

— Oui. Nous t'attendrons.

Noun rit :

— Vous savez, votre Icare... c'est un ananas.

Taléo et moi échangeâmes un regard, les sourcils interrogateurs, avant de hausser les épaules.

COUPURE

BADIANE

— C'est sans appel, vous n'irez pas seule.

Marell avait tranquillement posé cet interdit aussitôt que Jézel eut fini de déplier son argumentaire. En entrant dans le bureau, elle pensait pourtant que ce ne serait qu'une banale formalité. Le vieux parc est en panne, la production électrique locale ne sera peut-être pas suffisante pour passer l'hiver qui arrive à grands pas ; veut-on prendre ce risque ? Il faut une personne qualifiée pour y aller, vite, et ça tombe bien : Jézel est là ! C'est une élec, et c'est même l'élec assignée à la maintenance du parc.

— Tout réside dans ce « peut-être », avait ajouté Jézel d'un air grave, sans développer davantage. Marell avait vaguement cillé, assez en tout cas pour lui donner un air entendu : oui, comme tout le monde ici, il connaissait l'histoire de l'hiver 17. Le Val avait souffert. Une tempête plus méchante que d'habitude avait couché une éolienne du vieux parc et, déjà, coupé l'alim. Beaucoup de chemins furent entravés par des chutes d'arbres ou des éboulis, isolant de nombreux foyers. Des centaines de mécas, de bûches et d'élecs étaient venus des régions voisines, tractant en véole ou en autochariot leur nourriture et leur eau, mais aussi une précieuse réserve de biocarburant qu'on gardait pour des situations d'urgence. On racontait même que c'est là qu'un hélico avait volé pour la dernière fois. Le genre d'anecdotes impossible à vérifier quand on est née bien après. L'humain sème une histoire, le temps en fait une légende.

La plupart des colieux et foyers étaient alors moins bien équipés en voltas et minipales. Quant aux hydropointes, l'idée germa à peine. Alors tout avait ralenti. Puis certaines choses s'étaient progressivement arrêtées – y compris l'hôpital. Un quart des habitants avait quitté la région et l'histoire attribuait quelques dizaines de morts à ce sombre épisode.

— Je connais bien les pentes, mandataire Marell, précisa Jézel. Au risque de me répéter, je pense que la situation requiert d'agir vite. Et y aller seule reste le moyen le plus rapide d'atteindre le parc.
Si vous...

Marell l'interrompit d'un simple mais retentissant bruit guttural. Ses doigts commencèrent à tapoter l'accoudoir de son large fauteuil de mandataire.

— Chère elec, je vous assure que je saisiss toute l'urgence du moment. Sans doute mieux que vous ne l'imaginez. Nous sommes d'accord : il faut agir vite et il est fort regrettable que votre binôme soit absent, sans quoi j'aurais toute confiance et vous seriez déjà en chemin. Mais avec la ferme intention de me répéter, vous n'irez pas seule.

Il sourit.

— Pouvons-nous passer à la suite ?

Jézel resta immobile quelques secondes. Elle n'appréciait pas Marell avant cette discussion et vu la teneur de l'échange, la cote du mandataire allait encore dégringoler. Globalement, elle n'avait rien à dire du nouveau Mandat désigné à l'assemblée régionale.

L'avis général dans son colieu et les foyers gravitant autour était qu'il valait mieux que celui d'avant. Jézel se satisfaisait entièrement de cette analyse – fin de l'histoire. Seulement, Marell ne lui revenait pas. Les cinq autres mandataires étant partis pour la session bisannuelle de la Fédé, Marell se trouvait de fait seul à pouvoir trancher un certain nombre de choses. Un nombre assez limité de choses, à vrai dire... Mais l'envoi d'une élec amputée de son binôme sur les hauts plateaux en faisait partie.

Dans un soupir, elle fit quelques pas pour finalement s'asseoir. L'entrevue serait plus longue qu'espéré. En avant pour le compromis.

- Pour qu'on parte sur des bonnes bases... Les raisons qui motivent un refus si solide, en quelques mots ?
- En quelques mots ? Froid. Risque de neige. Faune sauvage.

Une pause.

- Et plus original, mais nécessaire compte tenu des circonstances : suspicion de sabotage. Je comprends votre frustration. Mais avouez que tout ça mérite quelques précautions, non ?
- Je n'ai pas vraiment d'autre choix que d'ajuster, mandataire. Mais puisqu'on en est à discuter détails, je ne crois pas une seconde au sabotage. Je pense que la maintenance a été faite trop tôt, c'est tout. Nous sommes montés en silune avec mon binôme. On attend d'habitude la fin d'huilune, que les tempêtes estivales soient passées.

Elle fronça les sourcils.

— En fait, j'avais même déposé un rapport à l'ancien Mandat !

— C'est vrai, confirma Marell d'un hochement discret. Je l'ai eu sous les yeux. Le Mandat précédent n'a pas eu que des décisions heureuses. Et j'essaie donc d'honorer le mien en vous tenant tête.

Il sourit, à nouveau. Jézel resta impassible. Faire semblant n'avait jamais été son fort.

— Maintenant, si vous permettez, j'ai une personne à proposer pour vous accompagner. Iel connaît bien les pentes, comme vous dites, et pourrait partir dès que vous êtes prête. Iel s'appelle Myr.

Jézel ouvrit de grands yeux.

— J'en déduis que vous voyez de qui je parle ! commenta Marell en riant.

— Mandataire, je...

Comment se justifier sur la base d'un simple préjugé ?

Oui, on disait que Myr connaissait la montagne. Iel habitait le Val depuis quelques années seulement, autour du colieu de la Combi. Jézel allait peu là-bas, mais par bribes elle avait entendu que Myr était une aide bienvenue. Ana travaillait aux jardins avec iel et plusieurs habitants comptait sur iel pour de l'écoute. On disait aussi qu'iel venait des Deux-Vallées, parfois avec un air de mépris. Située derrière le massif des Immaculées, la région avait mauvaise presse depuis toujours ; des querelles au moment de la Chute qui n'avaient jamais guéri. Les lignes téléphoniques avaient été progressivement abandonnées. Les seuls échanges consistaient en un rare commerce, contrôlé à des points de passage archaïques.

Jézel s'en moquait pas mal. Ce qui l'inquiétait, c'était surtout qu'on disait beaucoup de choses, mais qu'elle-même n'avait jamais pu se faire une idée malgré ses nombreuses visites de foyer en foyer pour assembler, modifier, vérifier – et souvent boire une fusée. La route de Jézel était éclairée et joyeuse. Ne l'avoir jamais croisée défiait la statistique, et Jézel ne croyait pas au hasard.

— Vous connaissez les conditions de l'expédition qui m'attend. C'est bien pour ça que vous refusez que je monte seule.

Jézel planta ses yeux dans ceux du mandataire.

— Je n'ai pas confiance. Et... Je ne sais pas quoi vous dire d'autre. Si vous voulez qu'on monte ensemble, ça me paraît nécessaire.

— Je comprends. Et je m'y attendais.

Marell posa calmement ses coudes sur la table, puis joignit ses mains. Sérieusement, plus personne ne prenait ce genre de posture. C'était tellement vieux jeu.

— J'ai passé en revue les personnes susceptibles de partir avec vous dans les meilleurs délais. Peu ont répondu positivement. Et Myr me semble être la seule option raisonnable, pour la sécurité et la réussite de l'expédition. Jézel, je vous prie de me faire confiance.

Il resta immobile, sans doute dans l'attente d'une réponse ou plutôt d'une seconde abdication. Ça commençait à bien faire. Et si elle envoyait tout valser, là ? Après tout, la perspective de rester en bas

ne lui déplaisait pas. Ça faisait même un moment qu'elle ne s'était pas pris une vraie pause. Ou alors elle monterait, mais avec Joris, et dans un tout autre but. Elles camperaient au belvédère de l'Onde. Elles se tiendraient chaud, elles boiraient du Plaines d'Azan. Elles se mélangerait.

Une idée lui vint soudainement. Marell ne voulait pas qu'elle parte seule ? Très bien. Pour la première fois, elle sourit.

— Vous m'en demandez beaucoup, mandataire.
Mais j'accepte.

— Merci. Infiniment, répondit Marell avec un de ses sourires indescriptibles.

— Toutefois...

Il sembla se raidir. Ou peut-être n'était-ce que ce que Jézel souhaitait voir.

— J'ai moi aussi quelqu'un à vous proposer. Je pense que vous n'y verrez pas d'inconvénient, car l'expédition n'en sera que plus sûre, n'est-ce pas ? C'est une personne qui pourra m'aider une fois en haut. Izzy, des Bouchées doubles, vous voyez ?

Là. Il s'était raidi. Jézel savourait son effet.

— Il est connu pour être un excellent répa, un vrai touche-à-tout. Si nous sommes face à un sabotage, comme vous semblez le penser, je pense que nous ne serons pas trop de deux avec des compétences adéquates.

Marell resta silencieux quelques instants.

— Je n'ai pas de raison objective de m'y opposer, dit-il enfin.

Il retomba dans son fauteuil. Il semblait crispé.

— Mais êtes-vous certaine qu'il est disponible ? Je ne...

— Sûre et certaine, mandataire. Il doit rester loin de chez lui jusqu'à la nouvelle lune. Une agression.

Le Cycle est sur le coup. Et vu qu'on l'accuse...

Marell hocha de la tête. C'est sans appel, pensa malicieusement Jézel.

Il y avait peu de chances que ses compétences de répa soient utiles, mais dans cette joute verbale tous les arguments étaient permis. Une virée en montagne ferait le plus grand bien à ce merle d'Izy. Elle le connaissait peu, mais à chaque fois c'était un plaisir. Et puis ils ne s'étaient pas vus depuis quelques lunes et surtout, elle pourrait creuser cette histoire qui avait surpris pas mal de monde. L'occasion était trop belle – pour elle, pour Izy, et pour le délice de voir le visage déconfit de Marell.

— Si nous sommes d'accord, mandataire, je propose un départ demain à l'aube. De chez moi. J'imagine que vous saurez prévenir Myr.

Elle se leva. Marell, non. Il semblait chercher une parade, un dernier mot. Elle s'arrêta sur le seuil.

— Si vous n'avez rien à ajouter...

— Cette expédition est capitale. J'insiste. Bon courage.

Et il esquissa un dernier sourire, bien moins satisfait que les autres.

Le plus plaisant dans chaque montée, c'étaient

les premières heures. On n'avait pas encore mal aux jambes, aux pieds, au dos. La faune n'était pas méfiante, habituée à voir des humains presque toute l'année. Les sentiers étaient bien visibles, pour les mêmes raisons. On était encore bien à l'abri du vent. Mais tout ça – le vent, l'effort, s'orienter – c'était la montagne, et ça faisait partie de l'activité de Jézel.

Non, ce qu'elle appréciait particulièrement, c'était de voir le Val s'éloigner, et dans un même mouvement le tableau s'élargir. À mesure qu'elle avançait, elle voyait de nouveaux foyers apparaître à un virage, puis disparaître derrière une crête de colline un peu plus loin. Et elle connaissait le nom de chacun d'eux. Elle avait vécu des moments chaleureux dans la plupart, où vivaient souvent un ami, une amante ou une personne qu'elle estimait. Chaque montée lui permettait de faire le bilan de toutes ces relations, de sorte qu'à chaque fois elle redescendait pleine d'entrain, avec une liste interminable de personnes à aller visiter.

Puis arrivée au belvédère, elle faisait une pause. En contrebas se trouvait le Val de l'Ourse, sa maison, sa communauté. Ce n'était pas toujours facile, mais c'était chez elle. Elle pouvait l'embrasser du regard, tout entier – enfin, ce qu'on en voyait. Plus loin on voyait la Plaine d'Émeraude, puis les Plaines d'Azan. Ce n'était pas sa maison, mais encore un peu sa communauté : la Fédé. Les trois régions s'étaient alliées dans les années 20. La catastrophe de 17 avait accéléré les choses, évidemment. Avant elle, le Val

fonctionnait tout seul. Jézel n'aurait pas su dire si les choses tournaient mieux. Elle savait qu'aujourd'hui les choses ne tournaient pas si mal ; le reste était bon pour l'Histoire.

Sur ce même belvédère, par très beau temps on devinait même la coupole d'Azan. Un vestige, comme le vieux parc ; mais celui-là, on ne savait qu'en faire. Elle finirait bien par tomber, même si ce n'était pas pour bientôt. Alors, peut-être par superstition, on ne mettait rien en-dessous.

De près, c'était un affreux squelette supportant un gigantesque toit métallique ; tout le reste avait été démonté. Mais d'ici, ça avait un certain charme.

Un charme qu'elle ne contemplerait pas aujourd'hui. Ils étaient dans un nuage.

— Merde, normalement c'est splendide cette vue.
Izy haussa les épaules.

— Ouais. Franchement copine, tu trouves pas que c'est nul la montagne ? lâcha-t-il, avant d'éclater de rire.

Comme Jézel, il avait toujours vécu ici et rien au monde ne le déracinerait.

— Archinul, même, fit Jézel en collant les poings sur ses hanches. C'est décidé, demain je pars pour les plaines ! Je deviendrai une dame du spectacâacle. Dame Jézel ! On se battra pour m'avoir dans son théâtre.

— Ah, ne pars pas sans moi ! Il te faut un compère.
On sera... Ismane et Jézel, le duo immortel.

— Dis voir, cher compère, ça part mal si tu places

direct ton nom avant le mien ! rétorqua Jézel en levant le menton. À ses yeux, on devinait tout le mal qu'elle avait à contenir un rire.

— Oups ! fit Izy.

Et il éclata à nouveau de rire.

Jézel se retourna. La joie s'éteignit d'un coup. Une vingtaine de mètres derrière eux, en tailleur dans une pente herbeuse en surplomb du sentier, Myr attendait. Iel n'avait pas soufflé un mot depuis le départ. Iel avait alors proposé de marcher d'un trait jusqu'au Plat du Berger, où on pourrait s'abriter au besoin et faire une pause repas. Jézel avait validé – c'était le mieux à faire, objectivement, même si c'était une rude première étape. Izy avait annoncé qu'il avait déjà faim. Myr avait hoché la tête puis commencé à marcher. Fin des présentations.

— Bon, Izy, on repart.

Ça valait mieux. C'était sans doute le message de Myr. Comme moyen de comm, Jézel avait vu mieux. Mais dans le fond, elle était d'accord : il fallait avancer. Il ne faisait pas chaud, et ça n'allait pas s'arranger avec l'altitude. Elle ne serait pas surprise qu'ils aient de la neige en fin de journée, sinon dans la nuit.

Myr attendit qu'ils soient proches pour se mettre debout.

— Je m'arrête souvent ici, d'habitude, dit-iel d'un ton neutre.

— Mais pas aujourd'hui, répondit Jézel.

C'était à moitié une question ; elle fit pourtant d'elle-même la réponse.

— Je sais. Mais j'en avais besoin. J'ai mes rituels.

— Je comprends...

Myr ajusta son sac sur ses épaules, le regard posé sur le sentier qui virait bientôt à droite. Jézel attendait une possible suite. N'importe quoi qui allégerait leurs échanges. Elle n'avait pas l'habitude de vivre une telle gêne, pour une raison simple : elle s'empressait toujours de mettre ses interlocuteurs à l'aise. C'était la moindre des politesses.

— Encore une bonne heure jusqu'au Plat, fit Myr en croisant rapidement son regard.

— On se retrouve là-haut ?

Iel esquissa... quelque chose. Peut-être était-ce un sourire.

— À toute ! lança Izy alors que Myr partait à grands pas.

Jézel attendit qu'iel ait disparu derrière un rocher.

— Je t'ai pas demandé : tu le connais, Myr ?

— Ah, pas du tout ! On s'est croisé, quoi.

— Où ça ?

— Hmm, la dernière fois, y a quelques lunes. À la scierie. Tu sais, le chantier pontons ? Je m'en souviens bien, iel avait ramené des sablés aspérule absolument ex-quis ! Un grand classique revisité, iel avait du mettre un truc en plus... Je sais pas, de l'amour ? blagua Izy.

— Pfff. Gros navet !

Jézel fit mine de le pousser.

— N'empêche, iel est bizarre. On y va ?

— À vos ordres, élec.

Le feu était vraiment bienvenu. On n'avait pas nommé cet endroit au hasard : le Plat du Berger était effectivement plat. Un plateau herbeux de taille moyenne, pâturé une partie de l'été par brebis et vaches. Au sud et à l'est, des pentes raides zébrées de sentes de troupeaux et par lesquelles on accédait au Plat, via un sentier plus large. À l'ouest, les contreforts abrupts et rocaillieux de la Tête Froide, qui pointait six cent mètres plus haut ; au nord, les pentes plus vertes du Cheval Bot, et un goulet qui disparaissait au nord-ouest entre ces deux montagnes, vers la zone non-humaine – et vers le vieux parc. Le vent était à son aise ici, pas du tout embêté par les pins parsemés timidement ici et là. Et le vent aujourd'hui, même à l'abri de l'ancienne bergerie, Jézel le maudissait. Il ne lui glaçait pas seulement les doigts, il donnait aussi raison à Marell. C'était impardonnable.

— Dites, tous les deux, lança Izy, vous y croyez vraiment à cette histoire de sabotage ? Enfin, je suis content d'être là, pis si ça peut servir, en plus... Mais c'est pas arrivé depuis, euh... C'est jamais arrivé, si ? On a quelles infos sur cette panne ? Jézel essuya sa bouche encore pleine d'un revers de main. Pour combler le silence, elle avait choisi de manger en continu. Galette d'épeautre, tome de l'Ourse, mélange lacto d'Ana – rapide, efficace,

réconfortant. Elle allait répondre quand Myr prit la parole.

— Je crois qu'on sait pas grand-chose. C'est pour ça qu'on va voir. On sait surtout que ça tombe mal.

— Mais le sabotage, toi t'y crois Myr ?

Izy et son talent pour mettre les pieds dans le plat. Pas besoin de le nommer : les premiers suspects, en cas de sabotage, c'étaient les Deux-Vallées. Que Myr en soit originaire ou pas, iel était au courant des rumeurs et devait forcément se sentir visé. Iel avait l'air de chercher ses mots. Jézel laissait tranquillement faire.

— Non, pas vraiment. J'ai accepté d'accompagner Jézel pour ça.

Iel fit un geste des bras, comme pour désigner l'air froid et humide.

— La météo hivernale. Et c'était un bon choix, apparemment. Mais si jamais il y a eu sabotage, c'est bien que je le sache en premier. Tu vois ?

— Ouais, je crois, bafouilla Izy. Enfin, pas complètement. D'accord, tout le monde suspectera les Deux-Vallées. Et peut-être ce sera vraiment ça. Alors toi, t'auras pas envie de redescendre au Val pour annoncer la nouvelle. Ça je capte. Rien que ces derniers jours j'ai entendu quelques langues se délier.

Là, ça devenait intéressant. Izy se surpassait. Myr le fixait sans rien dire, semblant valider ce qui était dit jusque là. Alors, iel venait bien des Deux-Vallées ?

— Mais je me suis dit, c'est risqué pour Marell de t'envoyer s'il a un vrai soupçon. Y a des mandataires qui ont sauté pour moins que ça. Alors ma

théorie...

Il marqua une pause et regarda alternativement Jézel et Myr.

— Ouais, j'ai une théorie ! dit-il en blaguant. En fait, le suspect numéro deux, c'est le Val lui-même.

— Tu parles d'une théorie ! réagit Jézel en riant. Au moins les Deux-Vallées auraient une raison. Genre, nous nuire, ou avoir le vieux parc rien que pour eux. Mais alors quelqu'un du Val, ce serait carrément se tirer une balle dans le pied !

Elle s'immobilisa, soudain confuse.

— Désolée, Myr. Je...

— Ça va. J'ai l'habitude.

Il se passa quelques longues minutes sans un mot. Jézel en vint à regretter le silence d'avant ; celui-là était bien moins confortable. Et c'est Myr qui le brisa.

— Jézel, je peux te poser une question ?

— Je t'écoute.

Elle se sentait un peu bête, et pas vraiment en position de refuser.

— Comment ça se passe, avec ton binôme ?

— Oh ! Tu... Avec Max ? Tu le connais ?

Ça, c'était une question surprenante. Mais Jézel était ravie de changer de sujet.

— C'est simple. On est surtout une équipe quand on fait cette montée, ou d'autres gros travaux. Sinon, on est chacune de son côté. Ça marche bien comme ça.

Myr écoutait, en bourrant paisiblement une pipe d'un mélange de plantes que Jézel n'aurait pas su identifier.

- Je le connais pas, non, dit-i-el. On se croise un peu.
- C'était plus simple avec Noémie, pour ne rien cacher. Ma binôme d'avant.
- Partie ?
- Oui. Elle a rejoint son mec qui fait tourner une auberge dans les plaines.
- Et vu le ton de ta voix, tu lui en veux ! intervint Izy. Touchée. Ça faisait quelques années déjà, pourtant il restait une petite amertume. Complètement illégitime, d'accord ; Nono pouvait bien vivre sa vie comme elle l'entendait.
- C'est juste. J'imagine que l'entente cordiale avec Max ne m'aide pas à digérer la chose... Ça fait un tel contraste. Avec Nono, c'était quasi-fusionnel ! Et tellement de souvenirs.
- Ouais. Je fais un peu ma garce sur ce coup.
- C'est quoi le problème avec Max ? relança Myr. De loin, on a l'impression que ça roule.
- Y a pas de problème, vraiment. C'est vrai que ça roule.
- Maaaais ?
- Du Izy tout craché. Et merde.
- Mais y a quelques sujets à éviter. C'est tout. Elle ne voulait pas creuser. Ça restait son binôme, et pour longtemps encore.
- Pardon, je voulais pas te mettre mal à l'aise, dit Myr entre deux bouffées. J'ai simplement pensé au fait qu'il n'est pas là aujourd'hui, vu que c'est pour ça qu'on se retrouve tous les trois.
- Jézel acquiesca. Si c'était une petite vengeance, elle était fine et fourbe. Mais quelque chose dans l'attitude

de Myr la poussait à croire en sa sincérité.

— Il est où, au fait ? demanda Izy. Désolé, j'ai pas suivi. C'est que j'étais pas mal pris par autre chose ces derniers temps.

— Il fait partie du convoi parti à l'assemblée fédérale, répondit Jézel. Il m'en parlait depuis quelques mois. Ça avait l'air important pour lui.

Un gros patou apparut au coin du mur, en remuant la queue. Il vint aussitôt saluer Myr.

— Salut toi ! dit-iels en lui caressant le poitrail.

Puis le chien passa à Jézel avec autant d'enthousiasme.

— Panpan ! Je suis contente de te voir !

Et si Panpan était là, ses maîtres ne devaient pas être loin.

— Panpan, voici Izy. Ne sois pas impressionné par sa barbiche, c'est une belle âme !

— Merci du compliment, copine, mais je suis pas très à l'aise avec...

Izy esquiva un coup de langue.

— ...les chiens !

Un second.

— Je préfère les...

Il se leva d'un bond, ce qui n'eut pour effet que d'exciter Panpan de plus belle.

— Stop ! tenta-t-il en vain. Je préfère les bêtes sauvages. Ce que tu n'es clairement pas.

— Panpan, gronda une voix depuis l'extérieur.

Un homme apparut au seuil de la bergerie, un second patou au côté. Il était vêtu d'une large cape qui recouvrait à coup sûr de nombreuses autres couches.

L'ensemble lui donnait une carrure d'autant plus impressionnante qu'il était petit. Balou. Un berger du Val, que Jézel croisait à chaque maintenance ou presque. À cette date, il était souvent redescendu au colieu des Mirettes avec sa moitié, Skim, pour passer l'hiver. Elle s'attendit à voir ce dernier à sa suite, mais personne ne vint.

— Toujours pas descendus, alors ? demanda-t-elle.
— Salut Jézel. Non, tu vois. Troupeaux et tomes sont descendus avec Sara et le plus gros des chiens.

Nous, on voulait étirer la fin de saison, au calme. Balou marqua une pause, posa longuement ses yeux sur Myr.

— Content de te voir.

Son regard s'arrêta brièvement sur Izy, avec un hochement de tête.

— On peut dire que l'hiver nous a surpris.

Il regarda dehors puis fit quelques pas pour s'approcher du feu, où Panpan avait déjà pris ses quartiers.

— D'ailleurs, qu'est-ce que vous faites là ? C'est un drôle d'équipage dans une drôle de tempête. Un souci en haut ?

— Le vieux parc est HS, oui. Depuis hier. Le Mandat m'a interdit de monter seule, alors...

Elle tourna la tête vers les deux autres.

— Nous voilà. À ma droite, c'est Izy. Et je vois que tu connais déjà Myr.

Ce qui n'était pas surprenant, en y pensant. Quiconque arpentait les pentes avait déjà croisé Balou et Skim. Ils étaient depuis un bon moment l'équipe permanente, et chaque année venaient se greffer plusieurs

personnes pour l'estive, initiées ou non. Tout ce beau monde logeait dans un gros foyer en contrebas du Plat, à belle distance des premiers voisins et en autonomie complète.

— Je vois, fit Balou. Sacrée tuile. Vous devriez pas traîner, alors. De chez nous on voit le Col de la Strega, et il s'est enneigé dans la nuit. En général, le Col de la Vipère suit de près.

— C'est une charmante nouvelle, plaisanta Jézel.
On a l'équipement, ça va aller.

Elle lui sourit, confiante.

— Comment va Skim ?

— Ah ! Mon gros lynx roupille. Un vieux coup de froid. Dès qu'il est remis on descend.

— J'espère que vous serez en bas avant nous, alors !
conclut Jézel. Souhaite lui bon courage.

Elle commença à remballer son repas.

— Qui sait ? reprit Balou. On fera peut-être la descente ensemble.

La soirée fut calme et la nuit reposante. Après le repas, Izy avait sorti quelques dés en clamant qu'il connaissait un nouveau jeu « incroyable ». Finalement, ce n'était qu'une énième déclinaison du raout, lui-même dérivé de la pieuvre, qui descendait déjà – disait-on – d'un ancien jeu appelé le zilch. La partie n'avait jamais abouti. Dehors, le vent avait finalement faibli et quand Myr avait proposé d'en profiter pour fermer l'œil, Jézel ne s'était pas fait prier.

Au matin, elle avait aussitôt relancé un feu. Après un petit déjeuner chaud et bien gras, ils étaient repartis en profitant même de quelques éclaircies.

Le passage au col de la Vipère, effectivement enneigé, avait été délicat – pas à la montée, où on gardait de solides appuis dans une pente raisonnable, mais à la redescente sur le cirque d'Ermandiau, plus périlleuse. Jézel en tête et Myr fermant la cordée, ils avaient suivi les cairns pointant par dessus la couche neigeuse pour se garantir un itinéraire sûr ; Jézel savait très bien que quelques petites barres rocheuses découpaient la pente, bien qu'elles soient insoupçonables ce matin-là.

Elle avait vécu tout ce moment avec le cœur léger. Les nuages stagnaient au-dessus des cimes, la vue était parfaite, enivrante. Elle avait gardé secrète sa seule inquiétude sur ce trajet : rater cet instant insensé où, arrivée au col, le cirque entier apparaît dans toute sa majesté. Izy avait poussé un grand soupir quand la pente s'était enfin radoucie. Quant à Myr, iel avait le visage lumineux.

Après ça, la journée fut joyeuse. Jézel reconnut avec bonheur les couples d'aigles nichant par ici. Des percnoptères tournoyaient au loin, sans doute dans l'attente que des congénères finissent leur tour sur une carcasse. Comme souvent, la faune terrestre était plus discrète, moins visible. On devinait sa présence à quelques traces dans la neige et à l'écho des éboulis. Il suffisait de traverser le cirque pour atteindre le refuge d'Ermandiau. Il n'y avait pas d'autres difficultés.

C'était une étape courte, car le refuge constituait le dernier abri sur leur itinéraire. Monter au parc, remettre en état ce qui devait l'être puis redescendre avant la nuit aurait été trop long ; il fallait s'arrêter. Ça laissait toute la fin de journée à Jézel pour refaire son paquetage, en se limitant au nécessaire de maintenance et réparation. Les deux autres monteraient repas, eau et exceptionnellement, de quoi démarrer et entretenir un feu sur le plateau, au cas où l'intervention traînait.

— Izy, tu peux m'aider ?

Elle bataillait avec un câble électrique extrêmement long tout juste sorti d'une caisse où quelqu'un l'avait bourré en vrac ; quelqu'un qui n'était en l'occurrence pas là pour gérer ça.

— J'espère que tu... profites bien... de ta virée... dans les plaines, Max ! Râââh !

— Allons-y avec méthode, copine, dit Izy en s'approchant.

Il se voulait rassurant, mais ce n'était vraiment pas le moment de donner des leçons de « méthode ».

— Y a qu'une seule méthode, répondit-elle sèchement. Cherche pas ! Là, tu prends ce bout, tu le déplies, et après on remet tout bien. OK ?

— Euh... d'accord.

Un silence.

— Jézel, si ça te saoule on peut le faire avec Myr, tu sais ?

Myr, le nez sur une carte du coin, acquiesça silencieusement.

— Je sais pas à quoi va nous servir ce monstrueux câble mais je pense réussir à le dompter. Tu m'auras pas embauché pour rien !

Jézel réfléchit quelques secondes, puis lâcha le câble dans un soupir.

— J'accepte. Désolée pour l'humeur.

Elle s'approcha de Myr, qui lui laissa sa place près du poêle.

— On n'en a même pas besoin de ce truc. Même si c'était le cas, on pourrait pas le monter sans autochariot.

Elle soupira longuement.

— Je sais pas, je voulais faire du rangement. C'est con. Tout va bien.

— On dit souvent ça quand ça va pas, réagit Izy.

— Mais parfois, c'est vrai.

Elle approcha ses mains du poêle.

— Je dois être un peu préoccupée par ce qu'on va trouver demain, en haut. S'il y a des gros dégâts on devra peut-être rester une nuit de plus.

— Si c'est par rapport à moi que ça te préoccupe, rassure toi. Je suis content d'être là.

Un temps.

— Au Val, c'est l'enfer en ce moment.

C'était la première fois qu'il mentionnait sa mise à l'écart de son foyer.

— Pis ici c'est magnifique ! Et je suis ravi de passer du temps avec toi, copine. Et de te rencontrer, Myr.

— Un plaisir partagé, répondit Myr dans un sourire.
Et si on doit rester une nuit de plus, on le fera.

Iel la regardait en déroulant son bout de câble.

— Mais j'ai du mal à croire qu'on en ait besoin.
Jézel expira lentement. Elle sentait une pression
insoupçonnée se relâcher en douceur.

— Merci, dit-elle. Je suis heureuse d'être là aussi.
En fait...

Elle cherchait ses mots.

— En fait, ça me fait réaliser à quel point les montées
avec Max sont tristes. Chiantes, même !

Un rire.

— Je sens que c'est une requête qui va plaire au
Mandat, ça : changer de binôme !

— Ah, carrément ! fit Izy. Tu te souviens qu'hier tu
nous disais, je cite, vraiment, ça roule grave avec
Max, zéro problème ?

— J'ai dit quelque chose de... relativement proche.
Et je te pardonne l'exagération !

Elle lui tira la langue.

— La montagne, ça aide à réfléchir, tout simplement.

— Les discussions aussi, je pense, ajouta Myr sur
un ton taquin.

Izy gloussa. Jézel leur sourit. C'était vrai, bien sûr ;
mais aussi, elle appréciait cette nouvelle dimension
dans la relation avec Myr.

Elle se leva. Ils avaient quelques heures devant eux et
c'était le moment parfait pour sortir sa petite surprise
du sac. La bouteille claqua sur la table.

— Je vous suggère de vous dépêcher, qu'on puisse
entamer ce millésime introuvable ! Gentiane des
Lampes, année 53.

— Quoi ? réagit aussitôt Izy. Attends, la gentiane

d'Alphy ?

Il en lâcha son ouvrage pour aller humer la liqueur. Jézel s'occupait de nettoyer trois verres pris sur une des étagères bancales fixées au mur, ce qui consistait en leur souffler grossièrement dedans pour en faire jaillir la poussière.

— Myr, ça te dirait ? fit-elle.

— Avec plaisir. Même si j'ai peur de m'échauffer un peu trop vite.

— Alors une fusée, peut-être ? Avec de la mélisse, ce sera parfait. J'en ai pris. J'en prends toujours !

Elle se mit à fouiller dans ses affaires. La seconde partie de son plan n'était pas encore dévoilée. Elle nécessitait un peu plus de tact.

Izy était retourné s'occuper du câble.

— Je crois qu'on avait fini, de toute façon. Hein, collègue ?

— C'est une manière optimiste de voir les choses, répondit Myr en riant.

— L'histoire retiendra que c'est donc une manière acceptable de voir les choses !

— De toute façon, laissez tomber, intervint Jézel. On a mieux à faire que de repasser derrière Max ! Un temps.

— Izy, est-ce que tu veux nous raconter ce qu'il s'est passé, en bas ? Je voulais trouver un moment propice pour ouvrir ce sujet, et... Maintenant, ce serait parfait. Mais je veux pas te mettre en difficulté, c'est toi qui vois. Je serais aussi ravie de refaire le monde en jouant aux dés.

Il s'assit sur l'unique banc qui bordait la table. Elle

continua avec douceur.

— J'ai peu d'infos sur ce qu'il s'est passé. Des trucs entendus à droite à gauche, dont je me méfie, par précaution...

— Ça me va, répondit Izy posément. Je vous préviens, je sais pas trop ce que ça va me faire d'en reparler. Une chose est sûre, c'est lourd de tout garder pour soi. Alors... Myr, t'es un peu au courant ?

Iel finissait de coincer le câble dans sa caisse. Le résultat était à peine meilleur qu'avant l'opération.

— Comme Jézel. On m'a rapporté des choses, avec parfois trop de détails pour que ça me semble honnête. Je t'écouterai avec intérêt.

Iel s'assit à côté de lui.

Izy saisit la bouteille et aligna les verres. Il en servit trois petits, en rapprocha deux pour Myr et lui, et laissa celui de Jézel en place. Elle était debout près du poêle, à attendre que l'infusion de mélisse chauffe. Elle la préparait en général de cette façon, même si l'usage en vigueur au Val était de verser de l'eau presque bouillante sur la plante. Pour obtenir une fusée, il suffisait ensuite de couper l'infusion à la liqueur – ou l'inverse. Tout dépendait de la vigueur qu'on voulait donner à sa boisson. Comme pour beaucoup de recettes traditionnelles, il y avait autant de recettes de fusée que de foyers au Val de l'Ourse. Au fil des ans, Jézel avait appris où décliner une fusée si elle voulait finir sa journée encore lucide. Et c'était dans ces mêmes foyers qu'elle planifiait, si possible, sa dernière intervention.

Elle regarda ses deux camarades, sereine. Il régnait

une atmosphère confortable entre eux trois, une confiance sur laquelle elle n'aurait pas pariée la veille au soir. Bien sûr, une petite part d'elle-même restait vigilante, aussi vrai qu'une part de Myr était à ses yeux toujours voilée de mystère. Jézel aimait les choses limpides. Indiscutablement, Myr lui apparaissait trouble.

— C'est vraiment parti de rien...

Izy semblait chercher la suite dans son verre de gentiane.

— Je sais pas si vous connaissez mon colieu, Toi, Jézel, t'es déjà venue, mais pas tant. On est cinq foyers aux Bouchées Doubles. J'y vis depuis une vingtaine d'années ; d'abord avec ma sœur, puis quand elle est partie en couple au Moulin, Na l'a remplacée. Ça se passe hyper bien avec iel, je crois qu'on s'est bien trouvés !

Il eut un sourire.

— Bon y a pas besoin de tous ces détails, désolé. Ce que je veux dire, c'est que c'est un colieu extra, on s'entend plutôt bien, le resto accueille plein de monde, bref : c'est vivant, souvent joyeux, tout ce que j'aime !

— J'ai entendu parler d'une bagarre, dit Jézel. Mais elle arrive comment dans ce tableau idéal ? Parce que là, je viens m'installer tout de suite !

— Tu vas voir, copine. Ça vient nous rappeler comment les choses peuvent basculer si vite... Y a une lune, en gros, un groupe de quatre cinq visiteurs arrive au resto. Ils connaissent un peu Marie, une

des cuistotes, qui les accueille chaleureusement. Et puis ils s'installent dans les dortoirs le temps de leur séjour, normal. Moi je suis sur une grosse session à ce moment-là, j'enchaîne réunion, les pontons à finir, répas chez ma sœur et chez des voisines... Pas dispo, quoi.

- Ils sont des plaines, c'est ça ? demanda Myr.
- Ils en viennent, en tout cas. De Cézieux, je crois. Je les ai peu rencontrés, au final. Bref, pour leur départ Marie et Paca organisent une bouffe. J'y vais, trop content ! Et là, je me prends rapidement la tête avec mon voisin de tablée. Je lui raconte ma vie, plein d'enthousiasme. Au départ, je crois qu'il me fait des blagues, mais assez vite c'est plus du tout drôle. Il me descend. Ben, j'y vais pas par quatre chemins, je lui dis que c'est désagréable, que je capte pas. Sauf que lui n'a pas l'air de comprendre pourquoi je réagis mal. Ça sonne faux. Alors je fais le mieux à faire : je me casse.
- Tu sors du resto ? demanda Jézel.
- C'est ça. T'as l'air surprise !
- J'ai entendu que tu lui avais jeté ton assiette au visage.

Izy fit non de la tête, le regard las. Jézel s'était attendue à le voir triste, mais c'était de la colère qui émanait de lui à ce moment précis.

- Non, reprit-il. Ça m'aurait fait du bien, pourtant ! J'étais furieux, ça s'est vu.
- Mais les autres ? s'enquit Jézel, impatiente. Vous n'étiez pas que deux à table !
- On était une dizaine. Peut-être onze. On m'a dit

ça, mais c'est flou. Tu vois, comment ce genre de souvenirs peut être étrange, difficile à saisir ? Et puis tous ces récits dont vous parlez, j'en ai entendu certains. Ça vient aussi se mélanger à mes propres souvenirs...

Il marqua une pause, le regard perdu sur une lézarde du mur en face de lui.

— En tout cas, sur le moment personne n'a bougé. J'ai croisé quelques regards. À leur décharge, tout s'est passé très vite. Le gars m'a suivi devant le resto. Je lui ai dit de partir, il a continué.

Une nouvelle pause. Izy s'efforça de regarder Jézel, puis Myr, dans les yeux.

— J'ai fini par le repousser. C'est moi qui ai porté le premier coup, c'est vrai.

— Il a répliqué ? demanda Jézel, toujours plus impatiente.

— Non. Il a continué. Il...

Une larme vint glisser sur sa joue.

Jézel se précipita à ses côtés, se sentant soudain coupable d'avoir réveillé toutes ces émotions.

— Ça va aller, dit-elle.

— Il m'a dit que c'était à moi de partir d'ici. Je l'ai fait répéter. Yabtaeid ! Il me l'a dit en vieil arabe.

Jézel écoutait, abasourdie. Personne ne lui avait parlé de ça. D'un œil, elle aperçut le regard doux de Myr posé sur Izy. Iel aussi écoutait.

— Alors j'ai craqué... J'ai porté aussi le coup suivant ; et ceux d'après. Je voulais qu'il se taise !

Il lâcha un sanglot.

Jézel enserra ses épaules, sans rien dire. Elle n'en

revenait pas. Tout le monde mentionnait une dispute, un conflit qui avait mal tourné, puis l'image d'Izy frappant un inconnu à terre. Il y avait parfois de l'incredulité, parfois non, et toujours un ou deux détails qui changeaient. Mais l'histoire racontée par l'agresseur lui-même avait un tout autre sens.

On avait jugé l'affaire assez sévère pour saisir le Cycle. Mais de quelles infos disposaient ses membres ?

Myr rompit le silence.

— Et quand les autres sont finalement sortis, il était au sol et te demandait d'arrêter.

Izy hocha imperceptiblement la tête.

— Je te crois, reprit-ielle, en lui posant une main sur le bras. Espérons que le Cycle ne classe pas l'affaire trop vite.

Jézel était sidérée. Qui était cet homme ? Le Val connaissait peu de cas de molestation ; mais tout aussi peu de cas de racisme.

Izy était tenu de rester à l'écart des Bouchées depuis le début de la procédure, et d'éviter au maximum les contacts avec les autres personnes présentes ce soir-là. La moitié des témoins étaient repartis dès le lendemain pour les plaines, non sans avoir donné leurs versions au Cycle, immédiatement saisi. Les autres, corésidents des Bouchées, n'avaient presque rien vu. Paca par exemple, que Jézel avait croisé, n'y comprenait rien ; mais elle avait vu Izy, la colère, l'homme à terre. Et comme tout le monde, elle respectait le Cycle et ses procédures.

C'était un organe discutable, mais il avait permis de

régler beaucoup de conflits, de vols et d'agressions en allant parfois, quoique très rarement, jusqu'au bannissement du Val pour une durée définie. Mieux encore : comme pour le Mandat, les neuf membres du Cycle étaient désignés au hasard, chaque année, parmi une liste de volontaires facilement rejoignable. C'était ça, par dessus tout, qui lui donnait sa légitimité.

Elle enserra plus fort les épaules d'Izy. Le bruit de gouttes d'eau qui se vaporisent au contact d'un poêle brûlant la sortit de sa stupeur. Elle se leva.

— Et si on la buvait, cette fusée ?

Un brouillard épais. Le monde était blanc. Jézel avait espéré toute la montée qu'il se dissipe mais, si possible, il n'avait fait que se figer davantage. Elle aurait volontiers goûté une journée claire pour l'aider à passer le malaise qui s'était installé depuis le récit de la veille. Au réveil, Izy avait pourtant repris son humeur joyeuse et taquine. Mais elle savait maintenant ce que ce masque dissimulait.

— Myr nous a distancés ? demanda Izy en arrivant à sa hauteur, essoufflé.

— Iel est juste devant nous. Je lui ai dit que je t'attendais.

Ses traces de raquettes disparaissaient vingt mètres plus loin. La direction à suivre était balisée de nombreux poteaux métalliques, disposés là à la

construction du parc. Ils menaient droit au poste de contrôle ; se perdre était du domaine de l'impossible, même avec cette météo.

— C'est un peu rude ce matin. Je suis désolée de t'avoir embarqué là-dedans, Izzy.

— Et moi, je te le répète, copine : ça me fait un bien fou ! Je te jure.

Elle ne voyait que ses yeux, mais ils souriaient – bien sûr. Il pointa son bâton vers l'avant.

— En route ! Ou on va geler sur place.

Elle lui emboîta le pas.

Le parc était vieux de plus d'un siècle. On l'avait bâti à l'emplacement d'une ancienne mer de glace. Les éoliennes, massives, devaient résister aux vents hurlementants des hauteurs. Les panneaux voltas, assemblés par trente-six sur de larges plaques, étaient perchés à neuf mètres de haut pour toujours surplomber la couche neigeuse. Leur revêtement technique et leur pente autorégulée devaient empêcher la neige de s'y accumuler. L'ensemble était ordonné par rangées, avec boîte de jonction à chaque bout et onduleurs en cascade. Toute la production était finalement centralisée puis acheminée en haute tension dans les vallées, par le chemin le plus court : la plus grande pente. On avait pensé à tout.

On avait juste négligé un détail : la maintenance, nécessaire et colossale. La même erreur que partout ailleurs, sans surprise. Aux premières restrictions d'usage des produits pétroliers, le parc avait été laissé à lui-même – trop difficile d'accès, trop cher. Un siècle

plus tard, c'était un musée de voltas obsolètes, un cimetière d'éoliennes figées pour l'éternité, certaines couchées au sol. Seules quelques installations produisaient encore, éparses et toujours moins nombreuses. Mais pour le Val de l'Ourse, et pour les Deux-Vallées de l'autre côté, ça restait énorme.

Après tant d'années à venir ici, Jézel ressentait encore cet étrange mélange d'amertume et d'humilité face à ces épaves gigantesques, prouesses technologiques d'un autre monde.

Après avoir dépassé la première zone, elle attendit à nouveau Izy à l'endroit où il fallait contourner un mat d'éolienne. Myr était toujours quelque part dans le brouillard, devant. Iel gardait un bon rythme, et c'était une bonne chose.

Le poste de contrôle était proche. C'est là-bas qu'elle localiserait sans doute le problème. Un onduleur mort ou un câble central détérioré restait le plus probable. Une boîte de jonction pétée, peut-être. Une surtension ou un dysfonctionnement sur un volta isolé pourrait aussi avoir mis tout le parc en sécurité, tant le réseau avait été rafistolé au fil des ans. Ce cas de figure, ce serait vraiment la tuile. Il faudrait rester plus longtemps ; mais elle n'y croyait pas.

Quand elle aperçut enfin la silhouette d'Izy, elle repartit.

Arrivée en vue du poste, elle ralentit. Les traces de Myr menaient bien à l'intérieur, mais... Iel semblait ensuite être reparti pour continuer au-delà.

— Myr ? lança-t-elle au brouillard.

Pas de réponse. Elle entra.

Elle vit.

Rien n'avait bougé depuis son dernier passage. Rien du tout. Le parc produisait ! Ça n'avait aucun sens. Où était Myr ? Quel rôle avait-iel dans cette farce ?

— Alors ? fit Izy arrivé au seuil.

— On s'est fait mener en bateau, Izy. Y a zéro panne.

— Quoi ? Mais... Quoi ?!

L'hébétude se mêlait à la fureur de se sentir trahie. Il n'y avait qu'un seul moyen de couper et rétablir tout le parc aussi vite : la commande manuelle. Quelqu'un avait coupé le parc. Quelqu'un l'avait remis en service. C'était aussi simple que ça.

— Myr, dit-elle, à la fois pour elle et pour Izy. Myr nous a caché quelque chose.

Izy jeta aussitôt ses bâtons, sortit et appela en criant. Des aboiements lui répondirent sur-le-champ. Jézel le rejoignit en courant.

Là, à plus de trois mille quatre cent mètres d'altitude, noyés dans un monde de blanc et de métal, avançaient vers eux trois humains et un large chien qui remuait la queue. Dès qu'ils furent assez proches, elle intervint sèchement.

— Tu nous expliques ? Merde, Myr ! Pourquoi on est là, hein ?

Iel s'approcha.

— Je n'ai pas d'excuse, dit-iel doucement. Mais j'ai une explication...

Jézel gardait les poings serrés, le visage fermé. Elle

resta silencieuse, attendant la suite. Elle ne voyait pas d'explication. Elle voyait du mensonge, une confiance toute neuve, à peine trouvée, déjà trahie.

Myr désigna les inconnus, restés en retrait.

— Ce sont des contacts aux Deux-Vallées.

Lesdits contacts sourirent en hochant la tête. Le chien, un bouvier, avait l'air heureux d'être là. Jézel n'en revenait pas.

— Je leur ai donné rendez-vous. C'est pour ça qu'on est ici, Jézel.

Elle rugit.

— Mais c'est quoi cette mauvaise blague ? On t'a accompagné à un rendez-vous ?

Izy ne put retenir un rire.

— Va falloir nous en dire un peu plus, je crois !

Quelque chose dans son ton tenait presque de la plaisanterie. Décidément, Izy était parfois dur à suivre. Pour Jézel, la scène était absolument irréelle – et pas du tout drôle.

— On a provoqué ce rendez-vous pour demander de l'aide, reprit Myr.

— On ? répondit-elle froidement.

— Quelques personnes du Val... Un réseau de renseignement, si tu veux.

Une pause.

— Skim et Balou en font partie.

Une seconde pause.

— Marell, également.

Elle ingurgita l'information. Bien sûr. Tout commençait à faire sens.

— Le nouveau Mandat trame quelque chose pour

l'assemblée fédérale avec le Parlement des Plaines d'Azan. On n'a pas les détails, mais ça sent mauvais. Ça parle identité régionale, sauvegarde des traditions... Un discours mûr dansé d'écologie, qui est d'ailleurs celui du Mandat : quelque chose de très inoffensif, en apparence. L'Émeraude va laisser faire, c'est le plus probable.

Amère, les tripes nouées, Jézel continuait d'avaler l'histoire. C'était possible. Oui, tout commençait à faire sens.

- On a le temps de réagir, reprit Myr. Ensemble. Je vous demande de me faire confiance. Nous aurons toute la descente pour en parler.
- Te faire confiance comme tu nous as fait confiance en nous menant en bateau jusqu'ici ? Sérieux, Myr ?
- Pour ça je suis impardonnable. Je sais. J'avais besoin de garanties, et...
- Et t'as voulu prendre aucun risque. Super. Je te confirme que c'est impardonnable.

Les larmes lui vinrent. C'était la colère, c'était la déception – et c'était la détermination, déjà.

Myr s'avança, s'assura d'un regard qu'iel pouvait, puis la serra dans ses bras.

- Et vous voulez faire quoi ? demanda Izy, sonné.
- S'opposer à votre Mandat, lui répondit une voix pleine de l'accent calcaire des Deux-Vallées. Vous aider à vous émanciper de la Fédé.

L'individu sourit.

- Et faire vivre les Trois-Vallées.

LE SOLEIL SÈCHERA TES LARMES

SOPHIE KRAUS

Le soleil se couchait paresseusement, irradiant de couleurs chatoyantes le bocage de la vallée de la Haute-Seine. L'air était humide et frais : une journée de printemps comme je les adorais. « L'heure pour une dernière course » pensai-je. Voilà déjà plusieurs heures qu'Amaryllis insistait pour que j'aille lui apporter du persil frais de la ferme des ombles.

J'arrachai un dernier pied de pissenlit pour la journée et enfourchai ma bicyclette. La ferme n'était qu'à quelques kilomètres, je serai rentrée avant la nuit. Il ne me fallut pas plus de quelques minutes pour rejoindre le centre-bourg, contourner l'église saint-Olivier, saluer Dahlia et Iris – ça boit une bière et ça ne m'invite pas ? lançai-je, leur sourire franc comme seule réponse – et m'arrêter sur le pont aux Aulnes. Je profitais toujours de ce trajet pour admirer l'endroit. Le calme et la sérénité qui se dégageaient de ce vieux pont en pierre de taille juraient avec les remous incessants de la Seine, seule maîtresse en ces lieux. Elle serpentait à perte de vue, creusant plaines en vallons. Le soleil, facétieux, se donnait aujourd'hui pour mission de la couvrir d'or, inondant de lumière, au passage, tout l'écosystème d'habitude si discret. Sacré couronnement que celui de ce jeune fleuve ! Je dégustai un instant ce paysage, et repartis doucement lorsqu'une drôle de construction passa à toute vitesse à côté de moi, accompagné d'un « pardon ! » lancé à la volée. Mon vélo fit un gros écart, sur l'herbe, avant que je ne rattrape le bolide en deux coups de pédales. C'était encore Ipomé, qui d'autre ? Elle conduisait, pour autant que l'on puisse prétendre

qu'elle avait le contrôle de sa carcasse roulante, un engin ressemblant vaguement à une vieille voiture, seulement dotée d'un genre de deltaplane, ainsi que de panneaux solaires. Ipomé avait toujours été sur une autre planète, mais je ne pensais pas qu'elle planifiait réellement de la rejoindre...

— Eh Ipo, tu comptes aller où avec ton tank ?

— Salut Sylvie, désolée je ne t'avais pas vue. J'ai un peu de mal à manœuvrer ce truc. J'ai chipé le squelette dans la zone post-indus' d'Is, je compte bien le faire décoller !

— N'oublie pas ton casque et ton parachute la prochaine fois alors... au cas où, lui répondis-je avant de bifurquer.

Quelle drôle d'idée que de vouloir faire voler une tonne de métal. Si je devenais ingénier, c'est moi que j'essayerais de faire voler. Les oiseaux ne font pas voler leur nid. Ou leur arbre.

J'adorais ce petit chemin de terre. A mesure que l'on avançait, un tunnel de jeunes feuilles et fleurs se resserrait, semblant engloutir les êtres assez téméraires pour s'y engouffrer. Alors qu'on atteignait le passage le plus étroit, où il fallait rentrer la tête dans les épaules, apparaissait soudainement la ferme, à quelques dizaines de mètres, surgissant du néant. Il s'agissait d'une bicoque peu prétentieuse en vieilles pierres, sur laquelle poussait une excroissance entièrement en bois. La famille s'était élargie de manière peu prévisible il y a quelques décennies, poussant les propriétaires à s'improviser architectes. Bao avait encore les mains dans la terre lorsque

j'arrivai à sa hauteur. Je posai ma bicyclette dans le champ de chiendent. Les moutons devaient se régaler.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi Sylv' ? me demanda-t-il, les yeux toujours rivés sur son outil de travail.

Je lui expliquai la demande en persil d'Amaryllis pour l'auberge.

— Vous n'avez pas de persil chez vous ? Pourtant votre potager fait presque la taille du mien.

— Si, seulement elle trouve que le tien est meilleur.

— Quelle femme, répondit-il en s'esclaffant, avant de reprendre.

— Tu sais qu'on la surnomme le dragon ici ? Tu n'as qu'à me suivre à l'intérieur, je vais te trouver ça.

Nous traversâmes le potager, puis le petit verger. Avant de rentrer, Bao tint à me montrer les nouveaux arrivés parmi les populations de poissons de son réseau aquifère. Il était visiblement ravi de me montrer un carassin peu farouche, paissant dans une large mare. A proximité, un ruisseau traversait la parcelle, alimentant une série d'étangs bien peuplés. Le crépuscule finit par avoir raison de ses vieux yeux et il se résigna à aller me chercher le persil frais.

— Six ou sept bottes suffiront !

— Ce sera cinq bottes. Saule est passé plus tôt et m'a pris quasi tout ce que j'ai récolté ce matin.

Il remontait de la cave, le persil à la main. L'odeur était irrésistible.

— Merci. Comment tu veux que je te paye ?

— Pas besoin. Ça pousse tellement bien ici, le persil est presque une adventice pour moi...

— Pour le plus grand bonheur de ma tante ! le coupai-je.

Il me fit un clin d'œil avant d'ajouter :

— Et puis tu as été assez sympa de m'accompagner regarder la poisaille.

Je me promis de lui ramener une jolie miche de pain le mardi suivant, jour où nous cuisions notre pain au levain, Ama et moi. Il faisait tellement beau ces jours-ci qu'amener le four à bonne température était d'une facilité déconcertante. Peut-être même qu'une seule aile de miroirs suffirait. Je remerciai chaleureusement Bao avant de repartir chez moi. Il faisait désormais nuit noire. Avec la nuit, le froid était tombé, sec et mordant. Maudit carassin ! Arrivée devant l'auberge, je pouvais déjà sentir les effluves de coriandre, d'huile et de vin, les trois ingrédients, selon Amaryllis, qui déterminaient la réussite d'un menu. La coriandre pouvait être remplacée par du persil, hélas j'avais trop tardé. Ce serait pour demain. La pièce principale se remplissait toujours entre chiens et loups, si bien que l'atmosphère était déjà saturée en humidité et en rires quand je pénétrai les lieux. Rituel classique d'un soir de semaine : saluer les nombreux visages familiers, louoyer entre les tables, rejoindre la cuisine bouillonnante.

Ama était affairée au-dessus de sa marmite préférée – elle pouvait continuer de cuire quatre à cinq heures après que l'eau eut été portée à ébullition ! – mélangeant les épices selon sa sensibilité du jour : pimentée. En me voyant, elle délaissa sa cuisine et m'attira dans une pièce calme. Elle arborait un air

grave que je ne lui connaissais pas.

— Ta mère m'a appelée pour me dire que ta mémé est très faible. Elle vient d'être admise au centre de soins de la Hêtraie, sur la côte.

— ... Quand ça ?

— Il y a quelques heures seulement. Ça fait une sacrée trotte, mais je me suis dit que tu voudrais sûrement lui rendre une dernière fois visite.

Une dernière fois ? L'information mit quelques secondes à se ficher dans ma tête, avant de me donner successivement le tournis et le vertige. Ma mémé, faible ? Le mot n'était pas bien choisi.

Elle était un roc. Le pilier révolutionnaire de la famille.

Sans m'attendre, Amaryllis reprit :

— Je t'ai préparé un plat pour ce soir et de la nourriture pour les prochains jours. Et, j'allais oublier, ta paie du mois t'attend dans ta chambre. Je te l'ai versée en séquans, c'est la monnaie fluviale utilisée dans toutes les communes qui touchent la Seine. Ça te sera plus utile que la nôtre. Un bateau descend le fleuve trois fois par semaine, il passera ici vers huit heures demain. Tu devrais pouvoir le prendre jusqu'à l'embouchure.

Je n'avais pas les mots. Et elle le savait. Elle ajouta simplement :

— Allons, le soleil séchera tes larmes.

Le lendemain matin, ce furent l'esprit embrumé et le ventre noué par l'appréhension que je partis. Je n'avais pas pris le temps d'appeler ma famille pour annoncer à quiconque mon départ. Comme prévu, il était huit heures quand l'embarcation entra dans

le bourg. Je fis signe de la main et elle se rapprocha. A cette latitude, le bateau ressemblait à une petite coque, peu profonde et peu spacieuse. Elle était équipée d'un auvent, hérissé de petits panneaux solaires. Qui semblaient ne pas apprécier la météo : l'aube était sombre.

— Salut moussaillon ! rugit une voix ferme. On t'emmène où ?

A cet instant, un des panneaux pivota à l'horizontale, improvisant un ponton pour moi. J'y lus Solarium. Une silhouette trapue se dessinait dans l'ombre.

— Jusqu'à la Manche, en Seine aval, répondis-je, avant d'ajouter en souriant : capitaine !

Une main se tendit vers moi, et m'aida à monter à bord. Je l'entendis marmonner :

— En Seine sous-maritime plutôt.

A la lueur d'une dynamo, je découvris un autre visage, en plus de celui de la capitaine.

Elle me demanda pourquoi je partais si loin. Je lui expliquai la situation, puis son camarade me posa une question étrange :

— Bel éloge de la lenteur. Mais pourquoi tu ne prends pas le train ?

La capitaine répondit à ma place :

— C'est la période de migration des bisons. Aucun train ne circule, tu sais bien. Mais c'est vrai qu'on en a bien, à vue de nez, pour trois jours.

Ce n'était pas tout à fait exact, tout du moins selon ma grand-mère. Elle s'était toujours plu à me raconter encore et encore sa jeunesse : la révolution des années trente, et ses grandes transformations cosmogo-

niques. Un des symboles forts de ce changement d'ère fut la réintroduction des grands herbivores un peu partout pour entretenir le paysage, et remplacer, petit à petit, les élevages. On avait appelé ça l'ensauvagement ou réensauvagement. Seulement, depuis plus de quarante ans, ces-dits herbivores se plaisaient bien dans notre bocage l'hiver, et s'amusaient à remonter vers le Nord au printemps. A la suite de trop nombreuses collisions avec les trains, le passage de ces derniers avait été strictement encadré lors des périodes de migration : seul un train par jour, à vitesse très réduite, pouvait circuler le long de la Seine. Principalement pour transporter du matériel médical, faisant l'objet d'échanges entre régions. Pour le reste, on devait se débrouiller. Et on se débrouillait plutôt bien, me disai-je en caressant des yeux ce paysage qui m'avait accueillie. Voilà près d'un an que j'avais remonté la Seine pour venir apprendre comment se gérait un gîte. En théorie. En pratique, je prêtai main-forte à ma tante, Amaryllis, qui oubliait de déléguer ses missions. Voilà comment je me retrouvais à chercher du persil chez Bao alors que le soleil se couchait. Ces quelques jours de bateau prenaient-ils un air de vacances ?

L'équipage réduit du bateau était hétéroclite. J'en pris pleinement conscience lorsque le soleil fut plus haut dans le ciel, et que nous nous rassemblions autour d'une tasse de seigle. Alors que l'agréable breuvage chaud répandait ses arômes dans mon palais, mes co-marins d'eau douce se dévoilèrent. Basile approchait les quarante ans. Il s'était retrouvé par hasard

sur ce bateau il y a quelques années, et n'avait pas voulu le quitter depuis. L'âme poète, il aimait parler en vers et fixer l'horizon pour que rien ne bouge. La capitaine, « Sandra, mais appelle moi Éole », avait vu passer plusieurs étés. Sa peau burinée par tant d'années de soleil effaçait son âge. Elle n'avait rien raconté, mais son look de révolutionnaire de la première heure, le nom de son bateau, ainsi que le sien ne faisait pas de doute sur ses activités dans les années trente ou quarante. Je dois dire que j'étais assez fière de voyager avec elle. Fluvionavigatrice aguerrie, elle faisait prendre une belle vitesse au bateau, si bien qu'il ne fallut que quelques heures avant de rejoindre l'embouchure de l'Ourse. Le fleuve s'élargit, et nous pûmes déployer les panneaux extérieurs du bateau. D'une coque, il devint un bac spacieux, pour notre plus grand plaisir. C'est alors que je remarquai une large boîte en bois au milieu du bateau, sûrement faite d'anciennes palettes. Cela titilla ma curiosité, sans que je n'ose poser de question à ce propos. Jusqu'alors, seul le soleil propulsait Solarium, Éole proposa de déployer une petite voile en cerf-volant. Nous arpentions désormais le fleuve à une vitesse presque grisante !

— Free fall flow, river flows, on and on it goes, chanta Basile, accompagné par les bruissements de Solarium sur l'eau.

Le soleil était alors haut dans le ciel, et le vent nous poussait vers l'ouest. Nous n'avions distingué que quelques hameaux depuis notre départ. Peu de bruits troublaient le silence des forêts épaisse nous

entourant, quand tintèrent, haut et fort, des cloches.
— Sourires épais, ventres affamés, lança Basile
— ... C'est l'heure de manger, ajouta Éole, assurément fière de sa rime.

Je me demandai ce que mangerait ma mémé ce midi. Après un déjeuner disparate, nous passâmes l'après-midi à observer les vivants. Du moins ceux assez curieux pour montrer le bout de leur nez. J'aperçus quelques chevreuils – peut-être une biche ? – des geais, un couple de chênes entremêlés, une demoiselle. Basile nous assura avoir vu une hirondelle, mais nous ne l'avons pas vraiment cru. Une rencontre néanmoins fut remarquable. Alors qu'Éole vidait un des flotteurs, qui avait la fâcheuse tendance de se remplir d'eau, elle trouva une grosse écrevisse. « Écrevisse de Louisiane » pensai-je. Elle se promit de le notifier aux observateurs du vivant du territoire de la Seine. Nous vérifiâmes alors méthodiquement tous les flotteurs, et en dénichâmes quatre autres. La coque était envahie ! Il était étonnant de les trouver aussi au Nord, et dans des écosystèmes qui ne leur semblaient pas favorables.

Ces nouvelles découvertes firent grincer des dents Éole. Elle n'était pas ravie que sa fidèle barque serve de nichoir à une espèce qu'elle jugeait envahissante. Pour s'apaiser la conscience, elle nous proposa de les manger en ragoût le soir même. Basile et moi étions plus compatissants à leur égard : nous leur trouvions un air de communistes libertaires, toutes de rouge et noir vêtues.

Puis Solarium dépassa deux moulins à eau, côte à

côte. Je ne pouvais m'empêcher de penser à mon frère dès que j'en apercevais un. Quand nous étions petits et que nos parents nous emmenaient en promenade, nous avions un jeu entre nous qui consistait à deviner l'utilisation du moulin, avant de s'en rapprocher. Pour être honnête, je gagnais souvent à ce jeu. En plissant les yeux, je devinais que le premier était un simple moulin à farine. Le second, en revanche, avait une roue plus complexe, avec des engrenages apparents, qui semblaient indiquer que le mouvement des machines recherché n'était pas un simple va-et-vient. « Métier à tisser, ou brasserie » pensai-je.

Quelques minutes plus tard, Eole aperçut un voyageur au bord de l'eau, en quête d'une monture pour descendre le fleuve. Comme on pouvait s'y attendre, il s'agissait d'un ami de longue date de notre capitaine. L'entre-soi de la région séquanienne ? Un léger accent germanique au bec, il nous raconta quelques péripéties sur son voyage depuis la Mosaile, à grand renforts de gesticulations. Baum se décrivait comme un nomade contemporain, et avait fait de sa vie un grand voyage. Il avait arpentré de nombreuses rivières, et même des mers.

- Si les aventures font de belles histoires à raconter, pensai-je à voix haute, elles ne permettent pas de récolter les fruits des arbres qu'on a plantés.
- Génau, mais on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Une fois que tu l'auras accepté, tu sauras en profiter ! me répondit-il, un franc sourire éclairant son visage.

Sur ces mots, il se déshabilla et plongea dans la Seine,

comme pour me prouver quelque chose. Le courant et un crawl vigoureux lui permirent de revenir vite à notre niveau. Après un regard connivent avec Basile, nous le rejoignirent dans les remous suivant Solarium. Les heures suivantes furent passées à filtrer et faire bouillir l'eau de la Seine, avant de préparer le souper. Le soleil dardait alors ses derniers rayons dorés. Puis ce fut l'heure de préparer la coque pour la nuit. Basile et moi amarrâmes fermement Solarium à des troncs pour ne pas le laisser dériver. Pendant ce temps, Eole et Baum replierent méticuleusement l'auvent solaire en un petit toit imperméable pour la nuit. Nous y accrochâmes nos hamacs, puis profitâmes du coucher de soleil. Il déclina derrière des nuages, nous offrant un camaïeu de roses et pourpres pour accompagner nos dernières activités sur la coque. Le repas fut succulent, accompagné de nombreuses anecdotes d'Eole et Baum, qui semblaient chacun avoir eu plusieurs vies. Une enfance dans un monde en déclin, l'avènement d'un nouveau modèle, rendant tout possible, des brèves carrières politiques dans des cités autogérées, et des voyages innombrables dans les ruisseaux du continent.

Pendant la nuit, une brume se leva. Nous étions désormais invisibles. Profitant de l'accalmie solaire, elle envahissait toute la surface du fleuve. Sournoise, elle se frayait un chemin jusqu'à notre petit abri. Je me réveillai plusieurs fois cette nuit-là, frissonnant. De longues heures plus tard, l'aube salvatrice commença à la disperser. Nous émergeâmes dans la lenteur, l'esprit lui aussi embrumé.

Si le premier jour avait marqué pour moi le début excitant d'une nouvelle aventure, ce matin prenait des airs de routine difficiles à accepter.

— Bien dormi ?

— Je pense beaucoup à ma grand-mère. J'ai peur que nous n'arrivions pas à temps.

— Je vais pas pouvoir te rassurer. Avec la purée de pois dans laquelle on se réveille, Solarium ne va pas vouloir démarrer.

— On ne peut pas avancer de nuit, juste avec le courant ?

— On n'avancerait pas vite, mais surtout on avancerait dans le noir. On risque de percuter des arbres ou des animaux, je ne veux pas prendre le risque.

Comme pour lui donner raison, une loutre nagea paisiblement sous nos yeux.

Je remarquai alors seulement l'absence de Baum. Il avait dû partir dans la nuit, sans bruit. Je pouvais imaginer la difficulté à supporter l'immobilisme de Solarium quand on était un nomade, en perpétuelle errance. Je me prêtai à envier sa liberté, alors que le bateau reprenait doucement sa course.

La matinée se déroula sans incident particulier. Nous avions déplié la voile, et le moteur solaire, ami versatile, avait fini par s'allumer. L'allure était correcte, malgré le ciel couvert.

Le paysage changeait lentement, laissant apparaître de plus en plus d'anciennes habitations.

Voyant mon apparente inquiétude, Eole décida de m'apprendre à naviguer. Solarium était un pépère assez indolent pour endormir ma vigilance.

Néanmoins il pouvait se montrer capricieux, particulièrement dans les boucles serrées du fleuve. Pour nous guider, une jolie carte de navigation ornait le panneau de commandes. On y voyait une Seine bien chevelue, dont le réseau s'étendait sur de nombreuses autres régions. Il me plut d'être aux manettes quelques instants, un parfum de liberté salutaire qui me changea les idées.

Eole en profita également pour me montrer comment fonctionnait le moteur. J'en retins que grâce aux semi-conducteurs contenus dans les panneaux solaires, la lumière devenait de l'électricité. Fée électricité qui faisait directement tourner la turbine. « Très high tech » me disai-je, mais je ne lui fis pas remarquer. Elle aurait sans doute été vexée.

— Et c'est toi qui as construit tout ça ?
— Avec ces vieilles mains que tu vois. L'avantage, c'est que du soleil, on en trouve partout... enfin peut-être pas tous les jours en Seine-Aval ! J'ai pu chiner tous les composants dans des vieilles voitures : la turbine, les câbles, le cuivre, et même l'étain pour les soudures.

Une mésange passa.

— Et quand il n'y aura plus de vieilles voitures sur lesquelles prendre ces pièces, tu pourras encore réparer Solarium ?

Elle haussa les épaules et sourit :

— D'ici à ce qu'on ait épuisé le stock de voitures, Solarium et moi on sera déjà au fond de la Seine.

Elle marqua une pause, regarda l'horizon avant de reprendre :

— Il y a quelques petites mines de cuivre en Loire-Amont et du côté de l'Oiseau-Est. Mais le plus probable c'est qu'on voyagera moins...

Basile rejoignit alors notre discussion, accompagnant sa tirade d'un clin d'œil :

— Galéreront les galériens,
Comme nous,
Quand vers l'amont on revient,
Tout doux, ajouta Basile.

Eole compléta – ou traduisit – en se tournant vers moi :

— C'est vrai que quand le courant est fort et qu'on doit remonter la Seine, il nous arrive de mouiller la pagaie. J'imagine que ce sera une option.

Quand l'Orge fut en ligne de mire, nous dûmes ralentir l'allure pour laisser passer deux pirogues qui rejoignaient la Lyerres. Ils transportaient une jolie provision de pigments et d'étoffes en lin et laine. Nous échangeâmes quelques mots sur la saison, qui s'annonçait particulièrement favorable à leur production de chanvre. Ils nous proposèrent alors d'acheter des articles, à payer en séquans. Ces commerçants, Éole les croisait souvent, me raconta-t-elle d'un ton qui laissait entendre qu'elle n'en avait pas une très haute estime. Elle craignait que des fils plastique ne se soient glissés entre les fils de laine dans les jolies mailles à vendre, qu'ils profitassent des stocks infinis de plastique se dégradant trop lentement pour se faire un peu d'argent.

Leur solution n'était sûrement pas la bonne, mais se posait tout de même cette question : que faire de

tout ce matériau ?

Affluent après affluent, la Seine s'élargissait inlassablement. Les abords du fleuve s'anthropisaient du plus en plus. C'est avec regret que nous laissions derrière nous les berges vivantes d'un monde sauvage. Je n'aurais pas voulu ramer à contre-courant par ici. Les ruines d'immeubles succédaient désormais aux ruines de pavillons.

— Seine et morne et parisienne

Tu étais la reine
D'une ère ancienne,
Tu étais la veine,
De l'Anthropocène,

Éole reprit la barre quelques milles plus bas, alors que la Seine devenait un égout à ciel ouvert, un demi tuyau contrit et bétonné, où la moindre goutte était maîtrisée. J'avais presque mal pour elle.

De nombreux ponts tenaient encore, nécessitant des manœuvres plus expertes. Les silhouettes de maisons se dessinaient, de plus en plus hautes et rapprochées, jusqu'à ce que notre embarcation passe sous un pont, puis un deuxième, puis un troisième et un quatrième. Nous étions arrivés à Pari.

— Pari pas riant, pari dicule, parien.

Les mots de Basile illustraient assez bien ma perception de cet endroit. Je m'y étais déjà aventurée une fois, j'avais alors eu du mal à comprendre l'importance qu'avait revêtu ce lieu dans la cosmogonie passée. J'étais restée insensible aux architectures alambiquées et ostentatoires.

Aujourd'hui, je me sentais différente.

Il y avait moins de hautes tours que dans mes souvenirs. S'ils ne s'agissaient pas d'espaces vides, assis sur des terres fertiles, et responsables d'un grand nombre de collisions avec des oiseaux, j'aurais pu trouver dommage de les abattre. Les vieux bâtiments arrogants étaient, quant à eux, toujours dressés sur leurs blocs, imperméables aux évènements climatiques comme politiques. Des communautés avaient réinvesti les immeubles pour en faire des lieux de mémoires. Mais pour quel public ? Qui souhaitait se souvenir de ce monde ?

— A mon époque il y avait des millions d'habitants ici.
— À ton époque ?

Ma remarque dubitative l'interrompit, sans pour autant qu'elle ne se laisse démonter :

— Quand j'étais petite plutôt, mais je t'assure qu'il y avait un bon million au milieu de cette zone. Je me souviens qu'on se moquait souvent du manque d'autosuffisance de la vallée. Elle qui ne pouvait vivre seule et dépendait de toutes les régions autour... voire à l'autre bout du monde.

— Comme un parasite.

— Oui, comme un parasite.

Alors que je regardais les ponts se succéder, je fus assez surprise de constater qu'Éole faisait perdre de la vitesse au navire. Nous nous rapprochions lentement mais sûrement du quai. Nous perdions du temps.

— Et on va en perdre encore pas mal. J'ai rendez-vous ici dans plus d'une heure avec le syndicat du Louve. On fait du troc d'art. Viens voir ! me lança-t-elle, en me faisant signe de la suivre.

Elle s'approcha de la grande boîte, sortit d'une de ses poches un tournevis et dévissa, d'un geste vif, le couvercle. Après un coup d'œil de mon côté, elle ajouta « ça devrait te changer les idées », puis sortit délicatement une toile. Il s'agissait plutôt d'une tapisserie. Éole m'expliqua que c'était une œuvre d'un collectif du Sud qui avait été confié en résidence quelques années en amont de la Seine.

Elle la faisait voyager plus au Nord.

Mais je n'écoutais que d'une oreille. Mon attention était captée par les motifs intriqués s'étalant sur le canevas. Des couleurs vibrantes se mêlaient aux pastels et tons de la terre pour former une spirale d'herbes et de fleurs abstraits. L'ouvrage était si riche que les yeux se perdaient facilement entre chaque fil, jusqu'à le perdre.

Éole ajouta qu'ils auraient dû garder leurs couleurs pour égayer leur désert. Je ne pouvais qu'être d'accord. Peut-être auraient-elles fait tomber la pluie. Cela faisait des décennies que rien ne poussait en-dessous du Lotte. Le sable avait peu à peu remplacé les terres fertiles vers le milieu du siècle. Là-bas, le soleil n'était pas un allié.

A regret, nous rangeâmes précieusement la tapisserie quelques minutes plus tard, non sans avoir pris le temps de gorger nos yeux de couleurs. Pari ne me semblait plus si gris.

Plutôt que d'attendre passivement, je pris congé de mes camarades, et partis explorer les quais de la ville. Je n'osai pas monter dans les rues. Une peur étrange de se perdre et de se trouver.

Un vent capricieux faisait voler les fleurs de quelques prunus. Jouait avec mes cheveux. Caressait la surface du fleuve. Je pris mon élan. Compliquait ma course. Me freinait. Me libérait de mes pensées.

Le sourire collé aux lèvres, je grimpai, descendis, encore et encore les marches d'accès au quai. Je sprintai entre les pavés. Dépassai les goélands. Envieuse.

Quand mes poumons enflammés me crièrent d'arrêter, je déviai ma course pour plonger dans l'eau. L'espace d'une petite heure, je m'enivrai de liberté, savourant la faiblesse de mes muscles. « Tu n'es pas faite pour vivre sur un bateau », me cria l'évidence. Je sortis vite de l'eau. Officiellement car la hauteur des bâtiments alentours me donnait l'impression constante qu'ils s'effondraient sur moi et me faisait craindre une noyade. Officieusement à cause de la température encore hivernale de l'eau.

Ce n'était pas le bon moment pour tomber malade. Après quelques étirements face à la Seine, et un séchage express, je repartis vers le Solarium. M'approchant, je fus témoin d'une scène surprenante. Éole, Basile et une inconnue poussaient, ou tentaient de pousser tout du moins, une malle d'une taille hors norme sur le bateau. D'ici, il semblait même que la malle faisait la taille du bateau.

Je courus les rejoindre, me retenant de rire devant la situation. De plus près, l'objet était haut, large, mais peu épais. Pouvait-il s'agir d'une gigantesque toile ? Je me postai en soutien à Basile, jusqu'à ce que l'inconnue ait le courage de dire tout haut ce que

nous pensions tous tout bas :

- Ça ne va jamais rentrer Eole, il faut se rendre à l'évidence. Si quelqu'un, un jour, déplace ce mastodonte, ce ne sera pas à bord du Solarium.
- C'est dur de faire le deuil... J'ai toujours rêvé d'embarquer ce radeau coulant sur mon radeau coulant. C'est dommage qu'il faille venir jusqu'ici pour le voir.
- Allons, allons, au moins tu peux emporter ceux-là, finit-elle en désignant deux plus petites caisses en bois, dont une mesurant tout de même deux mètres sur trois.

Curieuse, je la relançai :

- Une œuvre contre deux ?
- Ha ha, en théorie non. En pratique, les bâtiments ici en sont remplies, et les villes sont vides. Personne ne se déplacerait pour les voir. Il vaut mieux les faire rencontrer du public que de les laisser moisir ici.

Il y avait pire sort qu'une croisière sur la Seine pour ces toiles, j'en convenais... J'avais vu passer des musées itinérants dans mon village. Je n'osai pas avouer à mes interlocuteurs que je n'y avais pas mis les pieds une seule fois. Je ne m'étais alors pas plus demandé comment les œuvres circulaient dans les territoires. Avant de repartir à bord du Solarium, nous pûmes nous ravitailler auprès de notre interlocutrice. Elle nous proposa également quelques cartes, qui étaient des représentations miniatures d'œuvres dans les stocks à Pari. Je lui en fus très reconnaissante, car j'arrivais les mains vides dans ma famille.

Je lui en achetai trois, représentant des jolis néuphars et autres paysages dans un style peu réaliste qui me plaisait. Quand je demandai à Éole si elle en avait déjà transporté les œuvres originales, elle me répondit en riant que celles-ci étaient également monumentales. Si je n'avais pas su que ces tableaux (et tant d'autres !) étaient destinés à rester en un lieu unique, je me serais demandé pourquoi les artistes les avaient faites si encombrantes et immobiles.

A l'heure de remonter sur notre radeau, celui-ci me sembla plus vaste et plus chaleureux.

Nous quittâmes rapidement le bourg, un étrange silence suspendu accompagnant nos gestes. Au loin, la Seine se réappropriait les lieux en un grand marais boueux, dans lequel se complaisaient aigrettes et bécasseaux. Nous n'échappâmes néanmoins pas au nouveau défilé de squelettes urbains, décroissants à mesure que le courant se faisait puissant.

— Voilà un silence épais, troublé par les clapotis de notre vaisseau.

Vestige de notre passé vaseux, pourquoi vas-tu si silencieux ?

Quelques milles en contrebas, on pouvait déjà oublier les artifices des hommes, et retrouver un semblant de tranquillité sur le fleuve. Nous dépassâmes à nouveau un moulin à eau. Un vieil édifice en pierre, sur lequel avait été ajoutée une grande roue à aube en bois. J'aurais dit imprimerie. Ou rabotage de bois ?

— Regardez ! lancai-je en montrant du doigt la rive. Les berges étaient retournées. Un troupeau imposant avait dû traverser la Seine à cet endroit, pour rejoindre

la forêt sur l'autre rive.

— Bisons ou yacks à votre avis ? sonda Éole.

— Peu importe, tant qu'ils nous émerveillent ?

Sur ces mots, Basile retourna à sa contemplation, nous laissant seules à nouveau dans notre discussion. L'émotion venant, je ressentis l'envie irrépressible de partager. Comme un soupçon de vérité. Au moins un doute.

— Ma grand-mère m'a appris à m'émerveiller. Elle qui était née dans un monde gris m'a montré la beauté du quotidien. Du moins, de notre quotidien aujourd'hui.

— J'espère sincèrement que tu arriveras à temps Sylv'.

— Elle était ado lors des explosions chimiques, jeune adulte pendant la grande famine de 29. Elle a vu son monde tomber et s'est battue pour que notre présent ressemble à ce qu'il est. J'ai toujours admiré son courage et sa créativité lorsqu'il a fallu dessiner notre futur.

— Elle a participé aux AG ?

— Oui, à quelques-unes en Seine-Aval. J'ai entendu ces histoires des dizaines de fois, pourtant il me reste tant de questions... Quelle résilience, comment être à la hauteur ?

Je passai le restant de l'après-midi à croquer le paysage, remarquant, petit à petit, que les arbres devenaient moins denses, moins grands. Telle était ma petite contribution artistique à ce monde. Si certaines esquisses reflétaient parfaitement mon manque d'exercice, certains représentaient assez bien, selon moi, l'atmosphère de cette fin de journée

maussade. J'en fus assez satisfaite.

Un peu plus tard, nous croisâmes un autre navire remontant le fleuve, un fier voilier qui arboraient avec élégance de grandes toiles de lin comme apparat. Éole fit des signes au capitaine qui lui furent rendus. Sa coque semblait à nouveau petite, et très roots. A quelques brassées, nous aperçûmes alors un vieux couple, tendant le pouce. Éole engagea la manœuvre pour amarrer Solarium et je les aidai à monter à bord. Je réalisai que l'équipement spartiate sur le bateau ne me permettait pas de leur proposer un siège, je me sentis désolée.

Apparemment, ils profitaient du passage du navire pour descendre voir leurs petits-enfants. Nous eûmes droit à un grincheux « je ne comprends pas pourquoi ils se sont installés si loin ». Nous ne les déposâmes pourtant que quelques minutes plus tard, à l'orée d'un autre village.

Une petite bruine accompagna notre dîner pensif et nous ne tardâmes pas à rejoindre nos hamacs. Le bruit régulier de la pluie sur l'auvent nous berçant. Je dormis d'un sommeil léger, alternant périodes de veille et d'endormissement. Mes rêves emplis de lacets multicolores et de bateaux sombrant dans l'abîme. Alors que je me réveillais pour la troisième fois cette nuit-là, j'entendis des sons inhabituels. Des grincements du gouvernail. Des bruissements de tissus. Un vent sifflant sans résistance.

Alerte, je descendis du hamac. La demi-lune était haute, projetant une lumière étrange de semi éclipse sur le fleuve.

Éole avait désamarré Solarium, qui voguait désormais doucement, emporté par le courant. Je m'approchai d'elle et lui demandai, en chuchotant, pourquoi elle avait décidé de reprendre la navigation de nuit. Elle me répondit. Sans chuchoter. Elle souhaitait me faire arriver au matin à l'embouchure. Elle savait que chaque minute comptait. Je me tus un instant pour absorber cette sollicitude soudaine. Réconfort. Alors que je la relançais sur le risque que courrait la faune et la flore, et s'esclaffa et me désigna le paysage. En effet, il parlait de lui-même. Pas un seul arbre. Pas une herbe. L'éclairage blafard de la scène soulignait, au loin, les lambeaux d'usines. Des berges sans vie pour une zone post industrielle.

— Rien ne pousse ici, même soixante ans après les rejets chimiques. C'est à se demander si le but de leur recherche n'était pas de trouver le meilleur produit pour tuer toute vie sur cette fichue planète ! s'emballa-t-elle.

Après un silence, elle ajouta :

— Ça me fait froid dans le dos à chaque fois que j'y passe.

Ce spectacle d'horreur ne donnait pas envie de s'attarder ici. Néanmoins, il permettait de se rendre compte de tout ce que l'humanité avait laissé derrière elle.

— Quel drôle d'héritage, lui répondis-je.

J'avais étudié, à l'école, les dérives de la société précosmogonique. Écrasant tous les vivants, humains ou non. Mais entre la théorie et la pratique, il y avait là un gouffre que je ne m'étais pas préparée à franchir.

Ça me fit soudainement me rappeler d'un autre rêve. Dans celui-ci j'aurais fait de la plongée sous-marine. Je serais retournée dans le village de mes arrières grands-parents. J'aurais retrouvé tout intact, l'église, les maisons, les papiers peints à peine usés. Le tout aurait été peuplé d'êtres étranges, à demi poissons, à demi fantômes.

Éole réduisit la voilure à mesure que la végétation reprenait ses droits, accompagnée par l'aube. Je remarquai que les chênes sessiles remplaçaient les chênes pubescents. Les bouleaux avaient peu à peu cessé de blanchir la forêt. Couronnée d'une belle mousse spongieuse, elle retrouvait cet aspect sombre et sauvage qui lui allait si bien. Nous n'étions plus si loin de chez moi.

Toute somnolence envolée, mon inquiétude grandissait à chaque mille. Dans ce huis clos ouvert, je ne pouvais que pressentir la situation dans laquelle j'arriverais, sans certitude aucune. Pourtant, je préférerais qu'il en soit ainsi, tant l'idée même de savoir arriver trop tard m'aurait abattue, impuissante que j'étais. Je regrettais de ne pas avoir profité de notre arrêt à Pari pour trouver un téléphone et lui répéter que j'étais en chemin. Ou plutôt en fleuve.

Je fus très reconnaissante envers Basile, qui passa la matinée à nous créer un cocon musical entêtant. Lançant sa voix à des hauteurs spontanées, il expérimentait autant avec elle qu'avec sa guitare.

Le cheminement de mes pensées s'accrochait à ces mélodies improvisées, avec un réel soulagement. Je me surpris à mêler ma voix à la sienne dans

certains arabesques, l'aidant à atteindre des notes haut perchées. Conséquence ou pure coïncidence, le ciel s'éclaircissait de plus en plus.

Était-ce la mer au loin ? J'aurais voulu ne jamais avoir à descendre. Ne jamais sortir de ce confort. Hélas, nous arrivâmes avant midi au village du Hêtre, où je devais les quitter. Merci.

— Bons vents solaires.

— Et qu'ils essuient tes larmes moussaillon !

Je débarquai dans une ville animée. Sans repères. On m'indiqua la Hêtraie comme une bâtie imposante juchée sur la falaise. Mon gros sac sur le dos. Je débutai l'ascension avec le poids du monde sur mes épaules. Je me refusai de penser à ce qui m'attendait là-haut. Aucun chemin ne me semblait réellement enviable, bien que certaines voies soient plus ensoleillées que d'autres.

Chaque pas était un véritable effort de volonté pour éclaircir mes pensées. Chaque pas me semblait plus insurmontable que le précédent. Pourtant je parvins au sommet de la côte. La vue était époustouflante. Pourtant je ne lui offris pas un seul regard. L'horizon se gorgeait de nuages.

Pourtant je ne retins, dans ma mémoire, que ce carré de soleil guidant mes pas.

En automate, j'ouvris la porte. Je fis semblant de ne pas remarquer l'absence de mes proches. De paroles. De rires. Je posai ma question. Je n'écoutai pas la réponse. Je savais.

Je semai une larme, puis une seconde. J'offris mon visage ruisselant au ciel. Mais mes larmes se noyèrent

dans la pluie.

Breathe underwater 'til the end.

Puis il ne pluie plus. Quelqu'un avait ouvert un parapluie au-dessus de ma tête. Quelqu'un me serrait dans ses bras. Me murmurait qu'elle était partie en paix. Qu'elle savait que j'étais en chemin et que cela avait suffi pour qu'elle sourie. Qu'elle avait paisiblement regardé la mer. Ses enfants lui tenant les mains. Jusqu'à la fin.

Nous restâmes longuement assises dans l'herbe, l'une dans les bras de l'autre. Immobiles. Indicible mais partageant tout. Quand le torrent de nos tempêtes se fut tari, je m'ouvris enfin à l'immensité devant mes yeux. Un infini bleu-gris. Un calme infini. Peut-être était-ce le plus bel endroit pour mourir.

Un phare au loin se dressait, cerné par les eaux sombres. Résistant et témoin de la puissance des forces naturelles. On l'appelait le phare de l'Enfer.

Quelques jours plus tard nous organisâmes la cérémonie d'enterrement. Nous attendîmes un jour de soleil afin qu'il montre le chemin. Pour l'occasion, des cousins, oncles et tantes de toute la région s'étaient rassemblés dans la maison de famille désormais sans matriarche. Chacun avait ramené, comme il était coutume, un petit quelque chose produit de ses mains. En conséquence, un repas pantagruélique prenait forme sur la table de la salle de vie, dans une atmosphère électrique.

Peu avant le zénith, nous commençâmes notre ascension en direction de la prairie aux souvenirs. Tous les âges marchaient à tous les rythmes, ce qui me permit de profiter seule de la vue quelques instants. Située sur une falaise tous les ans plus proche de la mer, la prairie était une vaste étendue herbacée, ornée de fleurs de toutes les couleurs. D'ici, je distinguai des pâquerettes et des orchidées singes. De quoi ravir les populations de pollinisateurs qui grouillaient dans cet air chaud et sec de printemps. Ils émettaient un vrombissement sourd rassurant. En m'approchant d'une abeille charpentière, j'écrasai une touffe de persil. « Je n'aurais pas apporté de pain frais à Bao » pensai-je en humant l'odeur si familière. L'abeille bougonne s'enfuit, zigzaguant.

L'endroit était paisible, ce qui était, après tout, tout ce que nous attendions de lui.

Deux autres familles étaient déjà sur place. Une d'humains et une de chevreuils. Cette dernière tourna vite les talons, trouvant certainement ce lieu trop peuplé à son goût.

La cérémonie fut brève, ponctuée d'éclats de voix et de rires. Nous creusâmes, à tour de rôle, le tombeau dans la plaine fertile. Une façon pour nous de nous connecter avec cette terre qui accueillait un nouveau membre de la famille. Nous y déposâmes délicatement la dépouille, avant de prononcer quelques mots. Voici ceux que je retins : partage, humour, humilité. Mes cousins refermèrent alors le puits, prenant soin d'enterrer, avec elle, des graines de fleurs et herbes. Des essences locales de plusieurs sortes. Je me

demandai lesquelles sortiraient en premier.
The river knows.

Quelques semaines avaient passé quand l'envie me prit de retourner à la prairie des souvenirs. Une fine pluie m'accompagna sur le chemin, entre les arbres, sur les rocs, avant de me fausser compagnie sur les hauteurs. Elle s'effaçait devant un soleil timide, ne souhaitant pas troubler la scène. La grande plaine était toujours en fleurs, l'herbe grasse et verte. Les bourdons bourdonnaient. Presque comme si le temps s'était arrêté depuis.

Comme si rien n'avait bougé.

Sauf une chose.

Au milieu de cette verdure luxuriante paissait un beau troupeau de bisons. Je souris.

« Un monde beau à en vivre. »

UN PRINTEMPS DANS L'AUTOMNE DU MONDE

THOMAS SOLONCE

Une route à mobilité douce lèche le sommet d'un vallon verdoyant où pâturent paisiblement deux vaches, familières des rudes printemps. En arrière-plan, la cime affûtée des conifères découpe un ciel gris et humide. Au son d'un grincement étranger, le couple de montbéliardes redresse le buste. Un vélo-nomade apparaît peu à peu du chemin en pente. Son passager pédale de toutes ses forces, il dodeline de part et d'autre du véhicule, puis atteignant la crête, pose le pied face aux spectatrices bovines. Protégé par un toit et un pare-brise amovibles, Joakim halète, les avant-bras sur le guidon, la tête dans les mains. Une cloche résonne.

— Salut toi ! sourit le jeune homme, en maillot malgré la fraîcheur. Tu sais qu'il est dur, ton pays... Surtout quand la batterie est en panne...

En guise de réponse, la montbéliarde le fixe avec nonchalance. Sa voisine a un mouvement de recul inattendu car, à l'arrière du vélo, Joakim entend un grognement.

— Sage, Hyo ! menace-t-il. Ne fais pas attention à lui, c'est mon chien. Tu ne peux pas avoir peur d'une si minuscule boule de poil, si ?

Jaloux, le canidé aboie et fait sursauter les deux vaches qui, à grand vacarme de cloches indignées, s'éloignent loin de ce dangereux envahisseur. Le bruit d'une musique hip-hop s'approche dans la montée : un vieux monsieur à vélo-biker dont la bedaine dépasse allègrement du débardeur et casquette à l'envers vissée sur le crâne, s'arrête près de Joakim. Trempé par la pluie mais pas frigorifié, il éteint le

son de son pad.

- Dis donc, jeune voyageur, gronde-t-il, faudra veiller sur ton chien, il va faire tourner le lait des vaches !
Tu viens d'où comme ça ?
- De Saint-Claude... Oui, ça fait une trotte. Surtout avec la batterie qui vous lâche au milieu du trajet, et ce n'est pas la première fois, hélas... Je me rends à Vaux-et-Chantegru : savez-vous si je dois rejoindre la route automobile ou si je peux rester sur la voie cyclable ?
- Vu les Fangio du coin, reste sur cette voie, petit. Surtout si tu veux battre le record du globe-trotteur le plus lent... Après la prochaine ville, tu auras une belle piste cyclable le long de la D9. J'y pense, tu ne serais pas le saisonnier pour la coopérative agricole du Haut-Doubs forestier ?
- Euh si, tout à fait ! J'ai prévenu M. Paulin de mon retard.
- Parfait, parfait ! Paulin est un ami, je lui demanderai de ne pas trop t'asticoter ! Enfin, pas tout de suite ! Ah ah ! À plus, petit, on se reverra !

Avant que Joakim ne puisse l'interroger plus avant, le vieil homme rallume sa musique et se lance tambour battant dans la descente. Les échos agaçants de son rire moqueur résonnent encore sur les flancs de la colline lorsqu'il disparaît à toute vitesse dans un virage aveugle. Le jeune itinérant s'aperçoit qu'un rayon de soleil perce les nuages et éclaire la prairie environnante d'une lumière accueillante. Une bise caresse l'herbe et s'infiltre sous le maillot de Joakim qui frissonne. Il ajoute un pull. À l'arrière, dans une

confortable caisse, Hyo gémit.

— Ok ok... Tu peux aller te dégourdir un peu les pattes. Mais reste attaché à la laisse.

Accompagné du berger des Pyrénées, le jeune homme aborde avec prudence la descente de la colline. En cette fin d'après-midi, il croise de nombreux vélotaffeurs de retour du travail et des promeneurs pédestres sur la voie dédiée de la chaussée à mobilité douce. Au départ de l'intrus, les deux montbéliardes reviennent à leur poste, le long de la clôture en bois, et, cloche chantante, broutent tête derrière la barrière car – c'est bien connu – l'herbe y est toujours plus grasse.

Le ciel s'assombrit lorsque Joakim se présente sur la place centrale de Vaux-et-Chantegrue, village de moyenne montagne devenu bourg-refuge au fil du réchauffement climatique. Sur les lunettes connectées, la météo affiche une courte éclaircie avant une nuit de pluie abondante. Au point de rendez-vous, face à la mairie, une silhouette encapuchonnée et immobile patiente.

— J'ai attendu, accueille fraîchement la statue.

— Pardon M. Paulin, se défend le voyageur, la voix aiguë. Ma batterie est en panne.

Il lui tend la main.

— Pas de « monsieur » entre nous, réplique l'agriculteur qui se retourne sans amabilité. Suis-moi au quartier de la combe, c'est là-bas que tu trouveras ton nouveau palace.

L'homme d'une trentaine d'année, à la moustache

soignée et les traits tirés, grimpe dans son tracteur et démarre aussitôt. Immédiatement, un morceau de musique trash hardcore se déclenche dans la cabine. Au fil de la lente ascension, Joakim découvre des maisons et petits immeubles de plus en plus récents, construits dans la précipitation, jusqu'à s'apparenter, pour une poignée, à un simili-bidonville et son classique triptyque parpaing-tôle-terre (boue en l'occurrence). Le cycliste entrevoit une famille dîner dans l'une d'elles, il baisse le regard.

Un peu plus loin, le tracteur fait halte devant une grande construction géométrique que l'obscurité rend irréelle. Paulin ne s'embarrasse pas et s'engage dans d'étroits escaliers métalliques extérieurs :

- On a entassé les uns sur les autres des containers, réhabilités en logement modulaire, et on a appelé ça le « hameau nomade ». Pour accueillir les jeunes qui veulent voyager, faire des saisons, découvrir le monde, les gens comme toi, quoi !
- Oui, il y en a un peu partout maintenant, c'est pratique et pas cher. Mais... pourquoi ne pas en fabriquer pour les familles qu'on a vues en passant ?
- Les migrants ?! s'indigne Paulin en crachant. Ce n'est pas pareil, on est déjà bien gentil de les tolérer. Et puis, quand ils trouveront un travail, leur situation s'améliorera.

Il lui tend un objet.

- Tiens, voilà les clés, je ne te fais pas visiter, j'ai des vaches à traiter et tu m'as mis en retard. On se voit demain matin, sept heures à la ferme. Pas

de retard sinon tu dégages.

Et l'homme redescend l'escalier d'un pas ferme. Pendant que Joakim tourne la clé dans sa serrure, il entend le cri bestial d'un chanteur trash le saluer, puis s'éloigner dans la nuit noire. À l'intérieur du cocontainer, l'atmosphère est moins froide qu'il n'y paraît. L'aménageur a soigné l'isolation, la pièce de vie baigne dans une douce chaleur, les placards ne manquent pas. Pendant qu'au fond du logement, le saisonnier découvre la minuscule salle d'eau, dans le salon, les griffes de Hyo cliquettent joyeusement sur le sol en vinyle.

— Non ! Tu ne sautes pas sur le canapé ! Il faudra d'abord t'essuyer les pattes et installer ton panier. Allez viens, on va chercher les affaires, puis manger le dernier paquet de nouilles qui nous reste. Toi aussi, t'as faim, hein !

Pendant que le berger des Pyrénées remue la queue de manière affirmative, quelqu'un toque à la porte d'entrée, puis l'ouvre sans cérémonie. Avec un sourire et une chaleur sans pareille, l'homme accueille son nouveau voisin, sans même prendre le temps d'inspirer entre chaque phrase.

— Hola fréro ! Comment ça va ? J'habite juste en dessous de chez toi. Je suis très content de te rencontrer. Tu viens d'où, toi ? Moi, je viens de Guadix, un petit village dans le sud de l'Espagne, entre Grenada y Almeria. Je suis parti il y a un an et me voilà dans le Jura, je voyage en skate-board, tu vois. Là, je travaille dans une ferme avec les vaches. J'aime bien les vaches françaises, plus

gentilles que celles de mon pays ! Ah ah ! En parlant de vache, tu dois avoir faim. Ça te dit de manger à la cantinair ? J'ai fait une énorme tortilla, tu me tiendras compagnie. Non pas que je m'ennuie, mais je déteste manger tout seul. J'ai grandi dans une grande famille, avec mes parents, grands-parents et sœurs. Mais comme je parle beaucoup, je crois qu'ils en ont eu marre de moi et m'ont demandé de me faire cuire un œuf ailleurs, mort de rire ! Donc c'est ce que je fais.

Joakim cligne des yeux. L'homme continue de sourire, sa rangée de dents blanches est d'une si rare perfection que son vis-à-vis peine à en détacher le regard.

— Ok.

— Excellent ! Viens, on descend. Hooo !... Mais t'es qui toi ?

Il se baisse et caresse Hyo avec énergie :

— Tu viens aussi, mon poto ! T'aimes la tortilla, toi ? Pendant que le voisin continue sa conversation canine dans les escaliers, Joakim a un dernier regard vers le lit collé au mur, il soupire et éteint la lumière.

Le lendemain matin à l'aube, dans la cantinair, la cuisine collective du hameau, l'humeur lasse et pâteuse s'éveille peu à peu. Les yeux demi-fermés du nouvel habitant fixent le bol de lait, sans un mouvement, pendant que Hyo grignote une tartine d'un air réjoui. À l'arrivée d'une personne sur le banc d'en face, Joakim se déstatufie mais reste dans sa bulle. Une voix féminine lui perce le cerveau :

— Bah alors, tu ne dis pas bonjour à ta nouvelle petite amie ?

Le jeune homme recrache du lait par le nez. Il redresse le regard, elle est jolie.

— Je... Pardon, on se connaît ? Que s'est-il passé hier soir ? Je crois que j'ai abusé de ce truc là...

— Le Ponta, costaud, hein ! Je blaguais, il ne s'est rien passé du tout. Je m'appelle Ling, répond-elle, fière de sa plaisanterie.

Le voisin espagnol s'assied en souriant près du couple, à grand fracas de couverts sur la table. Joakim fronce les sourcils avec la sensation qu'une fourchette lui picore le cerveau.

— Rien du tout, confirme l'homme à l'accent andalou tout en ouvrant le pot de confiture, mis à part que tu as parlé et si ouvert ton cœur que la moitié des nomades du hameau s'est endormie au moment où tu as évoqué une rupture difficile avec ton ancien petit copain lors de la saison précédente dans les Alpes.

— Ah !

— Moi, ajoute Ling, j'ai lâché quand tu prenais les personnes à demi-éveillées dans tes bras en leur criant ton désir d'innocence et d'émancipation.

— Ah...

Joakim plonge la tête dans ses mains, son voisin lui tape amicalement sur l'épaule.

— Ne t'inquiète pas, fréro. On est tous passés par là.

Moi généralement, je montre mes fesses !

— Je confirme, grimace Ling. Et c'est moche !

En dépit des rires inclusifs, le nouveau locataire se

lève brusquement :

— Désolé, je dois y aller. Je suis déjà ultra fatigué et la journée va être longue...

Il laisse en plan ses camarades et, après de rapides ablutions, rejoint son vélo. Au moment de quitter le hameau, il comprend l'étrange composition des containers entrevue la veille au soir : peinte de toutes les couleurs, décorée de sculptures en bois et métal, puis entassée de manière désordonnée, l'œuvre a permis aux artisans et artistes locaux de s'exprimer et faire oublier son fonctionnalisme oppressant. Lors de ses errances, Joakim a fréquenté un grand nombre des « aires communales d'accueil de jeunes itinérants ». Rares ont été aussi soignées et lumineuses que celle-ci.

Il lève le menton, le front nuageux s'écarte au-delà de la frontière suisse. L'air frais balaie le sol détrempé, le garçon ferme son coupe-vent jusqu'au nez. Au moment du démarrage, ses muscles se souviennent qu'il doit remplacer la batterie de son véhicule.

— Allez viens, Hyo. Au boulot !

Lorsque l'engin s'engage sur la route, le chien bondit sur son panier, à l'arrière. Dans le vent, il renifle abondamment les parfums de conifères et de bovins. À la sortie du village, la pente de la piste cyclable s'éloigne de la route automobile et s'incline en pente douce au cœur des terres de pâturage. Au loin, les forêts surplombent les indulgentes hauteurs, les plis et replis des couches sédimentaires se succèdent en courbes harmonieuses que les vieilles clôtures en bois accompagnent. Le vélo serpente, il glisse sur

ces grisantes ondulations. Enfin éveillé, le regard de Joakim brille, il ne s'aperçoit pas qu'il sourit.

— Tu es en retard, décrète Paulin, sans un regard pour son apprenti.

Par un geste expérimenté, le laitier ajuste les tuyaux sur les pies de ses vaches, suivi d'une caresse pour chacune. Le jeune itinérant peine à le suivre dans la salle de traite.

— Désolé monsieur, j'ai mis dix minutes à vous trouver dans la ferme...

— Je t'enverrai mon agenda, tu n'auras plus d'excuse.

— Ah oui, c'est une bonne idée. Comme ça, je saurai vous trouver !

Au prix d'une grimace, l'agriculture se redresse enfin, et examine son interlocuteur. Joakim semble aussi perdu et confus que Paulin maussade et anéanti par la fatigue :

— Tu crois vraiment que j'ai le temps de compléter un putain d'agenda. Tu me suis et tu regardes. Là, tu sauras !

Les traits tirés malgré la trentaine tassée, il s'active au pas de charge en direction du prochain poste. Il ouvre le large portail d'un hangar et laisse d'autres bovidés sortir en toute autonomie dans un champ voisin. À leur passage, Paulin les inspecte d'un rapide coup d'œil.

— Il paraît que tu t'y connais en maraîchage. Moi pas. Tu es là pour ça. L'AOP Comté, le Mont d'or, c'est bien beau – ce sont même deux des piliers de la région – mais le climat s'adoucit et la popu-

lation s'accroît. Par conséquent, la coopérative a décidé de diversifier sa production. Parfois, je te demanderai un coup de main avec les filles mais ton boulot, c'est de planter puis récolter. On est ok ?

— Tout à fait. Mais... que dois-je cultiver ? Du bio ? Des plantes locales ?

— Je n'en sais rien et je m'en fous. C'est toi qui vois.

(Il suit les vaches sur le champ) Viens, je vais te montrer ton terrain, derrière l'enclos. Si tu as besoin de matériel, d'une serre amovible, d'engrais à acheter, tu m'en parles : la coopérative achètera peut-être en gros.

— Possédez-vous une licence *rAIse my farm* ? C'est une application intelligente et très pratique pour lancer une activité agricole.

— L'IA des paysans ? Lorsque le GAEC l'a acheté, je l'ai utilisé deux jours, puis désinstallé lorsqu'il m'a demandé d'effectuer une troisième traite par jour. Je n'ai ni le temps, ni l'énergie, et encore moins le besoin. Dans le Haut-Doubs, nous fabriquons du fromage de qualité à partir d'un lait à haute valeur ajoutée. Nous avons un cahier des charges strict à respecter et cette application américaine n'est pas du tout adaptée. Alors si toi, tu as envie de te laisser guider par une putain de machine et perdre l'utilité de ton cerveau, libre à toi ! Voilà ta surface, maintenant débrouille-toi !

À la vue du parterre de vingt mètres sur trente, parsemé de trous, bouses et cailloux, Joakim déglutit. Les meuglements des vaches ressemblent presque à des rires moqueurs.

— J'aurai besoin de *rAIse my farm*, au moins au début.

Une fois que les capteurs ont analysé les sols et la météo, c'est un outil très utile pour organiser les étapes de la production végétale. Après, il n'est pas parfait, j'en conviens... Il paraît que certains programmeurs permettent de créer une IA spécifique et adaptée à ses propres problématiques ; mais cela a un coût.

— Ok mais gare !

Il s'avance et pointe du doigt son interlocuteur, l'obligeant à reculer.

— Si je m'aperçois que tu n'avances pas dans ta production, je te fais quitter la région à coups de pied dans le derrière.

À ce dernier mot, le dos de Joakim touche le duvet d'un buste bovin. À nouveau, par son meuglement, la vache semble étayer la menace de son propriétaire qui quitte la scène, droit vers la tâche suivante. Le jeune homme se tourne vers sa nouvelle interlocutrice :

— Et toi, tu le soutiens ?!... Faudra que je te présente mon chien, tu rigoleras moins !

Au même instant, l'aboïement joyeux de Hyo se fait entendre à l'entrée de l'exploitation. En s'approchant, il reconnaît la robuste silhouette de Ling, penchée sur le chien qui accueille ses caresses par une roulade sur le dos. Il devait s'ennuyer ferme, attaché ainsi au vélo. D'un air penaude, Paulin pose sa main sur la nuque, il affiche un sourire à la fois rare et timide, presque inquiétant. Sa locutrice lui répond en câlinant le ventre du croisé dont la queue balaie l'herbe fraîche :

— Oui, je voulais passer pour savoir si le logiciel

fonctionne. Comme, en ma qualité d'ingénieure en IA agricole, je t'avais formé il y a un mois, il me semble important de prendre des nouvelles.

Le visage pourpre, Paulin adresse un regard noir à Joakim qui arrive dans le dos de Ling.

— Je... oui, bien sûr... J'ai bien encore quelques difficultés ça et là... Il faudra peut-être que tu m'expliques deux ou trois trucs si cela ne t'embête pas...

— Non, bien sûr, aucun problème !

Elle se lève et aperçoit son voisin du hameau des nomades.

— Tiens ! Voici mon amour, mon bourreau des cœurs !
Alors tu travailles ici ?!...

Paulin a une seconde d'absence, puis il se tourne vers son apprenti, un cyclone dévastateur dans le regard.

— Que... Mais... Vous êtes ensembles ? Déjà ?! N'es-tu pas arrivé hier ?...

— Si, renchérit Ling. Mais comment résister à ce petit corps à la peau d'ébène ! D'ailleurs, il a beau être maigrelet, c'est un endurant. Cette nuit, il m'a épuisée...

Elle achève sa phrase dans une gestuelle théâtrale. Paulin serre la mâchoire, les yeux exorbités. Abattu, Joakim s'empaume le visage et soupire.

— Hi hi hi ! Si vous voyiez vos têtes ! Toi aussi, t'as vu comme ils avaient l'air bêtise, hein mon chien ?

— Ah... C'était donc une blague... se contient le paysan. Très drôle. C'est juste que je n'ai plus trop l'habitude...

— T'inquiète, je vais te décoincer, tu verras !

Alors que la réponse chaleureuse illumine le visage de Paulin, un vélo-biker ralentit et stationne sur le bas-côté, près du groupe. Ling reconnaît immédiatement le conducteur :

- Tiens, salut papy ! Tu viens encore manigancer ?
- Coucou ma puce. Oui... enfin, non !
- Bonjour m'sieur le maire, salue l'agriculteur. Ça va Ronan ?
- Ouais... Tiens ! Je vois que notre saisonnier a commencé sa journée. Ça se passe bien ?

Joakim identifie le vieux monsieur qui l'a orienté la veille, une musique hip-hop continue de vrombir sur l'enceinte. Son employeur grogne en guise de réponse :

- Mouais bof, il est un peu lent. En fait, il me fait penser à mes vaches. S'il se secoue les puces, ça ira...

Face à la mine défaite du nouvel arrivant, Ronan le rassure à sa manière :

- Ne t'inquiète pas, petit, ça va aller. Paulin est une crème à côté de moi ! Bien ! C'est parfait que je vous vois en même temps, je fais ma tournée des popotes pour rameuter tous les citoyens à l'assemblée municipale de ce soir. Nous aurons une présentation de la part d'un cadre de la préfecture sur le grand débat des territoires.
- Le quoi ?! s'étonne Ling.
- J'en étais sûr, tu ne regardes donc jamais les informations ?
- Bah non, pourquoi ?
- Pour s'intéresser au monde, le réchauffement climatique, les migrations, les guerres, tout ça

quoi !

- Ah ouais, trop fun papy, non merci...
- Bref, tu viens ce soir, c'est un ordre ! Toi aussi, le nouveau. Dans la salle des fêtes de Vaux. L'avenir de la région est en jeu, c'est important. Et toi, tu te tiens à carreau, tu m'entends ? conclut-il en pointant Hyo du doigt.

Intimidé par le grondement du maire, le chien se recroqueville immédiatement dans les bras de Ling qui, du regard, lance des éclairs à son aîné. Joakim contemple la ferme boueuse et la rumination tintante des bovins. Une réflexion lui tenaille l'esprit, celle que la saison va lui sembler longue.

À vingt heures, un brouhaha assourdissant remplit l'espace de la grand'salle de la commune. On avait installé les chaises en cercles concentriques jusqu'à un espace central libre. Assis sagement en bordure extérieure, le jeune homme affiche un sourire de façade mais se sent ridicule. Il observe les habitants de Vaux, se saluer, s'embrasser, discuter, rire, sans lui. Il aperçoit sa voisine, Ling, plaisanter avec d'autres trentenaires de sa génération, sans doute des amis d'enfance. Elle le remarque et, d'un franc sourire, l'invite à la rejoindre ; ce que Joakim décline d'un geste à peine perceptible. Il se pince les lèvres et pose les lunettes connectées sur son nez, de manière à afficher un air concerné. Sur la lentille, une recherche web affiche le noms et métiers des personnes qu'il vient discrètement de prendre en photo. C'est mal, il le sait, mais tout le monde le fait. À l'intervention

d'une voix énergique à ses côtés, suivi d'un coup de coude dévastateur dans les côtés, il sursaute :

- Arrête de faire ton ours, Jo ! lui crie Ling dans l'oreille gauche, soudain sourde. Faut que je te présente à mes amis, peut-être qu'un d'entre eux t'intéressera...
- Au fait, élude son voisin, pourquoi tu habites dans le hameau ? Et pas dans un logement permanent ?
- Bof, j'aime bien rencontrer des gens, des jeunes, et c'est le meilleur lieu pour ça. S'il manque un appartement à un itinérant, je lui laisse ma place et squatte chez des amis. Tout simplement.
- C'est qui les gens autour de ton grand-père ?
- De Ronan ? Des conseillers municipaux, des entrepreneurs, des grandes gueules qui adorent se plaindre ou se mettre en avant... Regarde-le rigoler, il adore l'esprit de cour. Et là-bas, avec Paulin, tu as le lobby agricole qui se plaint de la météo et des tentatives d'acquisition des coopératives locales par les industriels laitiers.
- Et cette femme ? interroge Joakim en pointant du menton la petite dame au regard dur qui ignore ostensiblement le maire.
- Elle ? C'est l'ennemie, sourit Ling. Elle s'appelle Milène, elle travaillait dans l'hydrologie, je crois. Elle et le maire se combattent depuis des décénies, souvent de manière sanglante, surtout depuis l'immigration des français du bassin méditerranéen. Ma théorie est qu'à une époque, ils furent de fous amants et la séparation s'est mal passée...

Debout, au cœur du cercle, le grondement tonitruant de Ronan coupe court l'ensemble des conversations de la salle des fêtes :

— Nous allons commencer, veuillez gagner vos places, je vous prie ! Merci. Bienvenue à l'assemblée municipale de Vaux. Comme prévu, nous accueillons ce soir M. Bertrand de la préfecture du Doubs dans le cadre du grand débat des territoires. Monsieur, je vous en prie.

L'homme s'avance, on croirait un citadin qui aurait presque réussi à se déguiser en paysan.

— Ah c'est dommage, chuchote Ling. Il a oublié de salir ses bottes...

— Bonsoir, merci beaucoup pour votre accueil dans votre charmante intercommunalité, amorce l'orateur sans bredouiller. Je suis chargé de mission à la sous-préfecture de Pontarlier, corrige-t-il à l'adresse de Ronan, et m'occupe bien de la mise en place du grand débat des territoires sur le Haut-Doubs. Lourde charge, mais ce soir, pour vous expliquer le pourquoi du comment, je ne suis pas venu seul. En effet, un petit compagnon artificiel m'assiste. Bonsoir Sol !

Sur les trois écrans disposés au centre du cercle, un avatar en forme de fourche apparaît joyeusement via l'espace web dédié du Ministère de l'écologie et des territoires. Au son de sa voix surexcitée, Joakim fronce aussitôt des sourcils.

— Bonsoir Bertrand, bonsoir à toutes et tous ! Je m'appelle Sol et incarne l'IA de l'atelier des terroirs. Je vous guiderai dans cette formidable aventure.

— Merci Sol. Avant de te laisser la parole pour conduire cet atelier, je me permets de vous signaler deux éléments importants préalables. Si la séance est retransmise en live sur la plateforme de streaming du ministère, les personnes présentes peuvent se servir de leurs lunettes connectées afin de bénéficier du sous-titrage automatique et découvrir la version 3D de Sol à mes côtés. Enfin, le grand débat se veut respectueux et bienveillant, nous demandons aux participants de bien vouloir s'écouter et ne pas monopoliser la parole. À ce titre, je me ferai le garant du temps de parole.

Il marque une pause.

— Bien ! Sol, pour commencer, pourrais-tu nous rappeler ce qu'est le grand débat des territoires ?

Des images s'accumulent sur l'écran.

— Bien sûr, Bertrand. Réchauffement climatique, mouvements de contestation, mouvements de migration, crispation du débat public, repli sur soi, désintérêt de la politique, perte de sens... Dans ce contexte, à sa prise de fonction, le gouvernement a souhaité initier une démarche nationale, citoyenne et participative dans le but de rapprocher les françaises et français de leurs territoires, de les arrimer à une organisation politique et d'encourager les désirs d'engagement. Comment ? En répondant à quatre questions fondamentales : 1. À quels territoires vous sentez-vous appartenir ? Quel est votre espace vécu, perçu et souhaité ? 2. Quelles compétences attribueriez-vous à ces territoires ? 3. Comment doit s'organiser et fonctionner ce

territoire ? 4. Comment encourager le citoyen à s'y engager ? Vous l'aurez compris, il s'agit de reconfigurer les collectivités à l'image du souhait de leurs habitants, de faire évoluer les limites géographiques et les rôles, de recréer un lien entre le citoyen et son environnement. Inscrit dans la constitution, le grand débat se tiendra tous les vingt ans comme un rendez-vous institutionnel, politique et intime.

À la pause de Sol, Joakim entend le battement de son cœur et s'en étonne. Il remarque le smorzando des discrets violons qui accompagnaient le narrateur. L'exposé est parfaitement ciselé. Alentour, les participants écoutent attentivement, sans surprise apparente.

- Tu étais au courant toi ? questionne-t-il à Ling.
- Pardon ? s'excuse-t-elle en levant le nez de son pad. Oh tu sais, je suis venue pour les petits fours, le reste... Ça parle de quoi ?

Il n'a pas le temps de répondre, Sol a repris, des titres apparaissent au fil de sa présentation.

- Le grand débat des territoires s'organise en quatre étapes : le présent atelier des terroirs permet de présenter les attendus et d'aborder les différents points de vue à chaud –d'autres séances organisées localement pourront suivre. En parallèle, un questionnaire web permet de recueillir vos doléances, idées et espoirs. Après ces six mois d'échanges et durant les six suivants, des scientifiques et experts analyseront et synthétiseront vos retours, puis, en tenant compte des écosystèmes naturels,

établiront leurs conclusions, à savoir la nouvelle territorialisation du pays. Enfin, après la validation du parlement, les jeunes collectivités auront deux ans pour constituer des élections et réorganiser leurs services. Et rebelote vingt ans plus tard ! (Clin d'œil de Sol) Pour conclure, l'esprit de la démarche consiste à adapter le territoire à ses résidents et renforcer leur lien, de manière active et durable. L'introduction de l'atelier est achevée, je vous donne la parole. Avez-vous des questions ?

Un ressenti, une opinion à partager ?

Alors qu'un silence prévisible s'installe, les quatre questions s'affichent sur les écrans de la salle des fêtes. M. Bertrand prend le micro.

— C'est toujours difficile de prendre la parole en premier, vous verrez qu'en fin de séance, vous serez nombreux à être frustrés de n'avoir pu vous exprimer. Pour actionner la pompe, peut-être pourrions-nous nous concentrer sur la question du sentiment d'appartenance... Par exemple, sur le questionnaire web, il vous faudra répartir dix points sur les différents territoires auxquels vous vous sentez appartenir. Ainsi, vous sentez-vous français ? européen ? franc-comtois ? doubiste ? valchantois ? d'un quartier de Vaux ? un autre espace qui n'a pas de reconnaissance institutionnelle ?... (Un doigt se lève) M. le maire ?

— Je ne comprends pas l'intérêt de ce débat national ! marque Ronan à l'attention de ses administrés. Sérieusement ! Nous avons déjà une frontière nationale qui relève de l'évidence, puis une collec-

tivité locale, la commune, à laquelle nous sommes tous attachés. Le reste n'est que du pipi de chat ! (Rires dans l'assistance) Vous pouvez supprimer une ou deux strates intermédiaires et c'est réglé.

- Je vois, mon cher camarade, que, comme à ton habitude, seule ton ambition guide tes actes, rétorque Milène qui, même debout, peine à émerger des têtes devant Joakim. Ce dont nous avons besoin, c'est de saisir cette occasion pour créer une entité qui nous ressemble. Je parle ici du Haut-Doubs et ses paysages vallonnés, sa capitale Pontarlier attractive, son voisinage romand générateur de pouvoir d'achat, sa diversité de fromages... Hier, il était un pays d'épicéa, capitale du Comté et du ski de fond. Aujourd'hui, fruit de notre adaptation au changement climatique, il devient une terre de forêts aux riches essences, capitale du Comté et de la bicyclette. Quid de demain ? La meilleure manière d'y répondre passe par la création d'un territoire adapté, celui du Haut-Doubs.
- Tu me parles d'ambition, Milène. N'est-ce pas toi, chère maire de Pontarlier, qui, au contraire, aspire à conserver ton rôle central dans la région ?! Là où tu désires diriger, moi je ne souhaite qu'une saine coordination à plusieurs communes et communautés de communes.
- Trèèès bien ! intervient le chargé de mission, la mâchoire crispée. Je vous remercie pour vos interventions, il est temps de partager la parole à l'ensemble des participants. Oui monsieur.

— Bonsoir, se présente fraîchement Paulin au micro. Au nom de la coopérative agricole du Haut Doubs forestier, il nous semble important de rappeler les tentatives d'acquisitions de fermes et fruitières de la région par les grandes firmes agro-industrielles. Je sais qu'on est à la marge du débat mais Milène parlait de notre beau paysage, ce sont les exploitants éleveurs qui le façonnent chaque jour. Quand l'agrobusiness nous attaque, il attaque notre territoire !

— Merci. Jeune homme au dernier rang.
À la grande surprise de Ling qui baillait sur son siège, Joakim se lève avec timidité et saisit le micro :

— Bonsoir, pardon, j'ai une question pour Sol. Je suis un itinérant saisonnier et viens de m'installer à Vaux. Comment puis-je participer au débat ? Je veux dire, je connais mal la Franche-Comté...

L'avatar-fourche virevolte en guise de réponse.

— Salut à toi, jeune homme ! Je te remercie pour ta réflexion : comment s'inscrire dans un débat sur les territoires lorsqu'on n'y a aucune attaché ? Peut-être pourrais-tu exprimer ton appartenance géographique au lieu où tu as grandi durant ton enfance...

— Bof... j'ai vécu mes vingt premières années en banlieue parisienne qui est un monstre tentaculaire sans véritable cohérence, ni point d'identification.

— Bah, t'es parisien, non ?! remarque Ling, la voix forte.

— Certainement pas ! Il y a Paris et à côté, la banlieue, c'est différent. Je ne me sens pas parisien mais

banlieusard. Un territoire « Banlieue de Paris » n'a aucun sens...

- Tu touches un point intéressant, observe Sol. Malgré tes doutes, je t'invite à compléter l'enquête en ligne, les scientifiques analyseront les résultats et affineront leur proposition de manière à offrir un territoire cohérent, de taille relativement comparable et sans effet de miette.
- D'accord, poursuit Joakim, et comment fait-on si l'on se sent davantage citoyen du monde que français ou européen ?
- Hoooo ! Et puis quoi encore ?! s'indigne Ronan. Encore un jeune qui veut ouvrir les frontières à tous les miséreux du monde... Nous faisons notre part d'accueil tous les jours, je rappelle que la population du Doubs a augmenté de 47% lors des dix dernières années. C'en est trop, il est hors de question...
- Ce n'est pas ce qu'il a dit, idiot ! réplique Milène. Si son ressenti est ainsi, on ne le remet pas en question. Je profite de la perche que tu me tends : si tu améliorais l'accueil des migrants de ta commune, l'intégration se passerait beaucoup mieux. Leur logement est indigne !
- Quoi ?! Je t'interdis de me...
- Bien, intervient le modérateur. Considérant votre temps de parole disproportionné, je me suis permis de couper le son de vos microphones. Veuillez m'en excuser. Quelqu'un veut prendre la parole ? Dépassé par les événements, Joakim se rassied, dépité.

— Bien joué, Jo, ironise sa voisine. C'est comme ça à chaque fois que tu ouvres ta bouche ? Non, ne réponds pas, je risque de penser à un truc sexuel. En parlant d'ouvrir sa bouche, tu n'as pas la dalle, toi ? Regarde là-bas, c'est le Graal. Suis-moi.

Pendant qu'une participante fonctionnaire territoriale s'inquiète des bouleversements organisationnels que va provoquer la reterritorialisation bidécennale, Ling s'allonge sur le sol et commence à ramper en direction du buffet tel un hamster ninja, obligeant les personnes assises à lever leurs pieds à son passage. Écarlate d'embarras, Joakim se contente de la suivre, debout, une plate excuse à la seconde.

— T'as déjà goûté un mille-feuille comtois ? chuchote l'informaticienne dans la pénombre de l'annexe de la salle des fêtes.

— Non, ça a l'air bon. C'est quoi ?

— Plein de tranches délicieuses les unes sur les autres : Comté, pain, Mont d'Or, pain, saucisse de Morteau, Morbier, pain et Petit Saint-Point. Troooooop bon !

Elle prépare le sandwich.

— Ah ! Ça fait beaucoup, non ?

— De pain ? Ouais, un peu, faut des tranches fines. Tiens, le voilà ! Je prends du vin d'Arbois et fissa, on se barre. Je vais te présenter aux copains.

— De mieux en mieux...

Dans la rue mal éclairée, une bruine glaciale accueille les deux voisins du hameau. Ling lève la bouteille en guise de victoire, ses amis qui l'attendaient à l'extérieur la félicitent chaleureusement et com-

mencent à faire tourner le liquide. Lorsqu'au recoin, ils disparaissent dans l'obscurité, les échos de leurs rires continuent de résonner sur les pierres indifférentes du village.

Deux mois plus tard, le cœur du printemps souffle une brise tiède sur le potager de Joakim. Les montbéliardes paissent l'herbe d'un champ voisin dans un tintement calme et irrégulier. Sur son pad, le jeune homme consulte les instructions et conseils de *rAISE my farm*. Si l'IA arrose automatiquement au goutte-à-goutte, le capteur signale un manque de minéraux par endroits ; le jardinier saupoudre du compost sur la terre et la paille modérément. Sur le pad, l'application persiste à proposer en page d'accueil l'achat de plantes génétiquement améliorées, issues de grandes firmes industrielles. Joakim tique et décline : malgré les autorisations sanitaires, il reste méfiant. Durant la matinée, il récolte les légumes de son labeur : carotte, aubergine, asperge, radis, concombre, chou, pomme de terre, courgette, céleri, oignon, tomate et artichaut. Au terme de sa routine matinale, il place le butin sur les cageots destinés au passage de la camionnette de la coopérative. En douce, il en réserve une petite part pour un large panier personnel posé à l'arrière de son vélo.

- Tu vas où comme ça ? tonne la voix de Paulin dans son dos, ce qui fait sursauter Joakim.
- Je... nulle part... ment mal le saisonnier.
- Tu crois que je ne te vois pas tous les jours à détourner les légumes du GAEC ?!

— C'est... c'est faux, je remplis largement les objectifs de production que l'on m'avait assigné dans mon contrat !

Au moment où il croit sa dernière heure arriver, Jo constate que son responsable détourne le regard et crache au sol.

— Mouais... Ok je n'ai rien vu. Tâche d'être discret, je ne veux pas que ça me retombe dessus.

Il se retourne et, avant de s'éloigner, ajoute :

— Merci pour ce matin. Le véto était en galère de voiture, j'ai cru que la mère allait y passer. Seul, je n'aurais pas pu la sauver...

— De rien, Paulin. D'ailleurs, pardon, j'ai vomi deux fois sur toi...

— Hem... C'est excusé, tu n'es pas un éleveur mais un jardinier.

En s'éloignant, il lève l'index.

— Et n'oublie pas de revenir pour la traite du soir !

— Promis, j'y serai ! salue Joakim, aussi stupéfait que radieux.

Il grimpe sur la selle, Hyo trouve une place au-dessus des cagettes de légumes.

— Prêt pour la grande descente, mon chien ? Tu te frises déjà les moustaches, hein !

Prudemment, il élance le lourd vélo sur les courbes de la route qu'il quittera à la faveur de la piste cyclable, celle-ci reliant les hauts-vallons à la plaine de la capitale locale, deux cents mètres de dénivellation plus bas. Malgré les ombres des conifères qui hantent les crêtes, le ciel brille d'un bleu éclatant et les pâturages d'un vert émeraude. La chaleur s'installe

enfin. En t-shirt, les cheveux bouclés dans le vent, Joakim profite de la gravité. Hyo aussi.

En périphérie de Pontarlier, près de la déchetterie et de l'antenne S.P.A., un camp de migrants s'est construit et développé de bric et de broc. Le jeune homme pose son vélo dans un coin et attrape les cageots.

— Ah, te voilà, Jo ! accueille Milène. Merci. Comme tous les jours...

— Je n'ai pas eu le temps de les nettoyer. Et surtout...

Paulin m'a repéré, ajoute-t-il en posant les caisses sur une table en plastique. Mais ne t'inquiète pas, il laisse faire et ne pose pas de question.

— J'espère... Il est pote avec Ronan et je ne veux pas que ce gros imbécile fan de hip-hop m'accuse de détournement de biens agricoles.

Joakim s'assied sur une chaise et, devant l'entrée du camp, utilise un point d'eau pour nettoyer les légumes. Milène l'aide dans la corvée.

— Je ne comprends pas. Que t'a-t-il fait ? Il est lourdaud, réac mais pas si méchant.

— Déjà il est lourdaud et réac, politiquement, cela mérite d'être combattu. Et puis... il m'a trahi... à deux reprises, tant qu'à faire. Jadis...

Milène sourit et poursuit en surjouant la poétesse dramatique, pendant que son interlocuteur lance sur son pad la musique d'un troubadour médiéval :

— Jadis, nous fûmes alliés, main dans la main, à Pontarlier. Soudain l'infâme franchit le Rubicon et, du drapeau ennemi, conquit la commune de Vaux-et-Chantegrule. Jusqu'à, dans la foulée, le siège de la communauté. Désormais, le judas

domine un vaste territoire où, de son carrosse à pédale, il casse les oreilles de ses gens du rural.

— Magnifique, apprécie Joakim en éteignant le son du luth. Au fait, ne devrais-tu pas t'occuper de ta ville au lieu de perdre ton temps ici ?

— Si ! Je te confirme que la fonction de maire est ici à plein temps. Mais... j'ai besoin de venir. Dans ma ville, on accueille bien les migrants français, ils vivent dans un logement à peu près convenable. Mais l'État ne prévoit rien pour les autres populations d'exilés, celles des pays pauvres, obligés de fuir un climat et des conditions de vie insupportables. En venant dans ce bidonville improvisé, j'en prends peu à peu conscience... Je ne saurais trop te remercier d'avoir accédé à ma demande.

Joakim hausse des épaules et acquiesce. Les deux associés préparent à présent un assortiment de légumes dans chaque panier.

— Et toi ? interroge la politicienne. D'où viens-tu ?
Que fais-tu dans ce trou perdu ?

— Justement, moins il y a de monde, mieux je me porte. C'est une étape supplémentaire sur ma route vers un monde meilleur en tant qu'apprenti jardinier et paysagiste. J'ai commencé mon périple à cultiver des plantes aromatiques en Lozère, puis à occuper illégalement une carrière de lithium en Auvergne, à construire un puits de captage d'eau dans un Vercors à sec et me voilà dans le Jura. Enfin, mon voyage s'achèvera cet été dans les Vosges.

Il lève le regard vers les douces collines, au loin.

- Je rêve de m'installer, au cœur d'un beau paysage, dans ma propre ferme, d'y fabriquer de bons produits et accueillir des gens de belles volontés, qu'iels restent trois mois, trois ans ou le reste de la vie... J'en demande beaucoup, c'est juste un rêve.
- Il est beau, je te souhaite de réussir. Sache qu'ici, tu seras le bienvenu ! Je t'aiderai si tu veux...

Ils déambulent dans l'allée centrale du camp et distribuent les paniers à chaque foyer qui, comme une habitude, patiente dans un grand calme. La plupart des familles ont quitté des pays d'Afrique lors d'une interminable odyssée. Milène étudie l'état du campement et l'apparence des réfugiés.

- Il faut que je prépare un dossier de financement afin de construire de nouveaux logements modulaires et loger ces personnes avant l'hiver prochain. La région et le préfet ne subventionnent que les migrants français, ils ne vont pas du tout apprécier. Et je ne parle pas du voisinage...

Les chiens de la S.P.A. aboient derrière la grille. Des enfants jouent aux billes sur un monticule de sable.

Sur l'imposant lac de Saint-Point, le clapotis des vaguelettes tapote contre la coque du large pédalo. L'embarcation penche dangereusement du côté de Ronan qui essuie la sueur de son front :

- Bordel, mi-juin et déjà en pleine canicule !... Je meurs, ramenez-moi sur la plage, c'est un ordre !
- Tu la fermes, gros tas, réplique Milène. On est dans la même galère, tu ne vois pas ?

— Oh mais arrêtez de vous plaindre, les vieux ! renchérit Ling. Tenez, voilà pour vous deux, ça va vous calmer.

La petite fille du maire de Vaux emplit son chapeau de l'eau fraîche du lac et arrose les deux personnes âgées, assises sur les places de devant. Surpris autant qu'indigné, Ronan se redresse, perd l'équilibre et tombe à la renverse. Le pédalo tangue tant que Milène rejoint son adversaire sous la surface. Joakim et Ling, eux, ont tenu bon.

— Ha ha ! Juste parfait ! se moque-t-elle.

Pendant que les deux victimes remontent péniblement sur l'embarcation de malheur, le speaker de la fête de la voile annonce au loin, sur le rivage :

— Ah la la, la course n'a pas commencé et déjà, les problèmes s'accumulent pour l'équipage des « vaches en chaleur » !... N'oublions pas qu'il se compose de la maire de Pontarlier et du président de la communauté des communes du Haut-Doubs forestier.

— Qui a eu l'idée stupide de participer à cette course ? interroge Milène qui connaît déjà la réponse.

— C'est moi ! revendique Ling en levant le doigt.

— Et pourquoi ce nom de merde, Lili, pitié... déplore son grand-père.

— J'sais pas, c'est le premier truc qui m'est passé par la t...

Une musique metalcore vient perturber la conversation, le pédalo de la coopérative agricole du Haut Doubs forestier se porte à leur hauteur. Musclé, affublé de maillot à l'effigie du sponsor, l'équipage

adverse arbore un faciès menaçant, Paulin en tête, le pied posé sur l'épaule de son voisin :

- Alors les nullos, on se ridiculise avant même le départ ? Je vais vous écrabouiller, vous entendez ?!
La victoire est mienne, mon poids en Comté prestige 24 mois aussi !
- Attends un peu, se remobilise Ronan, le vainqueur gagne son poids en Comté ?! Branle-bas de combat ! crie-t-il aux oreilles de ses camarades de pont. C'est bon, j'ai froid, je suis chaud, let's go !
On éclate ce blanc-bec !

Sur la plage, le speaker lance le compte-à-rebours :

- Les participants sont prêts sur la ligne ? Trois, deux, un, c'est partiiiiii !

À une vitesse d'escargot, les pédalos s'engagent dans une course palpitante. Surmotivé, Paulin met en lecture un morceau de trash et, afin de transcender son équipe, lance un cri guttural d'une si rare violence qu'à son terme, il frôle l'évanouissement. De son côté, Ronan appuie de toutes ses forces sur les pédales ; déséquilibré par le rapport de forces, l'embarcation commence à tourner en rond.

- Plus fort, Mimi ! Allez !
- Putain, je vais le tuer, marmonne la maire de Pontarlier entre deux respirations hachées.

Cinq minutes plus tard, l'équipage de la coopérative franchit la ligne d'arrivée en vainqueur. Paulin pousse le bouton de volume au maximum, obligeant son équipage et les autres arrivants à plonger dans l'eau pour échapper à la tempête sonore. Bon dernier, l'équipe des vaches vient juste de franchir la bouée

qui marque la moitié du parcours. À bout de souffle, le corps de Ronan s'incline à moitié sur celui de Milène, trois fois plus légère.

— Dégage, gros lard !

— J'ai chaud, Mimi. Ne me laisse pas mourir...

— Arrête de m'appeler comme ça, j'ai d'horribles flashes qui me reviennent.

— La belle époque...

Il pose sa tête sur les genoux de son équipière et plonge les jambes dans l'eau. Elle essaie de se dégager, en vain.

— Tu parles, t'étais déjà une sacrée ordure.

Ronan se redresse

— Roooh ! Et toi alors ?! T'étais une sainte, peut-être ?!

Plutôt un démon du travail ! Tu saoulais ton équipe municipale et les services communaux avec ta rigueur, ton acharnement, ta stupide exigence ! Mais tu ne peux pas demander à autrui ce que tu exiges de toi-même ! C'est criminel !! Sans moi pour faire le tampon, tout le monde aurait pété un câble !

— Pfff, monsieur me donne des leçons de vie !? Tu n'étais même pas foutu de gérer les dossiers les plus simples, de laver la vaisselle dans l'évier, de préparer le dîner quand je rentrais tard ! Un foutu bon à rien ! Et tu ne t'es pas arrangé avec l'âge !

— LA FERME ! crie Ling, tremblante de colère. Putain, allez baiser un bon coup comme des gorets ! Mais épargnez-nous vos scènes de ménage ! Votre guerre d'ego est nuisible au territoire, vous ne le voyez pas ?! Votre pratique de la politique

à l'ancienne, individualiste, égocentrale, ivre d'ambition et de manipulation, date d'une époque révolue. Une nouvelle ère doit naître... Vous pigez pas ?! Non ? Bon, c'est trop, j'me casse.

Elle plonge dans le lac et nage en direction de la plage. Dans le silence qui en résulte, Joakim ne supporte plus la gêne pesante. Il s'excuse auprès des deux élus et la rejoint précipitamment. Milène fixe les vaguelettes danser et briller au gré du vent. Au bout d'un moment, elle pédale.

— Elle a peut-être raison...

— Bien sûr qu'elle a raison, approuve Ronan qui, à son tour, appuie les efforts de son opposante. C'est ma petite-fille.

Pendant que le pédalo regagne la base nautique sans passer par la ligne d'arrivée, le speaker conclut l'épreuve :

— Il semblerait que l'équipe des « vaches en chaleur », bonne dernière et décimée par les abandons de poste, déclare enfin forfait. Mesdames et messieurs, la fête de la voile se poursuit dans quelques secondes par la fameuse promenade des voiles. À cette occasion, chacun d'entre vous pourra voguer sur le lac, en bateau, planche à voile ou canoë, et écouter les animations de la plage via vos lunettes connectées. C'est toujours un spectacle magnifique, restez avec nous ! J'en profite pour rappeler que les autorités sanitaires ont installé un stand de vaccination anti-grippe chiroptère dont l'épidémie se développe dans notre région.

Sur le lac bouillant de Saint-Point, une infinité d'esquifs s'échappe des rivages, se croise dans une mosaïque multicolore, flotte légère et libre sur les eaux.

Un pas après l'autre, Joakim sent le désespoir l'envahir : trop nul, trop lent, trop mou, il n'y arrivera jamais. Il regrette amèrement d'avoir accepté d'accompagner Ling dans l'ascension du Mont d'Or. Il y a une demi-heure, l'impitoyable informaticienne l'a largué, accompagnée de Hyo sans un regard pour son maître. Pour la première fois, il comprend qu'on appelle le Jura une montagne. Le chemin de randonnée s'écarte vers l'Est près de la crête, il distingue un muret de pierre, une immense borne et un portail de passage. Au-delà de la frontière, sur une table en pierre, Ling pose, à moitié allongée, la clope au bec, Hyo assis à ses pieds, la queue enjouée.

— T'es là, sale lâcheur... Je n'en peux plus, je suis mort... Et toi, depuis quand tu fumes ?
— Depuis maintenant, je l'ai prise juste pour te narguer ! Viens, contournons le chalet suisse, il y a une petite surprise, tu pourras te reposer.

Derrière la solide habitation en bois, Joakim découvre l'inavaisemblable vision des cimes des Alpes du Nord, au loin, légèrement rosées par l'après-midi tardive, émergeant d'une mer de nuages en contrebas de la plaine helvétique. À droite, le sommet du Mont-Blanc apparaît, en léger surplomb.

— Ah ouais !...
— Ouais. Assieds-toi sur cette chaise et mange un

morceau.

À la saveur fraîche de la poire qui fond dans sa bouche sèche, le jeune homme a une larme. Hyo furète dans les buissons à la recherche d'odeurs sauvages.

— Je ne t'ai pas dit : Milène et Ronan acceptent de passer la main. À l'occasion des élections post-débat des territoires, ils ont voté en faveur du dispositif expérimental par tirage au sort.

Elle jauge une seconde la bouche bée de Joakim, puis sourit :

— À voir ton regard stupide, tu ne connais pas. En gros, lors des élections de la future collectivité, nous voterons d'abord sur un programme et non sur des têtes de liste. Chacun pourra intégrer un programme s'il souhaite s'investir. Puis, à l'issue des élections, le conseil municipal se composera d'un tirage au sort à la proportionnelle des personnes intéressées par les programmes élus. Il n'y aura plus un maire, seul dans sa tour d'ivoire, mais un bureau de direction. Bref, moins de personnification, plus de maturité. L'amateurisme doit redevenir une qualité.

— Tu les as traumatisés, ma parole ! plaisante Joakim.

— En même temps, ils l'ont bien mérité...

Le sourire de Ling s'estompe peu à peu, son regard se perd sur les sommets alpestres.

— Tu reviendras nous voir ? interroge-t-elle. Je n'aime pas voir partir les gens que j'aime bien.

Joakim tourne le visage vers son amie puis examine ses chaussures de randonnée.

— ... Oui, je pense... Déjà, on garde contact à distance,

- je te raconterai mes malheurs dans les Vosges.
Elle l'imitera à pleurnicher :
- Bouhouhou, pourquoi personne ne m'aime ?
Pourquoi je suis trop timide pour me faire des amis ? Et pourquoi mon chien me lèche les oreilles ? Bouhouhou...
 - Ne me casse pas les ovaires, meuf, rit le jeune homme, accompagné d'une poussée amicale de l'épaule.
 - Bon, allez, en route ! se redresse Ling brusquement.
Encore trois heures de marche pour le Mont d'Or !
Courage, petit !
 - C'est bon, je ne tombe plus dans le panneau.
Guidés par Hyo, les deux voisins du hameau s'élancent sur le chemin en direction du sommet du Doubs.
 - Tu sais, je te verrais bien... dans ce bureau municipal.
 - Pff, ta gueule, Jo...

Fin juin, Ling câline une dernière fois Hyo, déjà assis sur son panier, à l'arrière du vélo. À une dizaine de mètres, Paulin et Joakim s'entretiennent une dernière fois.

- Merci pour le potager. Et tout le reste.
Il lui serre la main, mais ne la relâche pas :
- Euh... dis-moi. Tu connais bien Lili. Sois franc, elle t'a parlé de moi ? Tu crois que j'ai une chance ?
- Euuuuh... Comment dire... Je ne sais pas. Le mieux, c'est que tu lui demandes, et là, tu sauras une fois pour toute.

Au moment où l'idée percute le cerveau de l'agri-

culteur, Ling rejoint les deux garçons. Il se raidit bizarrement, les yeux exorbités, et, sans quitter le sol sec du regard, déclare abruptement :

— Tu crois que j'ai une chance avec toi ?! Ling ?...

La jeune femme ne semble pas comprendre :

— De quoi ? De sortir avec moi ?? Mmmh, laisse-moi réfléchir...

Pendant de longues secondes de torture mentale pour Paulin, la trentenaire semble plonger avec le plus grand sérieux dans un scénario que Joakim estimait hautement improbable.

— Peut-être ! conclut-elle avec un sourire à l'attention du paysan dont le visage, en apnée, virait au vert-violet. Mais seulement si, un, tu arrêtes de tirer la gueule tout le temps...

— Ok...

— Deux, tu ranges ton pénis, je n'aime pas le sexe, c'est sale, je préfère la masturbation.

— Ah...

— Trois, quand je donne un ordre, tu obéis. Tu deviens mon esclave quoi !

— Vraiment ?!

— Non, ça c'était une blague.

Joakim s'assied sur la selle de son vélo, vérifie les freins, puis les vitesses du véhicule. Il observe le trajet sur ses lunettes connectées

— Bon, clôt Paulin d'un air déçu. Je vais y réfléchir, à mon tour.

— Pas de souci ! Au revoir, le plus mignon du Haut-Doubs ! chante-t-elle après une danse avec Hyo. Et toi, le petit jeune, reviens, s'il te plaît. Je prie pour

qu'un beau fermier vosgien ne vole pas ton cœur !
— Au revoir, les amis. Merci pour ce beau printemps,
grâce à vous !

Jo s'engage sur la petite route recouverte de bouses sèches écrasées. Au détour du virage, ilalue une dernière fois les deux trentenaires. Dans la descente, il s'avoue que, comme la douceur du paysage, le parfum boisé de la boîte du Mont d'Or lui manquera. Le t-shirt ondule à haute fréquence, la route s'élève brièvement, il se met en danseuse. Sur le côté, Joakimalue deux vaches montbéliardes qui l'observent à son passage. Une fois l'intrus disparu, elles retournent à leur labeur et paissent l'herbe, la tête par-dessus la barrière en bois.

**TOUT SAUF
UN SILENCE
DE VILLE DÉSERTE**

PIERRE TRUCHET

Isidaur entra dans l'appartement sans toquer. Il avait les clés de la porte sur un trousseau qui en comptait vingt autres, et qui donnaient ou non des accès. Il fit attention à le ranger sans bruit dans sa poche, de son autre main il tenait ses godasses en paire. Il aimait glisser en chaussettes sur le parquet de l'appartement de Grégoire, mais tout de suite il se dirigea sans bien voir jusqu'à la cuisine, et alluma la lumière. En fouillant le placard pour en tirer deux tasses, il fit du grabuge. Surpris par lui-même il s'immobilisa, retint son souffle, respira. Le reste de café ne suffirait pas pour deux. Il murmura à son compte :

— Grégoire, tu n'as plus beaucoup de café.

Depuis la cuisine Isidaur avait vue sur la porte de la chambre de Grégoire. Ses godasses dans une main, les deux tasses dans l'autre et le sachet presque vide de café maintenu entre son coude et son flanc, il guettait les encadrures. Enfin un trait de lumière.

— Grégoire, tu n'as plus beaucoup de café.

Isidaur apportait un secret qu'il avait entendu dans la nuit et qui nécessitait qu'on y consacre de l'éducation. Un café pour bavarder, c'était de l'éducation. Il posa ses godasses et versa tout le contenu du sachet dans un bol puis, en le transvasant dans un autre, compta les cuillères que cela représentait. Il ne portait plus d'attention au bruit qu'il faisait.

— Ça donne quatre cuillères et un quart. Ça suffit tu penses Grégoire... Pour nous deux, ça suffit ?

Je n'aimerais pas non plus qu'il soit trop flotteux.

Il recommença l'opération.

— Peut-être quatre cuillères, finalement.

L'appartement de Grégoire était très bien rangé, nettoyé, et des astuces en augmentaient l'agencement, jusqu'à un certain maximum : des clous desquels pendaient des spatules de cuisine par ordre de taille croissant, des bacs de vaisselle conçus pour égoutter en même temps qu'ordonner. Du reste, les pièces étaient peu fournies en mobilier. La table et le bureau serrés dans des coins du salon ne pouvaient être déménagées sans qu'il en coûte en confort. Grégoire s'en accommodait, mais jetait une mauvaise grimace à quiconque y oubliait ses affaires. Pire était qu'il y traînât de la vaisselle ; Isidaur connut une fois cette situation et tâchait de n'y jamais plus revenir. Ainsi, quand il venait sans prévenir sortir son ami du lit, et de surcroît comme ce matin excité d'un mystère à dire, il rangeait ce qu'il dérangeait en le chuchotant, pour être bien certain de l'avoir fait.

Plus aucune goutte ne tomba dans la cafetière. Isidaur secoua la machine, en ouvrit l'opercule : l'eau bouillie s'était mêlée au café.

— Je n'ai pu en faire qu'une tasse pleine et l'autre à moitié Grégoire. Tu crois que je la jette ? Tu crois que c'est de bonne manière que boire une demi-tasse de café ? Toi tu bois la tienne entière et moi je bois un verre d'eau ?

— Non ne fais pas ça Isi. Trouve plutôt une tasse qu'en fait la moitié, et tu la remplis.

Grégoire sortit de sa chambre. Il s'arrêta sur le pas de la porte pour vérifier encore son lit fait. Son imposant physique remplissait tout le cadre. Au contraire d'Isidaur, quand Grégoire marchait sur son

parquet, il ne cherchait jamais à y faire glisser ses chaussettes. Sa masse et sa taille, bien supérieures à celles des autres ouvriers grands et forts, l'obligeaient à concevoir en chaque instant les contours de son corps, et miser son équilibre en altérait la netteté. Tout ce qui paraissait à ses côtés, soudainement, se trouvait aminci, rapetissé ; il lui en coûtaient maintes précautions pour se mouvoir sans rien renverser. Son épais cou lui refusait la vue de ses pieds. Sa nuque raide l'empêchait. Grégoire se déplaçait avec lenteur, prudemment ; il réfléchissait ses gestes et retenait son poids, de peur que succèdent à ses agissements des maladresses.

Il vint au salon et s'assit à table. La chaise ploya, et geignit. Isidaur déjà en place, les deux tasses de café fumantes posées face à lui, se fit intriguant :

— J'ai entendu des discussions cette nuit Grégoire.

Des discussions qui mises bout à bout font un secret.

— D'où tu les as entendues ces discussions ?

— Et bien de mon lit ! J'y dormais sans rêve et La Crapule faisait des murmures dans la pièce à côté. Tu sais qu'ils ne sont pas épais les murs à l'étage du dessus. Alors ça m'a réveillé.

— T'as tout entendu ?

— Non... Pas tout. Mais suffisamment.

Isidaur tendit la grande tasse de café à Grégoire.

— Bois d'abord. C'est une bonne chose que de boire du café pour ce genre de causerie.

Le grand homme saisit la anse entre le pouce et l'index, et de son autre main porta la tasse par la

base. Avant d'y tremper les lèvres il souffla. Isidaur s'approcha comme pour chuchoter :

— La Crapule va faire la grève aujourd’hui !

— Pour sûr ?

— Certain !

— C'est ce que tu as entendu dans la nuit ?

— Mot pour mot.

— Mais tu n'as pas eu tous les mots.

— Pas tous... Mais suffisamment.

Grégoire, d'ordinaire forcé à quelques bonhomies de par sa face plate et ses lèvres roses et charnues, ses yeux ronds, rida son front, et garda bouche ouverte. Puis :

— Moi je ne pense pas que tu ais raison.

— Alors je mens ?

— Jamais.

— J'invente ?

— À peu près.

— Ho je n'aime pas que tu me dises ça Grégoire. C'est vrai que je ne fais pas toujours tout juste, mais cette fois-ci, sûr de sûr, j'ai raison. La Crapule va faire sa grève et tous vont la suivre. Tu vas voir Grégoire ! Tu vas voir que j'ai raison. Il vont tous faire la grève et nous foutre La Compagnie en rage ! Faut pas qu'elle soit en rage La Compagnie !

— Ha ça non ! Faut pas qu'elle soit en rage La Compagnie ! Sinon ça va foutre en l'air tous nos efforts !

— Tu vois Grégoire !?

— Je vois bien Isi... Je vois bien. Et quand même que j'y vois bien, qu'est que j'y peux faire, moi ?

— Tu peux parler à la Crapule.
Grégoire se raidit.
— Parler à la Crapule ?
— Oui !
— Pour lui dire quoi ?
— Et bien de ne pas faire sa grève !
— Pourquoi elle m'écouterait ?
— Mais Grégoire, t'es-tu déjà vu des pieds à la tête ?
— Pas chez moi puisque mon miroir est trop petit,
mais des fois, oui... Des fois quand je passe devant
une grande vitre, oui... Je me vois de la tête aux
pieds.
— Et alors ?
— Je me trouve un peu charmant.
— Sûr ! Et ?
— Je suis grand ?
— Immense !
— Impressionnant ?
— Terrifiant !
— Je n'aime pas ça...
— Tu n'as pas besoin d'aimer ça Grégoire... Tu ne l'es
pas au naturel. Mais tu peux le devenir. Pour une
minute au moins, le temps de dire à La Crapule
de ne pas faire sa grève ! Juste une minute... Et
ensuite tu redeviens charmant.
— Je ne sais pas si c'est une bonne idée.

Anxieux, Grégoire mordait l'intérieur de sa joue,
s'arrachait des bouts de peau morte, qu'il mâchait
ensuite, puis avalait. En cet instant il le fit en appuyant
son poing afin d'accéder à des endroits d'ordinaire
trop loin de ses dents. En face Isidaur, assis sur sa

chaise, s'y maintenait agité. Il était l'exact opposé de Grégoire. Vif, sec et anguleux, contenant une sorte de furie qui courrait sous peau, et le rendait toujours vibrant, quand bien même il se tiendrait immobile.

Il se leva :

- On a un rêve Grégoire.
- Pour sûr !
- Cette grève ce n'est pas bon pour notre rêve.
- Ho que non.
- Redis-le voir, tiens. Redis-le voir notre rêve, qu'on y goûte un peu.

Grégoire, soudain pris d'émotions, raconta comme il se fait d'un doux souvenir :

- Un jour, si on travaille honnêtement, La Compagnie nous payera pour piocher le bitume pourri en bas de chez nous, pareil qu'on le fait ailleurs pour d'autres.
- Se faire payer pour un travail qui nous concerne, dit Isidaur, à son tour rêveur.
- Oui ! Et alors le quartier deviendra vivable de nouveau, et reviendra un buraliste dans le bar-tabac, et de braves gens sur la terrasse.
- Des rires aussi. De ceux qu'on fait quand on n'attend rien d'autre qu'un peu de temps qui passe.
- Ho oui des rires. Et puis ici quand même des engueulades.
- Mais qui finissent en rires.
- Oui, qui finissent comme ça.
- Raconte encore Grégoire, raconte comment sera chez nous quand on y aura pioché le bitume pourri, et que La Compagnie nous aura payé pour ça.

— Peut-être bien que la ville sera bruyante, qu'il y aura des musiciens qui jouent faux et d'autres justes, qu'elle sera chaotique même, gonflée de possibles, déréglée ; des écoles d'où sortent pagaille d'enfants heureux, des personnes pressées, des fainéantes, des cinémas peu remplis mais qu'ouvrent quand même au cas où qu'on veuille y voir un film, des voitures, des scooters et des vélos, des piétons.

— Et quoi encore Grégoire ?

— Un tas d'autres occasions Isi... Mais je ne les connais pas.

— Ha oui... c'est vrai. Et tous deux se désemplirent du rêve car il toucha aux limites.

Grégoire sortit sur le balcon. Par tous les horizons l'obscurité dense, et en bas, le bitume pourri luisait rouille. Celui-là du boulevard Chave en était à la dernière phase connue de putréfaction. À mesure des années, sa brillance croissait. Un jour viendra où il n'y aura plus vraiment de nuit dans la ville, où le soleil fera ses choses d'en haut et ensuite le bitume illuminera le ciel par le dessous. Isidaur rejoignit Grégoire sur le balcon. Il se pencha à son tour par dessus la rambarde, alluma une cigarette et en tendit une à Grégoire. Tous deux fumèrent. Soudain la cloche sonna dans l'immeuble. Il était l'heure, pour tous les ouvriers qui logeaient entre le 65 et le 191 boulevard Chave, de se réveiller, de s'habiller : dans trente minutes décolleraient les hélicoptères depuis l'esplanade de la Plaine.

— J'irai lui parler, dit Grégoire.

Ils nettoyèrent les tasses et les rangèrent dans les

bacs près de l'évier.

Marseille ne chantait plus. Comme toutes les grandes villes, à un moment du matin seulement grouillaient des événements. Les immeubles entretenus de toutes les Compagnies s'allumaient à l'appel d'une cloche. Là, le son des vies au réveil traversait les vitres, habitait les rues. Sauf un silence de ville déserte, rien ne saurait éléver pareille broutille. Parfois, les gabians du Frioul survolaient Marseille, de très haut. Ils rivaien un œil cerné de rouge aux endroits d'antan qui débordaient de poubelles. Comme ceux-ci n'étaient plus, les oiseaux s'en retournaient guetter les choses de la mer, et s'agaçaient d'y chasser comme le font les bêtes du large.

Grégoire et Isidaur sortirent en hâte du 177 boulevard Chave. Ils étaient les premiers, et s'en allèrent épier le hall de l'immeuble depuis le trottoir d'en face.

— C'est obligé d'attendre de ce côté-là de la rue ? dit Grégoire, inquiet.

— Il nous faut la vue sur La Crapule. Dès qu'elle arrive on la suit, et au bon moment tu l'abordes.

Grégoire avait approuvé le plan établi plus tôt tandis qu'il enfilait bleu de travail et godasses de chantier. Cependant il n'aimait pas ce côté du boulevard, et dorénavant qu'il s'y trouvait à l'affût, il se rappelait pourquoi. Mis à part les faces d'immeubles des numéros impairs, tout confinait aux abîmes. L'aube ne pointait pas encore. La brillance rouille du bitume

révélait par le dessous les plus bas reliefs décatis des façades : volets ballants et grinçants, vitres enlaidies de crasse. En se retournant, Grégoire savait qu'il aurait l'impudeur de deviner des vies anciennes et ruinées, fixées dans la poussière. Ainsi il resta dos aux numéros pairs, et concentra son attention sur l'entrée de son immeuble. La devanture fracturée du bar-tabac du Camas, qui faisait aussi aux beaux temps des villes restaurant, chargeait la nuit de substances oubliées.

Les ouvriers sortirent en file continue, tous vêtus du même bleu de travail : salopette en jean, veste à bouton et col rabattu. Ils ne se distinguaient les uns des autres que par la taille et la coupe de cheveux. Sur les visages grèges s'affichaient la même fatigue, le même abattement ; ils avaient la tête basse et le pas traînant.

— Voilà la Crapule, dit Isidaur, suffisamment doucement pour que cela reste un secret.

La Crapule était une femme d'une cinquantaine d'années, petite et musculeuse. Elle était dans la masse une singularité. Non qu'elle sût mieux s'arranger de son uniforme de forçat, mais vers elle les regards convergeaient, et d'autant plus que sa grève fomentait. Par connivences successives, son projet prenait forme. Le défilé de ces mille ouvriers cheminant vers le haut du boulevard était traversé d'une rumeur.

— C'est maintenant, dit Isidaur. Faut que t'ailles voir La Crapule maintenant. Sinon elle comploté. Quand elle aura trop comploté, on n'y pourra plus

rien faire.

— Je ne sais pas Isi... Vraiment, je ne sais pas si c'est une bonne idée.

— Et quoi donc alors !? On la laisse faire sa grève ?

— Peut être bien que ce n'est pas si grave.

— Tsssst Grégoire ! Le rêve le rêve le rêve ! Tu veux voir la ville renaître de ton vivant ou c'est quand tu seras mort que t'auras goût à la parcourir animée ?

Grégoire se fit fier dans son bleu de travail.

— Ho ça non ! Je veux être là quand tout s'allume. Et je vais te dire Isi, je l'enlèverai à deux pioches, une dans chaque main, ce bitume-là sous nos pieds !

— Voilà voilà... Si La Crapule réussit sa grève, c'est dix ans de plus à piocher avant d'avoir mine parfaite pour demander faveur à La Compagnie. Alors n'attendons plus.

Ils rejoignirent la cohorte des ouvriers. À une dizaine de pas derrière la Crapule, le colosse se rongeait ardemment les joues.

Isidaur, d'une taille à l'échelle des autres ouvriers, entendait ce qu'on disait de Grégoire mais que lui n'entendait pas. De nombreuses insultes. Il était le seul de tous les ouvriers du boulevard Chave à jouir d'un appartement seul ; récompense de La Compagnie pour son travail homérique, sa fidélité de chien. On le traitait à voix basse de cabot, quoiqu'il était très grand, de très grand cabot de merde, et on ne voulait rien à voir à faire avec lui. Isidaur recevait à son compte les attaques vers son ami, et brûlait d'orgueil à ne rien laisser paraître.

— Tu es charmant Grégoire... Pour une minute

seulement, sois terrifiant. Et Isidaur poussa le colosse en avant.

Remontant le rang, Grégoire serra du mieux qu'il le put ses bras contre ses flancs, tenta de se faufiler de côté entre les gens. Cependant, de par l'ampleur de ses hanches et de ses épaules il les bouscula. Bien qu'il portât des excuses sincères à chacun, qu'il s'empourprât et se constituât une mine ingénue, on lui rendit de mauvais airs ; deux hommes tombés sur les genoux lui vouèrent une haine franche. Enfin il barra la route à La Crapule. Un attroupement se forma autour de lui. Il vit qu'on lui crachait proche des chaussures et fit semblant de ne rien voir. Il mordit sa joue à un endroit qui n'était pas de la peau morte. La Crapule se tordit le cou à regarder si haut.

— Tu veux quoi ?

— Tu ne fais pas ta grève, dit Grégoire, si peu sûr de lui qu'il n'émit aucun son discernable.

— Pardon ?

— Je ne veux pas que tu fasses ta grève !

— Soit... Tu n'es pas le seul. Tes maîtres pensent tout pareil, et j'en ai rien à foutre.

— Non... Tu ne m'as pas compris... Je te l'interdis.

Autour de Grégoire se serrèrent des poings, des mâchoires, et imperceptiblement la troupe se densifia. La Crapule examina l'homme en face d'elle, sans rien en dire, ni dans ses yeux d'exprimer une colère ou une pitié ; elle portait une analyse froide de ces muscles et de cette carrure, de ces deux mains grandes et caleuses, de ce cou de bœuf, de ces épaules mal faites qui tombaient trop bas, de ce visage qu'on pouvait

penser beau mais qui ne l'était pas.

— Je me suis toujours demandée ce qui pousse un si grand homme à se conduire comme un chien ?

— Je ne me conduis pas comme un chien.

— Tu obéis à La Compagnie.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Mais parce que j'ai un rêve ! Un rêve que je veux voir exaucer de mon vivant !

Il essaya de se faire le plus terrifiant possible.

— Et ta grève fait fuir mon rêve !

La menace heurta les ouvriers autour, accentuant leur colère. Cependant La Crapule n'y fit guère attention, et se rapprocha de son interlocuteur. D'un geste, elle lui intima de se baisser.

— Raconte-moi donc ton rêve.

— Ho mon rêve ! Je ne suis pas le seul déjà ! J'ai un ami très proche qui le partage. Nous travaillons honnêtement tous les deux, et sans vague. Si on continue comme ça, un jour... Un jour j'en suis sûr La Compagnie nous payera pour piocher le bitume là sous nos pieds. Tu te rends compte La Crapule !? Tu te rends compte !? On sera payés pour un travail qui nous concerne !

Il argua ceux des ouvriers qui s'étaient attroupés.

— Et croyez bien que vous ne m'avez jamais vu piocher le bitume de chez moi ! Lui là je le piocherai à deux pioches, une dans chaque main ! Vous verrez ! Vous verrez ! Quand on en aura fini de ce bitume pourri, alors enfin... On y sera comme avant... Dans la ville... Les gens reviendront y faire

les choses qu'ils y faisaient avant.

— C'est un beau rêve.

— Oui, ce sera beau.

— Mais ça n'arrivera jamais, dit La Crapule, qui reprit sa course vers le haut du boulevard, après avoir contourné le colosse. Ceux qui l'ont fuie ne reviendront jamais dans la ville. Ils y sont tout à l'aise dans leurs hameaux de cabanes, éparpillés dans les natures, les forêts. Et comme on y va piocher le bitume de leur paysage, ils n'ont pas bien besoin d'en partir. C'est que nous la ville dorénavant, et si nous voulons l'habiter, il nous faut nous battre.

Grégoire, jamais très à l'aise dans la précipitation, suivit la cadence imposée par La Crapule ; il ne faisait qu'un pas quand elle en faisait deux, mais ne réussit qu'à peine de lui coller le train.

— Mais non bien sûr que tous reviendront si on la rend belle encore la ville !

— Baliverne. Maintenant qu'on y dort nous seulement, nous les ouvriers, nous les forçats, qu'on y sue et qu'on s'y lave, grand homme, qu'on y chie, la voilà répudiée, la ville ! Et à jamais !

— On la disait pleine de tous les gens divers, quand le bitume n'était pas pourri. Rebelote ! Je le pioche, avec mes deux mains, une pioche dans chaque, et les beaux gens reviennent habiter avec nous les ouvriers !

— Crois-tu ! On y a jamais mélangé les genres dans les villes. Si tous y habitaient, c'est qu'ils avaient leurs endroits, bien séparés ! Une rue suffit ! Maintenant,

Marseille comme d'autres c'est l'endroit des suants, des nous, des sans-espoir, et qui puient autant que le bitume pourri qu'on pioche ! Elle est à nous, la ville, et aujourd'hui, on y réclame notre droit !

La Crapule leva le poing. Des centaines y répondirent, fluant de la source vers les bouts du grand défilé des hommes et des femmes en tenues de travail ; s'éleva ensuite par-dessus les gueules éreintées la mélodie des rages, en chœur : la grève ! Aux faciès éteints supplanta dorénavant la naïveté d'un bataillon qui part en guerre simple, le demi rire de l'espoir. Autour de Grégoire, ceux qui le détestaient n'y pensaient plus, et on l'aurait volontiers inclus dans la masse, à condition qu'il se taise.

— Alors si tu la veux tant ta grève, nous sommes ennemis, dit Grégoire.

— Tout à fait, grand homme, tout à fait.

— Et si je t'écrase la tête, là, maintenant. Et à vous tous autour. Si je vous écrase la tête à tous, vous la ferez quand même la grève ?

La Crapule s'arrêta et se retourna. Autour d'elle on fit silence. Chacun évalua son courage dans les yeux des autres.

— Oui.

— Bon, c'est bien, ajouta Grégoire, rassuré. Je n'aime pas la violence.

Marseille, à l'angle de la rue Saint-Michel, Grégoire et Isidaur piochaient. Pour eux deux seulement,

puisqu'on ne leur avait pas ordonné. Il était proche de midi. Les toits roussis de tuiles s'échauffaient à l'extrême. Les façades d'immeubles opudemment arrosées de jour miroitaient une lumière hallucinante. Sous la patine noirâtre des ans subsistait par endroit la trace écaillée d'un graffiti. Les deux ouvriers suaien, haletaient, mais rien y faisait – ils continuaient d'abattre le bout ferré de leur outil contre la surface dure et dense du bitume pourri.

Un peu plus loin, sur l'esplanade de la Plaine, on tenait le piquet sous le soleil brûlant de l'été, dans l'air alourdi d'odeurs. Là-bas s'agitaient des cris et des rires, des appréhensions assurément, des chants graves et cadencés, des égosillements et des tambours trouvés je-ne-sais- où et faits de je-ne-sais- quoi. Bien que constitué de sons uniques aboutés et empilés les uns sur et aux autres, ce grondement semblait invariable quand on l'entendait depuis l'angle de la rue Saint-Michel. Il semblait être un tremblement continu qui provenait de partout et de toujours.

Grégoire et Isidaur travaillaient sans discontinuer, l'esprit tendu vers le labeur. Les bruits d'éclatement des pioches fracassant la chaussée putréfiée se diluaient dans les enflements de la grève. Comme promis, Grégoire en tenait deux, une dans chaque main, et Isidaur une seule. Ils étaient vêtus des habits du travail et il n'était pas question qu'ils s'en séparassent d'une partie, quand bien même la chaleur l'exigeait. Grégoire disait que l'uniforme préfigurait des bons comportements de l'ouvrier. Il disait qu'une besogne se devait d'être accomplie avec les vêtements

appropriés, et que s'il en était autrement, on les habillerait différemment. Ainsi donc, Isidaur et lui piochaient la chaussée bituminée de la rue Saint-Michel, habillés de leur salopette en jean et de leur veste à col rabattu, suant davantage que nécessaire, haletant plus fortement que s'ils acceptaient de se dénuder rien qu'un peu, puisque dépolluer la ville de ses pourritures était leur rêve. Cependant, et cela concourrait aussi des bons agissements de l'ouvrier, il fallait savoir faire des pauses – à l'ombre, de préférence.

- T'y trouves des bonnes sensations, toi ? demanda Isidaur, maintenant assis sur la marche d'entrée d'un immeuble, prostré dans une ombre qui ne pouvait être que ténue tant la lumière du jour dégouttait de toutes les surfaces.
- Comment ça j'y trouve des bonnes sensations ?
- Et bien, à piocher pour nous quoi. Piocher le quartier. T'y trouves des sensations comme des frissons ? Comme de l'exaltation ? Des choses agréables du corps... Tu m'as compris. Ou c'est que dans la tête que ça te fait du bien ? C'est que l'idée qui te rapporte en bonheur ?
- Hmm. Je n'y ai pas bien réfléchi. Laisse-moi une minute ou deux.
- Vas-y.

Il y eut du silence entre Grégoire et Isidaur que le brouhaha de la grève sur l'esplanade de la Plaine dérangeait. Depuis l'angle de la rue Saint-Michel, il était difficile de tout voir. Les mille ouvriers en grève avaient constitué des barricades de bric et

de broc en dérobant des appartements déserts du voisinage des restes de mobilier de formica, de bois, de métal, des tables de zinc, des blocs de marbres, des portes d'entrées à trois verrous, des caddies, des méridiennes, deux poussettes, un guéridon à plateau de verre. On s'y préparait à des choses non dicibles pour Grégoire, des choses qu'il préférait ignorer. Des fumées s'échappaient du panorama bouché de barricades.

— C'est surtout dans la tête, affirma enfin Grégoire. Comme Isidaur le regarda sans paraître satisfait, il continua.

— Je ne peux pas te dire que les coups de pioches me font comme quand tu as faim et que tu manges, ou que tu as soif et que tu bois, ça ne me fait pas des sensations réconfortantes dans le ventre ou dans les muscles... Mais par contre, quand j'abats l'une de mes deux pioches, que je sens les vibrations du métal jusque dans mes mains, et bien je me dis que c'est un coup en moins à donner pour que la ville soit belle. Alors c'est dans ma tête que ça s'allège. Un tout petit grain, mais un grain quand même.

— Oui, c'est pareil pour moi, affirma Isidaur.

— Sauf que toi tu n'as qu'une pioche.

— Et donc ça me fait moins d'allégements ?

— Je ne sais pas... C'est à toi de dire.

— Je ne pense pas.

D'un commun accord, ils jugèrent la pause terminée et piochèrent de nouveau. La chaleur était telle qu'au contour des choses l'air se pliait, et que sur les choses mêmes étaient sertis des morceaux de soleil

éblouissants. Surtout sur la chaussée et le trottoir putréfié. Dans la rue Saint-Michel, une partie du bitume avait fini de gâter, comme celui du boulevard Chave. Il était cette matière nouvelle, dense et dure, qui faisait comme une sorte de verre à la transparence encombrée de rouille et qui, on le savait bien, se mettait à luire dès la nuit tombée. Ceux qui n'étaient pas des ouvriers de la ville affirmaient que le bitume pourri possédait la puanteur des charognes. Grégoire et Isidaur ne pouvaient pas l'affirmer – à force d'y vivre tout dedans, ils en avaient perdu la notion. Toute la rue n'était pas à ce stade de putréfaction : il restait à une dizaine de mètres des coups de pioches des deux gaillards une flaque de bitume d'où pullulaient des cloques grosses comme des valises. Quand elles éclataient celles-là, habitant des villes ou non, il était difficile de ne pas s'empêcher de respirer. Il était aussi très difficile pour les ouvriers de désencombrer tel bout de chaussée. La mélasse élastique et nauséabonde résistait aux attaques des pioches et des pelles.

Depuis l'aube où ils avaient commencé de piocher, et pas trop loin de la grève pour la surveiller, Isidaur et Grégoire avaient creusé les putridités de tout l'angle de la rue Saint-Michel. Le monticule des gravats de bitume pourri s'amoncelait devant la grille à jamais condamnée de la pharmacie de la Plaine. S'acquitter de tant de labeur entre l'aube et midi était un exploit pour deux ouvriers mais une formalité quand on comptait que l'un d'eux était Grégoire. Ce fut exactement ce que constata le manager Alfred

qui arriva depuis la grève de l'esplanade de la Plaine, la chemise trempée de sueur, las des négociations qui n'avaient pas abouties.

- Si ce n'était pas toi que je voyais piocher comme ça, Grégoire, je penserais qu'enlever autant de bitume en si peu de temps est un exploit.
- Faut pas dire non plus que c'en est pas un monsieur Alfred, dit Isidaur qui continuait à piocher puisqu'une pause venait d'être consommée.
- C'est vrai monsieur Alfred, Isi dit une chose qu'est vraie. C'est pas parce que j'ai l'habitude de travailler comme dix, qu'il ne faut pas se rappeler que c'est un exploit.

Le manager ricana. Il était rendu raide par le pantalon à pince qu'il portait, et la chemise braillée dedans. Il gardait un mouchoir de tissu collé à son nez car il abominait la puanteur de la ville.

- Vous ne voulez pas faire une pause ?
 - Non, on vient d'en faire une monsieur Alfred.
 - C'est bien, dit-il, c'est bien, comme pour annoter son admiration. Il en faudrait plus des comme vous. Et moins des comme eux.
 - Des comme qui ?
 - Mais des grévistes pardi !
 - Ho ça !, siffla Isidaur, les mains nouées autour du manche de sa pioche qu'il brandissait à l'aplomb de sa tête. Je vous le dis, ils nous font chier ces grévistes à Grégoire et moi.
- D'un élan précis du corps il abattit le pique de métal de son outil contre le sol dense et dur.
- Vous savez pour notre rêve ? Hein monsieur Alfred,

vous savez ça ?

- Non, mon très cher, vous avez donc un rêve ?
- Et oui monsieur Alfred.
- Pour sûr monsieur Alfred, ajouta Grégoire.
- Vous voulez que je vous le dise notre rêve à Grégoire et moi ? Hein monsieur Alfred, vous voulez savoir ?
- Je le veux bien.

Isidaur clama le rêve tandis qu'il faisait l'assaut de la chaussée avec sa pioche sous le soleil harassant de l'été. Il calait le rythme de sa respiration à celui de sa besogne. Grégoire pour sa part conclut :

- Je le piocherai ce bitume-là de chez nous avec deux pioches, une dans chaque main, comme je le fais maintenant. Et je pourrais le faire avec trois pioches si j'avais trois bras.
- C'est épatait, dit le manager Alfred, sincèrement épaté.
- C'est pour ça qu'il faut bien dire à vos supérieurs de La Compagnie ce que vous avez dit, reprit Isidaur, qu'il en faudrait plus des comme nous, et moins des comme eux. Faut bien leur expliquer qu'on est pas des grévistes Grégoire et moi. Qu'on est des ouvriers qualifiés qui gardent les habits du travail quand bien même ça se passe comme ça sur la Plaine, qu'on est toujours avec les pioches et le travail collés aux godasses, qu'on les a dans le sang. Faut le dire à vos supérieurs monsieur Alfred. Faut qu'il nous laisse piocher le bitume de notre ville.

Il interrompit quelques secondes son labeur pour se

retourner et s'approcher du manager. Ici, il murmura :

— Et peut être même qu'on pourrait être payé comme on l'est quand on vient piocher le bitume de vos campagnes ?

— Payé ? s'étonna le manager.

— Oui !

— Pour piocher le bitume de votre ville ?

— Oui !

— Celle que vous habitez ?

— Oui !

— Mais quelle idée... Est-ce que l'on me paye quand je manage mes enfants ? Quand je manage mon jardin ? Est-ce que l'on me paye quand je manage mes affaires courantes, mon administratif ? Mon brossage des dents ? Que nenni mes très chers ! Que nenni ! Mais qu'est-ce que vous êtes allés vous fourrer dans la tête tous les deux ?

L'agitation s'amplifia du côté de la Plaine. C'était soudain comme si le grondement de tout à l'heure avait percé la nappe de soleil qui l'étouffait. Dorénavant, des aiguës cavalcadaient dans l'air empâté de l'été sans rien rencontrer d'obstacle. Libres et tonitruants, ils agacèrent le manager Alfred qui gardait collé à son nez le mouchoir de tissu, au cas où ; les écumes du bitume pourri menaçaient.

— Ça ne va pas tarder, dit-il. Prenez, mes très chers.

Mettez-ça sur votre tête.

Il tendit deux bonnets jaunes.

— Les services d'ordre et de sécurité de La Compagnie vont rétablir l'ordre et la sécurité. Je vais leur dire de ne pas toucher aux deux gaillards qu'ont un

bonnet jaune sur la tête. Gardez-le bien.

Alfred esquissa l'élan d'un départ mais, se retournant, jugea des airs déconfits des deux très chers que son travail de manager n'était pas tout à fait accompli. Le tapage sur l'esplanade de la Plaine avait croît jusqu'à ce qu'il faille à l'angle de la rue Saint-Michel crier un peu pour s'entendre.

— Grégoire, Isidaur, La compagnie vous aime. Elle vous respecte et sachez que dans les couloirs qui mènent aux bureaux, là-bas dans nos campagnes, vos noms convoquent une belle admiration. Vous y êtes, dans les petits papiers des supérieurs, et pas qu'un peu. Mais cessez vos utopies. Sérieusement, qu'on vous paye pour que vous piochiez le bitume de votre ville ? Si je n'avais point trop de considérations pour vous, j'en rirais. Le labeur le labeur le labeur, les gars ! On trouve belles vos gueules parce qu'elles sont toutes peintes d'une crasse digne de forçat. Parce qu'elles sont obéissantes, qu'elles accomplissent plus et mieux que l'ordre, qu'elles ne pensent pas vos gueules, qu'elles triment. Vous êtes le rêve du patronat, alors allégez-vous du vôtre.

Content de lui, le manger Alfred s'en alla par la rue des Trois Mages au bout de laquelle un hélicoptère monoplace sans pilote l'attendait pour l'emmener loin d'ici.

— Isi ?

— Oui Grégoire ?

— T'en as quelque chose à faire d'être le rêve du patronat ?

— Je ne sais pas Grégoire. Je n'y ai jamais pensé.
Mets ton bonnet.

Pendant quelques minutes tout son net s'arrêta en provenance de l'esplanade de la Plaine. Seuls les coups de pioches des deux ouvriers saillaient d'un silence qui, pour la première fois, semblait incongru dans la ville délaissée. Des salves de trois comme rythmées par un pas militaire. Ce serait des salves de quatre si Grégoire avait trois bras. Les échos claquaient ça et là sur les façades d'immeubles alentour.

La première détonation ne fut pas aussi impressionnante que ce que Grégoire imaginait. À peine commencée elle était finie, ne laissant que son souvenir se délayer dans la béance du silence recréé. On eut pu croire qu'elle était seule, mais dix autres suivirent. Puis plus encore et il ne fut plus possible de les compter. Aux pétarades de la petite guerre s'ajouta le remous des hommes et des femmes fous de vaincre, fous de rester entre fous. Ils sortaient de derrière les barricades batte en main, ahuris, rageurs, fuyards pour certains ; les autres s'en retournaient dans la cohue y faire leurs actions rebelles.

Ces bonnets jaunes servaient pour l'hiver. L'immense homme vérifia l'avoir bien vissé sur le crâne. Toute cette chaleur était grossière, incommode. Entre les plis de ses aisselles et entre ses cuisses, sur son scalp baignant, la sueur croupissait, odorante, irritante, épaisse de labeur ; pour s'en prévenir il lui faudrait

se dévêtit, enlever le bonnet, la veste à bouton et col rabattu, hors de question ; il lui faudrait faire une pause à l'ombre, mais ce n'était que bientôt l'heure. Les mains de Grégoire étaient moites. Il affermissait sa prise sur le manche de ses deux pioches, serrait plus que nécessaire le bois poli, jusqu'à s'en contracturer les avant-bras, jusqu'à ce que ses doigts comme dix petits boas vigoureux deviennent cordons ligneux et secs, brisables, à bout de sève. Et quand même ça glissait. En fait tout glissait, pour Grégoire ; les deux manches de ses deux pioches dans ses mains, ses pieds dans ses godasses de chantier, son front perlant, ses aisselles, la raie de son cul. Ce n'était pas agréable, mais conquérir l'épuisement était une tâche qui avait le pouvoir d'occulter la rage.

Ni Grégoire ni Isidaur n'entendirent La Crapule arriver à l'angle de la rue Saint-Michel. Elle aidait un ouvrier à marcher parce qu'il ne pouvait se servir de sa jambe droite fracturée. Elle dit :

- Grand homme, celui-là il s'est bien battu et maintenant il aimerait fuir. Mais c'est impossible avec cette fracture. Est-ce qu'il peut rester ici, pas trop loin de toi ?
- Il peut, répondit Grégoire, sans cesser de piocher.
- Et tu vas le défendre si la flicaille tente de lui mettre la main dessus ?
- Je ne vais pas le défendre, mais l'angle de la rue Saint-Michel ce n'est pas le champ de votre bataille. C'est le chantier d'Isi et moi. Alors s'il s'assoit dans le trou de la chaussée qu'on a creusé, et qu'il y a de la flicaille comme tu dis qui veut

l'en extraire, faudra qu'ils attendent qu'on ait fini de piocher les parages.

— Ça ne va pas leur plaire si ça remonte aux oreilles des patrons de La Compagnie.

— Je ne suis plus sûr d'en avoir quelque chose à faire de ce qu'elle pense La Compagnie.

La Crapule installa le blessé sur la terre meuble sous la chaussée putréfiée, dos au monticule de gravats qui s'amoncelait devant la vieille devanture de la pharmacie de La Plaine. Isidaur remarqua qu'il gênait le travail ici assis, qu'il ferait mieux d'aller ailleurs, juste là, dans le coin opposé, où il ne risquait pas de bloquer le passage. La Crapule le souleva, et lui gémit, puis ils allèrent à l'endroit proposé, qui n'était pas le meilleur endroit puisque depuis l'esplanade de La Plaine on verrait la tête du blessé dépasser, mais qui au moins était à l'ombre. La Crapule s'en retourna à sa grève.

Après un moment qui dut être long pour l'homme qui souffrait, assez anodin pour Grégoire et Isidaur qui atteignaient ce point de l'effort où le temps se défait, quatre hommes ou femmes alourdis de plastrons noirs surmontés d'un casque en visière arrivèrent au bord du chantier de la rue Saint-Michel.

— Ce sont eux eux les bonnets jaunes.

— Lui par terre il n'en a pas.

L'un donna à un autre son fusil lanceur de balles de défense. Sur sa poitrine rembourrée d'armure était écrit en lettres capitales blanches FJ-4. Il remonta sa visière, abaissa son cache-cou qui lui couvrait jusqu'au nez. À la moue de dégoût qu'il fit, Grégoire comprit

que ceux-là de gens ne vivaient pas dans une ville. Ils devaient être encore plus inconfortable que les deux amis en ce jour à batailler dans l'atmosphère nauséabond d'une ville en été, sachant que sur l'esplanade de la Plaine il y avait peu d'ombres à cette heure, et des feux à quelques endroits. Quand il s'approcha de trop près du chantier, Grégoire, sans cesser de piocher, dit :

- On ne fait pas de bataille à l'angle de la rue Saint-Michel, monsieur. Ici c'est l'endroit où Isi et moi on travaille.
- Je ne vais pas faire de bataille. Je viens juste arrêter ce gréviste.
- Est-ce qu'il le veut, ce gréviste, se faire arrêter ?
- Ho que non, fit valoir le concerné.
- Voilà. Si donc vous essayez de l'arrêter et que lui refuse, ça fait bataille.

Les trois casques en visières réagirent d'une façon inconnue, et celui qui avait remonté la sienne et s'était approché s'arrêta, ce qui le surpris, puis avança de nouveau. Grégoire cessa de piocher et s'avança vers l'agent des services d'ordre et de sécurité de La Compagnie.

- Vous repartez j'ai dit.
- On a l'ordre de ne pas toucher aux deux qu'ont un bonnet jaune, mais lui là assis par terre il n'en a pas. Alors dégage, grand homme, c'est pas toi qui m'intéresse.

Isidaur cessa aussi de piocher, et bien que la situation l'effrayait, il considéra son ami sous le soleil, ses épaules d'ordinaire trop basses en cet instant rehaus-

sées, qui n'était pas en train de se mordre les joues. Grégoire retira son bonnet pour le mettre sur la tête du blessé. Les trois casques en visière plastronnèrent en pointant leur fusil lanceur de balles de défense en direction du colosse. Celui qui avait remonté la sienne n'était plus sûr de rien.

— Si tu essayes de m'arrêter pendant que je pioche le bitume pourri de ma ville, je t'écrase la tête. Et puis après vous me lancez vos bibilles dans le poitrail et j'avance comme si de rien était, et je vous écrase la tête à vous trois derrière. Ou alors vous décampez.

Après un temps d'hésitation, ils décampèrent et c'était tant mieux parce que Grégoire n'aimait pas la violence.

Il récupéra son bonnet jaune, le vissa sur sa tête, et reprit son travail. Ils ne firent aucune pause.

Seize heures. Le ramdam de midi et d'ensuite était enfin maté.

Grégoire et Isidaur déblaient l'esplanade de la Plaine puisqu'on le leur avait ordonné. C'était dit : maintenant qu'on vous a trouvé à faire, faites. Ils avaient déposé les pioches et s'étaient joints aux cinquante ouvriers débauchés d'une autre Compagnie. Ceux-là étaient habillés d'un bleu de travail un peu différent : une bande blanche cerclait les manches et les chevilles.

Des barricades il ne restait que coulées d'objets brisés.

Des meubles d'un temps important qui juraient sur le sol dallé de pierre de la place ; retournés, avachis on pourrait dire et sans plus de valeur. Ils avaient été sous la meule du soleil de l'été cuits à point, écrasés, tordus à des fins de bataille, démembrés et éparpillés, abandonnés. Grégoire n'insufflait point trop d'âme dans les choses ; ni plus ni moins que nécessaire, à vrai dire ; il enchaîssait comme tout le monde des mémoires dans ses objets. Pourtant, ceux-là qui jonchaient le sol, il ne saurait l'expliquer : un charnier ne l'aurait pas mieux dégoûté. Mais on lui avait ordonné de balayer.

Près d'Isidaur, il remplissait une brouette. Son ami avait préféré garder son bonnet jaune sur la tête. On ne sait jamais. Grégoire n'était pas certain. Il l'avait quand même rangé dans sa poche.

— Vous deux là. Vous n'êtes pas de la notre, de Compagnie. Vous êtes d'une autre.

C'était une ouvrière qui, venue conduire la brouette pleine, s'étonna d'y voir les deux compères.

— On est de La Compagnie de réarrangement des voies bituminées Provence Méditerranée, dit Isidaur. Et toi, c'est quoi le nom de la tienne, de Compagnie ?

— Je te dis quand je reviens.

Et elle partit vider la brouette. Sous cette chaleur d'étuve, elle promenait son fardeau avec facilité ; les coudes à peine pliés et verrouillés, le buste penché en avant, la tête droite dans l'axe de sa colonne vertébrale. Une bonne ouvrière, dit Grégoire sans se faire entendre. Une ouvrière athlétique, prompt

à la besogne, impliquée. Une ouvrière qui sait faire. Elle revint.

— On est tous de La Compagnie d'excavation des voies bituminées des Bouches-du-Rhône. Une petite Compagnie.

— Connaît pas, dit Isidaur.

— On est logés dans le quartier du Panier et nos hélicos partent de l'esplanade J4.

— Ha.

— C'est par là-bas, à un ou deux kilomètres, dit-elle en pointant son doigt dans la bonne direction.

Puis elle s'affaira à remplir de nouveau la brouette, aidée d'Isidaur et de Grégoire qui portait d'une main ce que d'autres soulevaient difficilement avec deux.

— Toi, tu dois piocher comme personne.

— Comme dix, tu veux dire, reprit Isidaur, pas peu fier de son ami.

— J'te crois.

— Bof, dit Grégoire.

Le colosse tira d'une main le pied d'une table en bois, et le plateau se brisa. Il trouvait bizarre qu'il n'y ait pas d'odeurs. Qu'aucun suc n'eût suinté des blessures de la matière.

— Mais attendez, vous deux-là, La Compagnie de réarrangement des voies bituminées Provence Méditerranée, c'est pas celle-là de Compagnie dont les ouvriers ont fait la grève, ce matin ? Et ce midi même paraît-il ? C'est pas cette Compagnie-là qui nous appelle pour qu'on y vienne nettoyer ses merdes ? Nous on était à piocher du côté de Manosque et v'là qu'on nous rapatrie fissa en ville

pour y nettoyer la Plaine. C'est vous hein ? C'est votre Compagnie qu'a fait tout ça !?

— C'est nous, dit Isidaur, gêné.

— Et comment ça se fait que vous êtes là devant moi, tous les deux ?

— Parce que Grégoire et moi on n'a pas fait la grève ! Il y en a mille qui l'ont fait, et nous deux on ne l'a pas fait.

— Et vous avez fait quoi, alors, vous deux, si vous n'avez pas fait la grève ?

— On a pioché.

— Pioché ?

— Oui ! On a pioché là-bas, à l'angle de la rue Saint-Michel. On y a pioché tout le bitume pourri, lui de notre ville, sans être payé rien du tout ! À deux, comme ça, sous ce soleil et tout habillé de nos bleus de travail. Tous les deux sans s'arrêter. Grégoire et moi, sans se plaindre.

— Bof, souffla Grégoire, sans être tout à fait certain d'être entendu.

— Moi, je m'appelle Philonèn. Et je vous le dis, à vous deux, je suis épataée.

Elle était un peu solennelle. Ses courts cheveux noirs et bouclés collaient à son crâne trempé de sueur. Sans cesser sa besogne, elle vint se comparer à Grégoire. Il la faisait deux fois en taille, trois fois en largeur.

— Comment tu t'appelles, toi ?

— Grégoire.

— Moi Isidaur.

— Et c'est comment le monde de tout là-haut ?

— Tu veux voir ?

- J'aimerais bien.
- T'as qu'à monter sur mes épaules.
- T'es fou !
- Pourquoi ?
- C'est le travail là tout de suite. C'est pas le moment de monter sur tes épaules. Raconte, plutôt.
- J'ai juste la tête un peu plus proche des étoiles.
- Isidaur, tout en flamme du désir de raconter le rêve, n'y tint plus et, d'une seule tirade expliqua tout, besognant du même temps. Il conclut pour la première fois :
- C'est que Grégoire il est plus proche des étoiles, alors donc il respire mieux les rêves.
- Bof, dit l'immense homme, cette fois-ci sûr d'avoir été entendu.

La brouette enfin remplie, Philonèn en saisit les poignées. Elle partit à toute vitesse, le dos et la nuque contractés, les coudes comme deux amortisseurs. Elle se retourna.

— Bougez pas vous deux, je vous aime bien.

Dans le ciel azur d'aquarelle, le soleil jaune épais dégoulinait de son jus comme d'ordinaire les viandes grasses. Ses rayons, quoiqu'un peu obliques à cette heure de l'après-midi, dégueulassaient le bas-monde, épaisissaient l'air de crasse chaude. Grégoire se penserait enfermé tout près d'un rôtissoire si moins sournoise la Plaine avait l'odeur de son legs : la chair battue et les os brisés de midi. Mais non. Des barricades atomisées rien n'exsudait. Le sol de dalles blanchies sentait la pierre en été. Il y avait eu la grève et maintenant il fallait balayer. Sur la peau du

colosse, une couche de sueur s'ajoutait par-dessus celle déjà sèche.

Philonèn revint, souriante. Elle regarda Isidaur, puis se tordit le cou pour Grégoire.

— C'est décidé. Je veux avoir le même rêve que vous.

— Tu peux, affirma Isidaur.

— Bien sûr que je peux. J'aurais votre rêve mais à moi, de mon côté de la ville, dans le quartier du Panier.

— T'en as beaucoup de bitume pourri de ton côté ?

— Partout. C'est plein de rues étroites couvertes de pourri.

— C'est un beau rêve Philonèn, un doux rêve. Mais avec tes deux petites anguilles pour bras faut pas trop que t'en espères.

— Pfffff tu parles toi. Mes bras c'est mon outil, avant ma pioche. Et je vais te dire même, c'est tout mon corps mon outil, increvable celui-là. Je peux piocher tout le jour et toute la nuit sans dormir que j'en aurais encore pour piocher le jour d'après.

— J'te crois.

— Bien sûr que tu me crois. Un jour, si je travaille correctement, sans faire de vague, si je travaille comme dix même, un jour, la Compagnie va me laisser piocher le bitume en bas de chez moi, et elle va me payer pour ça ! Tu vas voir. Et pis quand j'aurais piocher tout le bitume en bas de chez moi, les beaux gens reviendront habiter la ville, ils seront mes voisins, et il y aura des gosses qui crieront dans la rue, des petites tables à l'ombre en été, au soleil en hiver, pour boire un café en terrasse. Et encore plein de choses que je ne sais

pas imaginer.

Rêvassant, Philonèn avait oublié sa besogne. Elle se tenait entre les décombres des barricades. Elle avait remonté les manches de sa veste de travail. Sur ses avant-bras saillait l'estuaire de ses veines bleutées. En surplus des puissances physiques draguées là sous sa peau, Grégoire y devinait le venin de l'optimisme, tout frais et qui fait enfler le sang, le fluidifie, le monte en crue au crâne – fait croire. Il n'aima pas ça.

— Bof. Ils n'y reviendront jamais dans la ville, les beaux gens. Ils y sont trop bien dans leurs hameaux de cabanes, d'autant plus qu'on y va piocher le bitume pourri de chez eux.

Et le colosse se baissa pour porter à la brouette une plaque de granit d'un mètre au moins d'une seule main. Ensuite, il sortit le bonnet jaune de sa poche, s'essuya le front avec, et le jeta dans la benne, comme n'importe quelle ordure.

— La ville, c'est l'endroit des suants, des comme nous, des puants, des forçats rendez-vous compte ! De ceux qu'ont le bras en outil, Philonèn, de ceux qui portent deux pioches, une dans chaque main ; c'est l'endroit de ceux qu'ont la dignité vaine. Une carrure cassée du labeur, qu'on dit belle et musculeuse, obéissante, où niche le splendide de nos conditions ; vous la voyez, hein, dans la crasse de vos mains, vous la voyez la dignité ?

Sur le chemin du retour, descendant le boulevard

Chave, Grégoire et Isidaur se taisaient. Seuls les bruits de leurs godasses crissant contre le sol dense et dur de bitume pourri dérangeaient la ville enfin parfaitement paresseuse. Du côté des numéros impairs, les façades d'immeubles entretenus de La Compagnie semblaient rincées de toute culpabilité. Elles étaient propres et blanches dans leur ombre. Derrière, le ciel crépusculaire tissait entre les filins des nuages une toile violacée. Cette teinte sublime frappait les plus hauts étages des numéros pairs, exhibant des dedans de néant qui, pour sûr dirait Grégoire dans un bon jour, n'y voient que du feu. L'esplanade de la Plaine était débarrassée de ses encombrants. Demain, des hélicoptères y décolleront pour emmener piocher ailleurs mille ouvriers qui ne feront pas grève.

— Dis Grégoire, je l'aime bien Philonèn.

— Moi aussi je l'aime bien.

— Tu crois qu'on la reverra un jour ?

— Je ne sais pas.

Le petit homme vif, sec et anguleux, quoique exténué et souhaitant dormir, aurait bien fait du café pour parler de ce qui suit. Un café pour bavarder c'était de l'éducation. Mais il n'y avait pas de café sur le boulevard, et non plus dans l'appartement de Grégoire, au septième étage du 177. Il s'arrêta, sortit les mains de ses poches et laissa ballants ses bras près de ses flancs.

— Tu n'as plus de rêve Grégoire ?

— Pour sûr que j'en ai un.

— Ha bon, dit Isidaur, ravi.

— Oui. Un tout nouveau.

Dans l'ombre des bâtiments enduits de crépis, se voulant nacre mais n'étant que pur blanc trop blanc, sur le bitume pourri dont on devinait les prémisses de sa luisance rouille, Grégoire, grand comme deux hommes, pourvu de la puissance physique d'une machine à moteur thermique, maladroit, trop épais, le haut du crâne mouillé du miracle des étoiles, rêvassa.

— Un jour Isi, on fera la grève. On la fera toi et moi, et ceux qui veulent nous suivent. Je ferais tout seul une barricade, moi, juste moi, avec mon corps et mes deux bras tendus à l'horizontal, une seule barricade à moi tout seul. Et toi t'iras farfouiller dans les appartements tristes de quoi en faire une autre. Et tous les deux on se battra, en été même, sans notre veste du travail, et on déchirera les manches de nos tee-shirts. La sueur celle-là tu vas voir elle n'aura pas le goût du bitume. Elle sera salée et on s'en fichera bien qu'elle nous coule aux aisselles ou ailleurs. On fera la grève en été ou même en hiver, peu importe, ça rayonnera de toute façon, si ce n'est pas le soleil ce sera nos tripes. Notre gueule, elle sera belle, nos mains belles aussi, faites pour broyer. Tu verras Isi, tu verras.

Le colosse se remit en marche. Il faisait des pas qui valaient le double de ceux d'Isidaur. Ainsi le petit homme trotta pour suivre son ami, et bien que son corps était tiraillé de courbatures, il vivait l'instant comme un bel instant.

— Et après Grégoire, on fera quoi après la grève ?

— Et bien on habite la ville. Que nous les suants,

les pleins d'espoirs, ceux qu'ont le courroux du labeur en rides, on l'habite et si on veut, mais seulement si on veut, on pioche le bitume de chez nous. Parce que tu sais Isi, ce bitume-là sous mes pieds, ce bitume pourri, quand il luit la nuit, je ne le déteste pas tout à fait. On rouvre les bars, les cinémas, on y crie dans la ville et on se lève tard. On part du quartier de la Plaine un matin, et on mange à midi au Panier.

— Avec Philonèn ?

— Avec Philonèn.

Isidaur fut épris du rêve léitant tout petit sur l'accordéon de ses cils, flou, mais non moins lumineux. Il se laissa distancer par le colosse. Soudain il le rattrapa.

— Mais tu n'as pas peur Grégoire ?

— Peur de quoi ?

— Mais de la violence voyons ! Tu n'aimes pas la violence.

— Non. Ça je ne l'aime pas.

— Et comment on va faire la grève alors ?

— On la fera.

— Avec de la violence ?

— Oui.

Avant de rentrer dans le 177 boulevard Chave, ils fumèrent une cigarette assis sur le perron de l'immeuble.

— Il me fait un peu peur ce rêve Grégoire. Mais je l'aime bien.

— Moi aussi.

REMERCIEMENTS

mathieu-oxarango • joris-b • clement-2292 • picon-gaelle • novagnes • burlon74 • fab13n • k_tastrof • jeff-dufour-12 • arabrab • fdellier • alizeelemoine • dhal • hubertlaflleur • danilo • lionel-766 • ysabelsiobud_ • rhuul • mcollard-1994 • selmahusain • elias_m • al1_c • fireflyjeanne • veronique_l • ckarnig • bepai • fhouste • apapatheodorou • azareth • docteurpopov • chris45l • augustinmorel9 • lulurondot • corinnemalfant • f_lenartz • nopolinou • lea-frasiak • a_monnier • charli-jouffroy-lich • frederic-rouan • tlabartbarnagaud • laylou-marion • colbert-g • ptitepierre • clementinecomer • cmars • delahayeludo • lucie-heiligenstein • e-schneider • caroline_dav • raymond-drouet • raymond-drouet • simonelliruggero • jdebionne • meo-peintre • carolineclara-1 • jerome_g • jeanmichel-martineau • ed-dallet • loriane-hnt • artanux • ktela • gtruchet26 • susanna-kaltenbaek • tata_oul • foucault-jacquemain • aurel-35 • scorpdark • agnesbrie20 • gaelsacre • romingodelacaravane • fitz557 • etiennedubois378 • andrin-nathan • boobrito • johnd7712 • picot-christopher • agnescoldefy • ibuyonulule • auxire-ryan • edou-c • dariole • camille-dauthieux • oriane-fourmentponsot • chann-lavigne • pat-beinsteiner • d_drouet • crieur • boulbouls • valentineog • anndub50 • cmaria-1 • jake-duffell • stephane-t • franaire • wikillkiwi • pikselkraft • oaudard • oaudard • kaly • cathamaro • m-debionne • _florian_ • poslovitch • anh-kagi • muzardagathe • kenairod • low47 • Librairie Les Racontards

COLLECTION

C ' É C A I G

DE MIEUX DE MAIN

© Éditions Copie Gauche

Normandie, France • Tél : 06 61 39 80 36

copiegauche@mailfence.com

copiegauche.fr



MISE EN PAGE ET ILLUSTRATION : Pierre Julien

DIRECTION ÉDITORIALE : Romuald Muzard

TRÉSORIER : Nicolas Escartin

UN GRAND MERCI AU JURY

TYPOGRAPHIES UTILISÉES : New Title & Erode

DESIGNED BY Indian Type Foundry via *fontshare*

ISBN : 978-2-9589459-0-9

DÉPÔT LÉGAL : 3^e trimestre 2024

Imprimé en France • par les imprimeries Iropa

Papier Munken Cream 100g



The mark of
responsible forestry



PEFC
ORGANIC



EU Ecolabel
www.ecolabel.eu



BRONZE



Les nouvelles de ce recueil sont disponibles sous licence CC-By-SA, vous pouvez modifier, adapter, le contenu de ce recueil dans la limite de la licence disponible à l'adresse de ce QR code.

COLLECTION

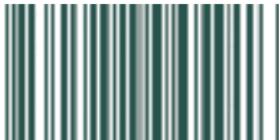


Là où chantent les cigales,
j'écouterai nos échos.
Là où poussent les pins maritimes,
je t'abriterai des intempéries.
Là où soufflent les volcans,
on grondera peau contre peau.
Là où niche le bec-croisé,
on couvera l'avenir.
Où que l'on soit,
je te chérirai comme je chéris le territoire.
Il sera grand,
l'amour aux temps du biorégionalisme.

OCTAVIE

25 % du prix de ce livre va aux artistes.

ISBN : 978-2-9589459-1-6



 copie
gauche

www.copiegauche.fr

15 €